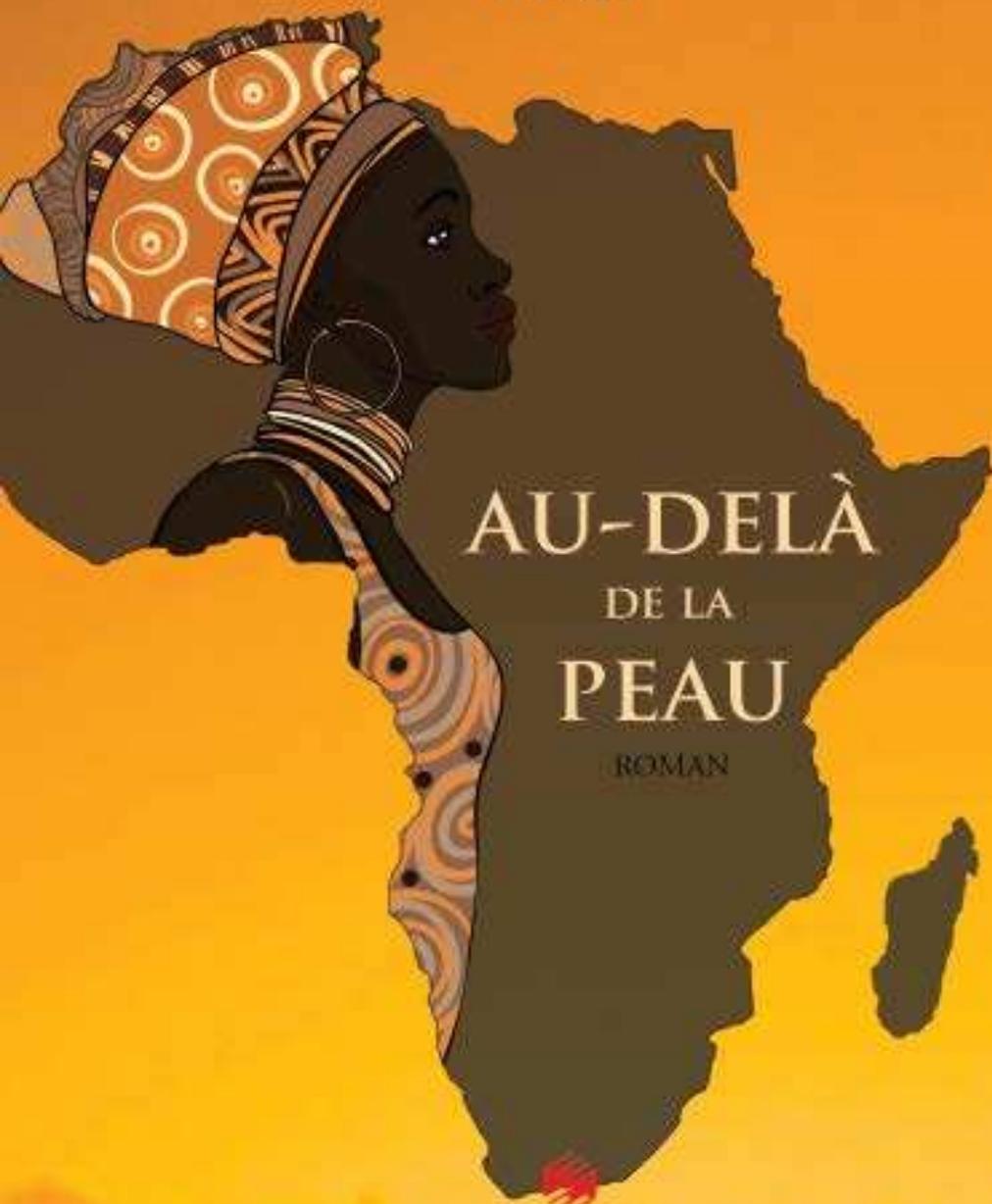


GILLES
ÉVAN



EDITIONS
Spinelle

AVANT-PROPOS

Étrange expérience que celle vécue par Harry Verkamp ! Est-ce qu'on l'a mal aiguillé lorsqu'on l'a fait entrer au Petit-, puis au Grand- Séminaire ? ... Il aime sincèrement le Christ et son Église. Généreux et enthousiaste, il est prêt à les servir jusqu'au bout, mais ...

La voie que son Père lui a tracée heurte violemment la sensibilité du jeune-homme qu'il est et étouffe son désir de vivre pleinement l'amour. Il sent confusément que son besoin affectif et son intuition profonde ne pourront s'épanouir dans la terre clôturée où il a été planté. Il hésite à s'enfermer dans le célibat, devinant que les philosophes et théologiens chrétiens n'ont pas fini de tracer les chemins qui mènent au service total de Dieu.

Harry Verkamp est tout naturellement ouvert. Comment ne le serait-il pas ? Son père, victime comme tant d'autres, d'une Société trop discriminatoire et d'une Église trop spiritualiste, ne lui a-t-il pas donné, par le changement survenu en lui, un magnifique exemple de libération ? Et lui-même, n'est-il pas le petit-fils d'une femme de couleur venue d'une île lointaine baignée par le soleil de l'Équateur ?

A tort ou à raison il décide de chercher sa propre voie sans se confier à personne. Il pense que nul ne pourra comprendre l'énorme brassage de valeurs et d'inhibitions que ses origines ont provoqué en lui.

Intelligemment ses Supérieurs décident de l'envoyer en Afrique en attendant qu'il y voit plus clair. L'Afrique va lui tracer son chemin qui sera tour à tour sentier tortueux et mystérieux au milieu de la forêt

inextricable et route large et majestueuse au bout de laquelle brille la lumière qui enflamme tout son être. Avec les broussards, avec les femmes surtout, il ira jusqu'à l'abandon de sa « vocation », et dans l'échec apparent il trouvera son identité d'homme pauvre mais libre dans le Christ, ami et sauveur de toutes les valeurs humaines.

Avec plus de force que ne le pourrait faire un exposé théorique l'expérience de Harry Verkamp suscite des questions :

Est-ce que l'Église est prête à s'inspirer de l'histoire de tous les hommes, de tous les peuples ? Est-ce que le célibat doit rester l'un des critères majeurs du sacerdoce ? Est-ce que les femmes trouveront enfin dans l'Église la place qui leur revient ?

Elle ouvre aussi des perspectives, celle par exemple de l'évidence des simples valeurs humaines dont la sexualité, celle d'une Église moins spiritualiste, moins triomphaliste et plus pauvre avec les pauvres, et par là plus évangélique.

Assurément Harry Verkamp aurait été un bon prêtre marié, et Christine Mulambwa, l'ancienne prostituée noire, sa confidente et amie, une compagne de grande valeur !

Nous sommes ici en présence d'une histoire extrêmement concrète. Mais la vie n'est-elle pas toujours terriblement concrète, au point que la théorie ne semble avoir aucune prise sur elle ? Pourtant le message qu'elle contient dépasse de loin la vie de Harry Verkamp et devient un message pour tous les hommes **au-delà** des continents.

L'ÉTRANGE AVENTURE DE RIK VERKAMP

D'énormes nuages montent au-dessus de la forêt qui s'étend dans la vallée des deux côtés de la Wamba. On dirait qu'un géant invisible pousse un gigantesque tas de laine blonde par-dessus l'horizon uniformément noir cendre.

Dans le creux du chemin qui monte raide du beach au village de Kenge, une femme, son bébé sur le côté, se hâte en pliant sous le poids de la lourde hotte de racines de manioc attachée sur son dos. Elle s'essouffle en se hissant à la force des hanches pour arriver chez elle avant que l'orage n'éclate ... Elle passe sous les palmiers qui forment la limite entre la Mission et le village qui est juste au-dessus, et disparaît de sa vue. Plus personne ...

Du regard Harry Verkamp cherche son thermomètre pendu aux nattes de bambou qui séparent en partie son bureau du coin chambre.

« Bureau » et « chambre », ce sont là de bien grands mots pour désigner sa pièce unique de quatre mètres sur quatre environ, une table, une chaise et un lit métallique ... Pour ranger son linge et poser sa cuvette, il va falloir se servir des deux malles qui ont suivi par bateau et qui ont été débarquées hier soir au petit port. Huit hommes les ont montées à l'aide de troncs de bambou et de lianes. Les livres seront provisoirement casés par terre dans l'angle entre la table et la fenêtre ... La température est de 40° à l'ombre.

Soudain une légère brise passe à travers les moustiquaires qui font office de vitres, ensuite un coup de vent sec, puis un souffle continu qui soulève et renverse comme des parapluies les couronnes des palmiers. Il pousse devant lui la poussière vieille de 5 mois.

La forêt en bas frémit, un bruit semblable à celui d'un régiment entier de cavalerie qui approcherait, c'est la pluie ... Le vent devient tempête rageuse. La foudre déchire le ciel, les roulements de tam-tam du tonnerre enchaînent aussitôt. Tout gémit, le plafond léger ondule. Il y a un sifflement sinistre sous le toit ...

Mais malgré tout Harry est envahi par une sensation de libération. Une fraîcheur insoupçonnable le remplit, un goût d'herbe et de terre mouillées. Il boit, il respire à pleins poumons ...

Et soudain le ciel tout entier tombe : eau et tempête se mélangent, fouettant la nature à l'horizontale. Il n'y a plus de gouttes mais des cataractes d'eau. Sur les tôles c'est un déchaînement inimaginable, faisant concurrence au fracas du tonnerre ... Il est onze heures du matin, mais c'est la nuit presque noire, ponctuée par les éclats des foudres qui se succèdent. On ignorerait jusqu'à l'existence même du soleil dans ce déluge tourmenté ...

Harry essaie d'allumer sa lampe Aladin, mais c'est peine perdue ... La fureur de la tempête redouble, le courant d'air fait voltiger ses cahiers et son livre de Kiyaka à travers la pièce inondée. Il entend la charpente encaisser péniblement les coups. Les giclures furieuses des éléments noient à présent même le tonnerre. A la lueur des éclairs Harry distingue tout juste le haut de l'escalier et le premier palmier. Sa crinière est secouée, fouettée, tordue jusqu'à la limite du possible. Le Mercure frôle à présent les vingt-trois degrés.

Harry a froid, pour la première fois depuis son arrivée il y a trois semaines ... L'eau entre en cascades à travers les fines mailles des moustiquaires et inonde toute la pièce. Il est presque pris de panique, d'autant plus qu'il est tout seul. Les idées se bousculent en lui et l'excitent. Il devrait avoir quelqu'un à qui parler, mais ... Charles Overbeek est parti hier dans les villages de brousse. Il imagine le Père

pataugeant dans la boue et grelottant de froid. Si le Père était là il lui dirait peut-être que c'est juste une tempête normale comme toutes les tempêtes africaines ... Il pense aux villageois là-haut, à la femme avec son bébé, sans doute est-elle arrivée chez elle avant l'orage ... Est-ce que les villageois seraient aussi impressionnés que lui ? ...

Au bout d'une demi-heure le vent n'arrive plus à rien soulever à travers ce mur d'eau, il s'essouffle. L'eau tombe toujours aussi drue, mais à la verticale maintenant. Un temps s'écoule encore, ensuite la cascade devient une très grosse pluie pas tout à fait sage mais moins torrentielle, des gouttes épaisses, serrées, régulières, qui martèlent durement le toit, la véranda et la végétation tout autour ... Une, deux heures passent ainsi, moins noires, avec des éclairs et des roulements de tonnerre de plus en plus espacés. C'est tout juste si Harry ne claque pas des dents malgré le pull qu'il a enfilé. Il fait maintenant moins sinistre, la température est descendue, due à dix-neuf degrés.

C'eût été une bonne occasion pour parcourir le livre de Kiyaka (la langue des Bayaka) qu'il vient de recevoir, mais Harry est bien trop agité pour pouvoir se concentrer sur un travail précis. Il laisse libre cours à ses impressions ... impression d'ivresse, ivresse de la nature toute entière. La soif qu'il a partagée avec elle a disparu. Il boit avec elle, avec les gens et les bêtes du pays cette fraîcheur inimaginable. Il ne s'est jamais senti aussi près de l'herbe, de la terre, des rivières. *Peut-être que j'ai l'âme sensible !* se dit-il.

Ces trois premières semaines d'Afrique ont été pour lui pénibles au possible. Marcel Kazenga, le catéchiste de la Mission, avait, il y a quelques jours, appelé à l'aide tout son registre d'ailleurs très riche de gestes et de mimiques africains pour lui dire en Français très approximatif : *La saison sèche va sur sa fin, la pluie va venir !*

Elle est bien là maintenant, la pluie. Elle pénètre tout. L'étouffement a disparu jusqu'à son souvenir. Harry jouit de ce

balayage radical et majestueux ... Il a un sentiment de respect aussi devant tant de forces insoupçonnées. Celles-ci ont failli l'écraser au plus fort de l'orage. Il avait bien eu sa petite idée sur les pluies tropicales, mais il ne les avait pas imaginées aussi puissantes. D'ailleurs tout est démesure ici, le soleil, la soif, la pluie ..., mais c'est *Seigneur Pluie* qui lui en impose le plus en ce moment. En Europe on a recours à l'abstraction pour avoir l'idée de quelque chose de très fort, de surnaturel, ici la nature se charge de vous maintenir constamment dans une atmosphère de mystère ...

Harry revient à la réalité autour de lui. Il pleut toujours, une grosse pluie sans plus. Sur les tôles le bruit normal de la pluie. Dehors l'eau dévale en torrents de toutes les pentes. Elle est épaisse, rousse, boueuse. Harry ne s'étonne plus que le chemin devant la Mission soit si creux ...

La pluie s'est arrêtée maintenant. Le soleil est là, majestueux, dans le ciel bleu pur nettoyé de toute la crasse des mois passés. Les myriades de gouttelettes accrochées partout sont autant de petites étoiles qui font de la nature une féerie coloriée. Les derniers restes des nuages se disloquent à l'Ouest sur la brousse de Kazeki. Quelques traînées de brume se détachent de la forêt en bas.

Harry enfle ses bottes. Il se rend compte qu'il commet une incongruité dans ce pays où tous les gens vont pieds nus. Mais sa seule présence ici n'est-elle pas déjà insolite ? ...

Il sort. En évitant les flaques ruisselantes, il traverse la pelouse de paspalom, cette herbe indigène très dure et résistante qui est gorgée d'eau et de boue. Le chemin creux où il arrive maintenant est un lit de torrent où il s'enlise, mais en cherchant des points d'appui il réussit à atteindre les premières cases à une cinquantaine de mètres en amont de la Mission.

Il regarde autour de lui, presque mal à l'aise. D'habitude la vie des noirs se passe dehors, il a déjà pu s'en rendre compte, mais à présent il ne voit personne, pas un chat ! En fait de chats, il n'y en a pratiquement pas en pays Yaka. Le compagnon de l'homme c'est le chien noir aux poils courts et lisses, à la queue toujours rentrée entre les jambes et au regard fuyant de chacal. Ils n'aboient jamais, ces chiens. Et puis, il y a les troupeaux de chèvres bruyantes. Mais aujourd'hui il ne voit ni gens ni bêtes ...

En abordant le premier replat Harry constate qu'à cet endroit la pluie a fait peu de dégâts. Les cases fument. Il ne sait si c'est de la fumée ou de la vapeur d'eau, en fait ce doit être les deux à la fois. *Ah !* Il tend l'oreille. Ils entendent des voix d'hommes et de femmes qui discutent, des voix qui s'interpellent de case à case, et puis un rire d'enfant, le tout un peu étouffé, mais de toute façon il ne comprend pas un mot de ce qu'ils disent ... Il se sent ridicule là où il est à cause de ses bottes et de la peau de ses bras, comme un intrus malhabile. Non, il ne montera pas plus haut aujourd'hui, il espère ne rencontrer personne. Son sourire gêné ne suffirait pas pour établir le contact.

Tout à l'heure à la Mission il s'était demandé si les cases des Bayaka pouvaient tenir le coup sous l'orage, mais maintenant qu'il balaie de ses yeux l'ensemble des cases en se retournant pour redescendre d'où il est venu, il voit que toutes sont bien debout, seulement quelques piquets de clôture penchent de côté dans la terre ramollie, mais les lattes de bambou solidement fixées par des lianes, les empêcheront de tomber. Très vite la terre se redurcira.

Le village de Kenge s'étend sur environ un kilomètre des deux côtés d'une allée centrale bordée de palmiers. Tout en haut, à l'opposé de la Mission, quelqu'un essaie quelques mesures de tam-tam, quelques cases répondent de plus près ... Harry retourne vite mais non sans mal à la Mission, à sa chambre, à sa solitude forcée et à ses réflexions ...

Il est 17 heures à sa montre. Déjà ! ? Il a oublié de manger à midi, le boy n'étant pas venu pour préparer le repas à cause de l'orage. Mais aurait-il seulement pu manger ? Dans une heure la nuit étendra son voile sur le paysage apaisé.

De retour à la Mission Harry jette un rapide coup d'œil à la cuisine, question de s'assurer qu'il aura bien quelque chose à se mettre sous la dent ce soir. Zéphyrin Kalaki, son boy, est là. Il s'active autour du feu de bois pour préparer le repas du soir. En attendant Harry va mettre un peu d'ordre dans sa chambre.

Autour de la Mission c'est le calme absolu. Tous les gens resteront chez eux ce soir, se chauffant, serrés autour des foyers au milieu de leurs cases. Le froid est vif. Personne ne se hasarderà à venir à la Mission ce soir. Si pourtant ! ...

Du bas de l'escalier une jeune femme regarde Harry. Elle a la tête couverte d'un foulard, un châle sur les épaules. Elle est très bien habillée, blouse et pagne très soignés, apparemment tout neufs et scintillants de couleurs vives sous le vert de la végétation. Elle a des sandales aux pieds, les ongles rouges. Elle tient les bras posés sur les hanches, les coudes écartés. Son ventre nu ondule sous les mouvements qu'elle lui imprime de ses mains. Son regard cherche celui du jeune Blanc. Mais celui-ci essaie de l'ignorer. Il se demande d'ailleurs ce qu'elle lui veut. Cette femme ne lui inspire rien. Avec sa figure poudrée de blanc et ses ongles rouges elle n'est d'aucune race. Elle ne fait pas partie du paysage qui l'entoure. *Si elle a quelque chose à me dire qu'elle vienne me le faire savoir ! Elle parle certainement Français !* se dit-il.

Finalement elle s'en va, la bouche boudeuse ... Le boy apporte le repas qui est copieux ce soir, du poulet américain avec des os qui se sont ramollis et se mangent avec la chair. Il provient de la dernière guerre, un stock de l'armée américaine qui a trouvé preneur en Afrique

Centrale. *Cela n'a rien à voir avec le bon poulet que maman me préparait pendant les vacances !* pense Harry.

Mais avec du saka-saka (des feuilles de manioc mélangées de pili-pili (poivre rouge) et d'huile de palme c'est bon quand même. Il a faim et il mange de bon appétit. Il prend encore quelques mandarines très juteuses et arrose le tout avec de l'eau filtrée.

— *Qui est cette femme qui était là tout à l'heure ?* demande-t-il, curieux, au boy qui vient débarrasser la table.

Zéphyrin n'a pas l'air de comprendre. Il ne doit pas avoir vu la femme.

Harry sort de la maison des Pères par la porte-arrière. Le soleil encore haut dans la partie Nord-Ouest du ciel, inonde la petite arrière-cour de lumière vive. La chaleur déjà atténuée de l'après-midi pèse pourtant encore lourdement sur la nature. Sur sa gauche Harry voit les palmiers en éventail se détacher sur le ciel bleu vif et or. Devant la palmeraie une touffe de bananiers dont les feuilles du haut ont dans le soleil une multitude de nuances de vert, projette son ombre sur la cabane-cuisine aux parois de branchages et au toit de tôles rouillées.

Harry regarde autour de lui. La clôture qui délimite la Mission laisse juste un passage derrière la maison, trace une ligne droite entre la palmeraie de Rodriguez, le Portugais et les bananiers des Pères et va se perdre dans l'ombre épaisse du manguier au fond de la cour. En traversant la pelouse Harry laisse sur sa droite l'autre clôture à l'opposé de la première. Elle entoure le petit jardin potager de la Mission. Les piquets de cette clôture, plantés à intervalles réguliers, à peine un mois avant le début de la saison sèche, ont déjà bien pris racine. Il voit à peine les lattes de bambou et les lianes qui relient le tout, tellement le feuillage s'est développé. Il se dirige vers l'ombre du grand arbre et y installe sa chaise longue.

Est-ce l'ombre du manguier qui empêche ici le paspalom, cette herbe si résistante de toutes les pelouses africaines, de pousser ? Où serait-ce l'humus formé de mangues pourries et de noyaux décomposés qui, en couvrant le tout, aurait étouffé l'herbe ? L'endroit est agréable, la lumière est largement suffisante. L'odeur de térébenthine et de sucre si caractéristique pour les endroits où poussent les manguiers l'enveloppe.

Harry ouvre son fascicule de Kiyaka et parcourt l'introduction.

Le Kiyaka est la langue des Bayaka ... Leur territoire s'étend de part et d'autre de la Wamba et de ses affluents ... 2/10 de la tribu vivent en Angola, le reste au Congo belge ... entre le troisième et le septième parallèle dans l'hémisphère Sud ... Leur langue fait partie des idiomes bantous ... Elle est apparentée au Kikongo, au Kipelende, au Kitsamba et au Kilonso. Les Bakongo vivent à l'Ouest de leur territoire vers la rivière Inkisi, les Batsamba à l'Est, les Bapelende au Nord et les Balonso au Nord-Ouest entre le Kwango et la Wamba ... Les langues bantoues ont certaines caractéristiques communes, p. ex. la division des noms en une dizaine de classes distinctes, suivant qu'il s'agit d'êtres animés (hommes et animaux) ou de choses concrètes ou d'idées abstraites. Des préfixes propres à chaque classe expriment le singulier ou le pluriel ...

Harry essaie de se familiariser avec ces quelques notions générales qui situent sommairement le sujet, les Bayaka et leur langue. Le moment et le lieu s'y prêtent à merveille ...

Brusquement, Harry ne sait pas très bien comment, il sent comme une présence. Il n'y a rien de bien net qui le lui dise, un frôlement de feuilles, un léger froufrou dans l'herbe du côté du bananier, un glissement presque imperceptible. Comme tous les nouveaux-venus en Afrique il va apprendre, en même temps que la langue, qu'être seul est une notion tout à fait relative sous cette latitude.

... La reprise des préfixes devant les adjectifs et devant les verbes pour exprimer des rapports de causalité et d'objet ... des suffixes pour indiquer le temps des verbes ... la terminaison des mots sur des voyelles ...

Il regarde vers le bananier, rien apparemment ! C'est pourtant de ce côté-là qu'il lui a semblé entendre quelque chose ... Serait-ce la femme ? Mais pourquoi n'a-t-il pas cessé de penser tout le temps à cette jeune femme qui était en bas de l'escalier hier soir après la pluie ?

1° chapitre : Les Noms de la classe Mu-Ba ...

Cela lui fait tout drôle de se trouver à nouveau sur les bancs de l'école, si on peut dire. Décidément on n'a jamais fini d'apprendre, même si on a, comme lui, un dégoût profond des études. Seulement, ici c'est différent, le but est précis, immédiat ou presque, et pratique, établir le contact entre lui, l'Européen qui a dû se laisser bourrer de théorie pendant des années, et les Bayaka. Il n'a qu'une idée, entrer au plus vite en contact avec eux et par eux avec la vie. Le décor lui convient infiniment mieux que l'ambiance des salles de cours au Grand-Séminaire.

... Mu-tu (l'homme), ba-tu (les hommes), mu-isi (habitant), besi (contraction de ba-isi) (habitants), Mu-yaka (membre de la tribu Yaka), Ba-yaka, etc ...

Il y a à nouveau un petit bruissement dans le bananier. Harry regarde par-dessus ses lunettes ...

... Beaucoup de noms de personnes appartiennent à la classe n-n, lorsqu'ils sont considérés dans leur fonction : n-longi (enseignant), n-longi (enseignants), n-doki (sorcier), n-doki (sorciers) ...

Harry lève encore les yeux. Que voit-il ? Deux mômes sortent de derrière le bosquet, un garçonnet, âge approximatif 3-4 ans, et une petite fille, deux ans au maximum. Elle se cache à moitié derrière le garçon que Harry suppose être son frère. *Ah ! C'est donc cela !* ... Il ferme le livre, fasciné. Le garçon se tient debout, immobile, les bras collés de part et d'autre sur sa culotte kaki qui est son seul vêtement. Les noirs de la brousse n'ont pour ainsi dire jamais de ceinture, surtout les enfants. Leur culotte tient sur les hanches et est

systématiquement repoussée sous le ventre jusqu'au pubis. Les jambes de la culotte descendent ainsi jusqu'en-dessous des genoux. Sans bouger il regarde Harry droit dans les yeux, un mélange d'assurance et de dignité avec un tantinet de respect et de réserve et aussi de gentillesse qui l'étonnent ...

La petite fille est toute nue. Elle a un magnifique teint marron clair. Son petit corps s'appuie des hanches et de la petite tête adorable contre son grand frère, dont elle tient la main serrée dans ses menottes ... *Oh ! Qu'elle est belle !* De fines perles rouges, jaunes et noires font plusieurs fois le tour de sa petite taille toute en rondeur. Ses grands yeux sont rêveurs et timides. Elle regarde tour à tour Harry et son frère pendant qu'avec un lent mouvement de va-et-vient son petit menton d'enfant Yaka cherche à se cacher dans le creux du cou.

— Mbooti, baana ! *Bonjour (le bien !), les enfants !*

Harry lance les deux mots qu'il a appris sur le tas, en les soulignant de son meilleur sourire et il leur fait signe d'approcher. Comme réponse la petite regarde Harry de ses grands yeux fixement. Elle fait onduler son petit corps en tournant en même temps les yeux et la tête comme le feraient toutes les petites filles timides du monde. Il leur refait le geste de rapprocher. Enfin le grand dit :

— *Mbooti, pfumu ! Bonjour, chef (ou : monsieur) !*

Et il ouvre grands ses yeux radieux, tout en soulignant sa salutation d'un signe énergique de la tête. Mais les deux enfants ne bougent toujours pas de place ...

Harry aura maintes occasions de s'étonner de ces petits Africains. Ils sont curieux, vifs, gentils, attachants, beaux et rêveurs, bref des enfants comme les enfants de tous les pays, mais avec ça ils ont quelque chose de discret, de digne et de sérieux qui les fait ressembler

à des personnes adultes en miniature. Très tôt d'ailleurs ils parlent étonnamment bien.

Ces deux petits êtres lui semblent directement issus de la nature africaine. Ils sont pour Harry une image, oh combien douce et concrète, de cette terre d'Afrique, pleine de promesse et de fraîcheur, mais en même temps si mystérieuse et si peu pressée à livrer ses secrets ...

Enfin le grand se décide, il avance à petits pas mesurés menant sa petite sœur par la main. À les voir ainsi avancer vers lui, il a envie de les embrasser, de les caresser, de les serrer contre lui, de sentir la chaleur de ces petits corps, croyant sans doute qu'ainsi il pourra sentir la respiration profonde qui les fait vivre. Il sent monter en lui un genre de sensualité très profonde, dans laquelle le cœur et l'esprit ont une aussi grande place que le corps.

Ils sont maintenant tout près de lui. Il admire le garçonnet déjà bien dépouponné, son regard franc et intelligent. Il tient sa petite sœur par l'épaule comme s'il en avait l'entière responsabilité. Ce que Harry ressent en ce moment est de la même nature que l'ivresse qu'il a éprouvé hier soir à l'arrivée de la pluie, mais en moins physique et en plus profond. Ce sentiment ne s'explique pas simplement par la proximité de deux petits corps nus et tellement frais et beaux, c'est déjà l'invitation douce et insistante de l'Afrique à se laisser envahir par son mystère. Et Harry sait déjà confusément qu'il se laissera emporter, docile, légèrement angoissé, mais consentant. Il commence à vivre une réalité nouvelle sans autre logique que celle de l'intuition, mais très riche, étonnante et exigeante comme la vie ...

Il étend doucement la main et esquisse très prudemment un geste de caresse, mais ... est-ce la peur du Blanc ou encore ce mystère africain ? ... le grand recule d'un pas, apparemment sans aucune peur. La petite se cache derrière le dos de son grand frère et par en-dessous

le bras de celui-ci regarde Harry d'un air observateur.

A défaut de conversation l'entrevue est extrêmement brève. Les deux mômes s'en vont déjà aussi calmement qu'ils sont venus, laissant Harry à ses réflexions. Il en est devenu tout rêveur. Du coup sa leçon de Kiyaka est terminée. Est-ce un mal ? Il sent que l'apprentissage du Kiyaka sera fortement relié à la vie, et que sa connaissance de la langue sera conditionnée par la compréhension de l'âme de ce peuple qu'il connaît évidemment encore si mal. En fait il est surpris davantage qu'angoissé, car il y a dans ces petits enfants trop de fraîcheur pour qu'il se sente mal à l'aise. Et il en devient lui-même tout petit. Est-ce pour cela qu'il tourne instinctivement le dos à la Mission et qu'il commence à regarder vers le Nord ? Il voit le toit de tôles ondulées de l'un des bâtiments de classe derrière l'épaisse broussaille.

Il a été nommé Directeur des Écoles Primaires et il a une pensée pour les instituteurs qui en ce moment finissent leur journée. Mais ... ses pensées vont plus loin, très loin vers le Nord, vers son pays natal et vers son enfance.

Harry est Belge, mais pas entièrement, c'est du moins son sentiment. Plusieurs de ses oncles et tantes sont Hollandais. Sa grand-mère paternelle était Indonésienne. Son grand-père, marin, naviguait autrefois entre Rotterdam et Djakarta. Au cours de l'un de ses voyages il avait rencontré une jeune Balinaise et il en avait fait son épouse ...

Dans sa pensée il voit son père à l'aéroport de Bruxelles-Zaventem, le saluant une dernière fois de la main dans laquelle il tient son mouchoir, image à laquelle vient se mêler une autre, celle de son père beaucoup plus jeune. Son père ! ... C'était un homme gai, sportif, qui racontait souvent des histoires drôles à ses enfants. Mais c'était un chrétien rigoureux qui ne plaisantait pas avec la religion. Il l'était ... car il est devenu maintenant doux, ouvert, rayonnant de joie profonde. Il essouffle ses petits-enfants quand il court avec eux.

Quand Harry y pense ! Ce changement intervenu chez son père l'a toujours beaucoup intrigué et maintenant l'émerveille. Comment un homme aussi doux, aussi rassurant a-t-il pu être sévère en matière de religion au point de troubler les sentiments de ses tout jeunes enfants ? Harry lui-même n'a pas encore entièrement surmonté les séquelles de son éducation rigoureuse. Doit-il regretter de n'avoir jamais été vraiment heureux dans son enfance ? Il a l'impression qu'à cause de cette éducation, il a appris à apprécier les vraies valeurs qui font la vie ... Ses cauchemars de petit enfant lui reviennent souvent à l'esprit. Un grand diable tout noir et grimaçant se tenait derrière la porte de la chambre où se trouvait son lit et ceux de ses frères ... C'était toujours la même histoire, sa première confession bredouillée devant un curé peu compréhensif et dans laquelle il avait oublié d'avouer un tas de choses « impures » sur lesquelles il n'avait jamais osé revenir. Cela avait rongé son bonheur de petit garçon. Et puis étaient venus le Petit- et le Grand-Séminaire. Pour le premier on ne lui avait pas demandé son avis. Au deuxième il était entré avec des sentiments contradictoires, le désir sincère de donner le meilleur de lui-même et le doute sur la liberté de son engagement.

Comme son horizon intérieur restait bouché, il avait décidé de mener sa propre lutte tout seul. Il avait lancé son corps, son cœur et son esprit dans la bataille pour se préparer à la lumière qui, il en était persuadé, viendrait forcément tôt ou tard. Il se fatiguait en jouant au football tous les jours, participait à tous les entraînements pour améliorer son jeu. Il composait des poèmes et même des pièces entières pour le « *Théâtre Comique* », jouait de la clarinette dans l'« *Orchestre Fantasia* ». Il participait à toutes les sorties pédestres du Jeudi, pratiquait des langues étrangères avec des séminaristes anglais, latino-américains ou africains, mais ... pendant les cours il dormait sous le regard plus ou moins compréhensif de ses professeurs, et ... il priait beaucoup.

En Juin dernier la lumière tant attendue était enfin là, brusquement, éblouissante. Un copain vient le trouver :

— *Harry, le Directeur t'appelle !*

Dix minutes plus tard il avait déjà été partout où il risquait de trouver d'autres séminaristes. Il avait crié et gesticulé :

— *Je pars en Afrique !*

Et il s'était finalement trouvé en larmes à la chapelle, fou de joie de ce que le Père Directeur lui avait proposé :

— *Tu n'arrives pas à te décider. Nous te proposons de partir en Afrique, en attendant que tu y vois plus clair.*

Clair il y voyait maintenant, il n'y avait plus que de la clarté. Non que sa décision fût prise, mais pour la liberté qui l'attendait. Comme il le voit maintenant tout son passé de vingt-trois ans a été une longue préparation à son débarquement en Afrique. Et il se compare tout seul à la graine trop profondément enfouie dans la terre, et qui à force de pousser et de s'éternuer a enfin eu raison de cette terre obscure mais si féconde. Ou encore, il se voit comme un petit d'animal dont la vie sera longue et développée proportionnellement à la durée de sa gestation !

...

Adieu la pruderie ! Adieu les théories stériles ! L'Afrique est la terre dont il a toujours eu besoin sans le savoir pour son épanouissement. Le mystère africain ne l'effraie pas vraiment, sa vie jusque-là, n'a-t-elle pas été un défi continu à la logique ?

Les images de son père et de sa mamie indonésienne viennent se superposer à sa rêverie. Et il fait comme une prière : *Oui papa, comme la tienne, je veux que ma vie soit dans la lumière ! ...* Et

grand-mère dont il ne voit plus le visage mais seulement le marron clair de son sourire, semble lui dire : *Mon petit Rik, tu les connaîtras, tu les aimeras, les Bayaka. Par moi, n'es-tu pas un peu de leur race ? ... Grand-mère, toi qui m'as donné du sang chaud d'Equateur, donne-moi le réflexe des gens simples, donne-moi cette attitude de sympathie qui abat les frontières, et qui donnera confiance aux Bayaka ... Papa, toi qui as vaincu sportivement et en douceur les trop grandes certitudes et les complexes que les Blancs t'avaient donnés parce que tu n'étais pas entièrement de leur race ... Je compte sur vous et je vous remercie ! ...*

La caresse manquée pour le garçonnet et la petite fille nue semble maintenant comme un mouvement de tendresse vers tous ceux qu'il aime. Il est convaincu qu'il sera plus oreille que bouche, plus yeux et cœur que tête. Tant pis pour les racistes et les fanatiques de tous bords, ceux de l'Église et les autres.

Harry revient à la Mission, serein, apaisé, gonflé à bloc. Il remarque qu'un nouvel orage se prépare au-dessus de la Wamba. Serait-ce pour cette nuit ?

Sa tête noire penchée en avant, le cou disparaissant dans l'énorme bosse de son dos qui plie en deux son corps entier, Athanase Khosi regarde piteusement ses longues jambes très maigres, ses genoux noueux et ses pieds horriblement déformés. Il est assis sur l'une des 2 grosses pierres qui délimitent de part et d'autre l'entrée de la Mission. L'endroit est juste en face de la chapelle à une quarantaine de mètres.

Avec la plus grande peine il saisit sa jambe gauche, lève le genou et tire le pied vers lui. Une femelle de chique s'est logée quelque part entre la plante du pied et les orteils. Elle lui cause une douleur atroce. Athanase palpe le dessous du pied de ses doigts squelettiques et trouve l'endroit sous le gros orteil d'où vient le mal. Avec la pointe d'une épine de palme il fait le tour de la petite boule au centre bleu noir. Il déloge le parasite d'un geste rapide et le jette avec dégoût dans la poussière du chemin d'une secousse de la main ...

— *Cet enseignement n'en finit donc jamais ! ... grommelle-t-il entre ses dents pointues, en faisant sauter la peau tendre entre ses orteils et celle plus dure et plus calleuse sous la plante des pieds, où se sont installés quantités de mâles, de simples points noirs qui lui causent une douleur plus localisée, plus aiguë peut-être, mais moins sournoise.*

— ... *Èèh, meni tsona ! Ah, moi, l'orphelin !*

Orphelin ! En Afrique il est extrêmement rare d'être orphelin. On a bien toujours quelque part l'un ou l'autre parent, un frère, une cousine, un oncle qui s'occupera de vous. Mais pour Athanase le mot correspond à une réalité affreusement vraie. Tous les sentiers qui devraient normalement le conduire à un village ne conduisent en fait

nulle part, sinon dans l'épaisse broussaille et l'enchevêtrement obscur et menaçant de la forêt. Comment peut-on être Muyaka et être en même temps aussi seul ?

En tournant péniblement tout son corps, Athanase lance un regard furtif vers la large ouverture sans porte de la chapelle. Sous le toit de tôles ondulées il aperçoit les silhouettes immobiles d'hommes, de femmes et de jeunes-filles, tous accroupis sur des banquettes très basses. Dans un profond recueillement, et comme dans une communion totale, ils écoutent « le maloongi » (enseignement, catéchisme). Une voix d'homme pose une question qu'il ne distingue pas bien, mais la réponse de tous, monotone, traînante mais vigoureuse, à la façon Yaka, et quelque peu scolaire mais pleine de conviction suit aussitôt : *Nous renonçons à « Satana » et à toutes ses œuvres !*

Athanase entend très bien ce qu'ils disent, un trait extrêmement dur passe sur son visage crispé. Avec grand mal il redresse la tête, il écoute la suite en retenant son souffle. Mais le maloongi est déjà fini, car il entend : *Mu zina di Taata ye di Mwaana ye di Mpeve Santu. Amen (Au nom du Père et du Fils ... Amen).*

Les jeunes-filles, souples comme des gazelles, sortent d'abord en sautant par-dessus les banquettes, et se bousculent devant la sortie autour de leur « pfumu » qui sort avec elles. Il les dépasse toutes d'une tête.

Vu d'où il est installé, Athanase trouverait l'homme plutôt sympathique. Les poils noirs de sa barbe font le tour de sa mâchoire et viennent se rejoindre sur le menton. Il est habillé d'un pantalon kaki et d'une chemisette à manches courtes dont le blanc contraste très fort avec sa peau très basanée qui rend Athanase perplexe. L'homme bavarde avec les jeunes-filles en répondant à leurs interpellations joyeuses et bruyantes avec de grands gestes et un large sourire ...

Les femmes sortent à leur tour, leurs bébés à califourchon sur les hanches ou accrochés à leurs seins. Elles sont sérieuses, mais dès qu'elles sont groupées autour du « pfumu » elles prennent part à l'agitation joyeuse. Dans tout ce brouhaha Athanase ne distingue pas un mot, mais il devine avec envie la chaleur de toutes ces femmes vives et communicatives qui entourent ce « Mulele » (Blanc). Lui, Athanase n'y a pas droit.

— *C'est Pfumu Ali ! (Ali = Harry-déformation Yaka), se dit-il. Il a l'air bien content de toutes ces « femelles » qui lui tournent autour !*

Cet homme au sourire détendu intrigue Athanase vraiment au plus haut point à cause de sa peau tellement basanée pour un Européen. Il aurait pour lui de la sympathie, s'il n'éprouvait pas dans son cœur des sentiments contradictoires. D'un côté il est attiré vers lui par ce sentiment qui relie des frères de race (? !), mais il ressent en même temps une profonde antipathie à son égard, comme pour tous les Blancs ... Ils ont tous les avantages, l'argent et le pouvoir et tout ce qui en découle ... Il regarde ses propres pieds déformés par la torsion de son corps et rongés par les chiques. Il observe ses jambes démesurément longues et tellement maigres. Il sent le poids de son dos qui rend la respiration difficile. Il constate que sa peau est inhabituellement noire. Le fossé qui le sépare de ce Blanc lui semble énorme.

Si seulement il pouvait espérer quelque chose de ses ancêtres ! ... Mais eux aussi sont implacables. Ils donnent aux hommes et aux femmes Yaka la vie à profusion, mais lui n'en a reçu que l'ombre. Le sort est terriblement injuste pour lui. Dans son esprit embrouillé il comprend que sa famille a commis une double faute. Ils auraient dû le supprimer à sa naissance, lui l'avorton. N'est-ce pas ainsi qu'agissent les anciens avec les nouveau-nés qui de toute évidence n'apporteront jamais rien à la tribu à cause d'une malformation grave ? Et puis,

pourquoi ont-ils fait confiance au missionnaire blanc et l'ont-ils fait baptiser ? Ont-ils cru, comme il a lui-même longtemps essayé de s'en convaincre, que l'eau du « botika » (baptême) chasserait tôt ou tard la malédiction ? ... Tout seul, sans l'aide de personne, il a appris à lire et à écrire pour s'approcher du monde des Blancs qui lui a tellement fait envie. S'est-il définitivement brouillé avec les ancêtres en apprenant les formules du livre de prières que son père lui a laissé ? Il est déjà bien trop tard maintenant pour réparer la faute. Son esprit intelligent et avide de savoir a, sans doute, trop vécu dans ce nouvel univers qui s'offrait à lui et dans lequel il avait espéré désespérément, mais en vain ...

Pourtant Athanase garde encore une petite lueur d'espoir. Peut-être que ce pfumu n'est pas comme les autres. Il paraît qu'il comprend les Bayaka et qu'il parle déjà fort bien leur langue ... Il jette l'épine qu'il avait gardé entre ses doigts raides et se redresse du mieux qu'il peut en fouillant dans les poches de sa culotte usée. Il trouve le bout de papier avec le petit mot qu'il a fait. Il essaie d'effacer le trait dur sur son visage, mais il n'arrive qu'à former un sourire chargé de mélancolie. Il faut pourtant qu'il lui parle ...

A son approche les hommes, qui sont sortis de la chapelle en dernier et qui sont restés à part, se regroupent. Les femmes et les jeunes-filles sautent de côté et se serrent les unes contre les autres, laissant « leur pfumu » tout seul au milieu devant l'ouverture de la chapelle. Les mamans cachent la tête de leurs bébés dans leurs mains, quelques mômes se voilent la figure d'un bout du pagne de leur mère.

Relevant difficilement la tête pendant qu'il marche vers l'homme blanc, Athanase voit celui-ci qui l'attend avec le sourire, la main tendue. Il « bat » des deux mains « le khoonzo », la salutation d'usage, la tête baissée, et lui dit :

— *Le bien à toi, chef !*

— *Le bien à toi aussi, père !* lui répond le Blanc qui continue : *Ton*

nom est « qui » (sic) ?

— *Mon nom est Athanasi, Athanasi Khosi !*

Athanase, très impressionné par le parler impeccablement Yaka du Blanc, lui tend le billet en souriant de son mieux, mais son sourire n'est qu'une grimace. Son infirmité l'a habitué à ruser, et à force de biaiser, son visage a pris l'expression de son double jeu. Il est trop intelligent pour ne pas en éprouver une gêne extrême en face de cet homme apparemment serein, qui reste là, plein de bienveillance. La poignée de main renforce encore l'impression pénible de communication manquée.

Le Blanc déplie le papier et le lit attentivement, bien qu'avec beaucoup de mal ... Enfin il le referme et d'un geste de la main fait signe à Athanase de le suivre à la maison des Pères.

— *Regardez ! chuchote l'un des hommes, il marche sur l'ombre de pfumu Ali !*

Marcher sur l'ombre de quelqu'un est l'une des multiples façons de l'envoûter, en l'occurrence en l'écrasant. En effet, l'homme et son ombre, la réalité et son image, ne sont qu'une seule et unique chose chez les Bayaka ... Les catéchumènes suivent Athanase du coin de l'œil. Dans leurs regards il n'y a ni pitié ni mépris, seulement un voile très épais de mystère ...

...

— *Non, Athanasi ! Ce n'est pas possible. Tu n'as pas de diplôme te permettant d'être enseignant. Mais je te propose une chose qui te plaira peut-être. Si tu es d'accord, tu feras la prière communautaire du soir avec les chrétiens de ton village. Ils ont tellement besoin de se sentir unis entre eux ... et puis ils te respecteront. Celui qui dispense la parole est toujours respecté. Et tu te sentiras utile ... Et bien sûr, je ne*

t'oublierai pas de mon côté. Tiens, prends ce paquet de cigarettes !

Athanase, pris de court, remercie le pfumu de son sourire mielleux.

...

Athanase descend le sentier qui mène au Luhoongo. Ses jambes mal assurées glissent entre les nœuds de racines qui émergent de la poussière du premier mois de la saison sèche ... Malgré lui, il a accepté la proposition. Il essaie de se voir dans son rôle de kapita maloongi (préposé à la prière).

— Je dois accepter ce qu'il m'a proposé ... Je suis chrétien ! Je lui montrerai que je suis capable de dévouement ... Et il me respectera, comme ils me respecteront tous ... Je n'aurai pas pour rien appris à lire ... Le Blanc comprendra que je suis capable de faire du bon travail. Qui sait ? J'arriverai peut-être à lui inspirer confiance !

Mais la révolte s'empare à nouveau de son cœur.

— ... A quoi cela me servira-t-il d'avoir de temps en temps un « matabishi » (pourboire) ? A quoi bon être chrétien, s'asperger d'eau bénite et dire les formules de mon livre ? Le Dieu des Blancs est aussi sourd que les ancêtres ! ...

Furieux il s'attaque à la montée après le ruisseau. Dans le sable glissant il cherche des points d'appui. Il s'agrippe des mains aux racines qui lui permettent de grimper mètre par mètre péniblement.

— ... Si seulement je pouvais lui faire quelque chose ! ... Mais c'est un Blanc malgré sa peau foncée. Certains de ces Blancs bronzent facilement ... Non, il n'y a pas une goutte de sang de noir en lui ? ! Et les gens l'aiment beaucoup. Qu'ils sont bêtes de lui courir après ! Buzowa bwau ! (les imbéciles !)

Athanase a toujours vécu dans deux mondes, celui des chrétiens, auquel il a ostensiblement affiché son appartenance - son livre de prière ne le quitte jamais - et celui des ancêtres. Il se rend à l'évidence, ni l'un ni l'autre ne lui procurent la moindre issue. Une troisième voie s'offre brusquement à lui.

— ... *Ah, Ah !* se dit-il !

Mais son rire fait place à son sourire mielleux habituel. C'est parce que personne ne doit être témoin de son contentement. Il regarde derrière lui pour s'assurer que personne ne l'a suivi.

Enfin il est en haut de la montée. Il se laisse tomber sur une souche d'arbre vermoulu. De sa poche il tire le paquet de cigarettes « Belga » que le Blanc lui a donné. Il tire vers lui un peu de mousse et d'herbes séchées, casse deux branchettes mortes et commence à les frotter énergiquement. Bientôt la flamme jaillit ... Dans les volutes de fumée qu'il fait monter de sa bouche, il cherche à clarifier l'idée qui lui est venue ... Les paroles qu'il a entendues tout à l'heure à la Mission lui reviennent à l'esprit : *Nous renonçons à Satan et à toutes ses œuvres !* ...

— ... *Moi, Athanase Khosi, je suis ndoki (sorcier) ! Ils vont voir, ces imbéciles ! Et ils n'y comprendront rien ! ...*

Dans la fumée qui monte vers le ciel il voit les formes vagues d'une femme nue aux seins énormes, aux lèvres démesurées ...

— ... *Je l'aurai, leur pfumu Ali ! ...*

Les doigts de la femelle se transforment en griffes de léopard. Pour le regard aigu d'Athanase les choses qu'ils voit deviennent étonnantes de réalité, comme si la société secrète des sorciers commençait déjà à

l'initier à ses pratiques.

— ... *Tu as eu là une bonne idée, Mulele (Blanc), de me laisser tes cigarettes. Tu vois ce que je peux en faire !*

Ce qui lui reste de chemin à faire lui semble maintenant facile à cause de son exaltation.

Zéphyrin, le boy, vient de partir chez lui. Pour la petite vaisselle il a utilisé le moins d'eau possible. Il faut se servir avec parcimonie de ce précieux liquide. Les jeunes-filles catéchumènes font chaque jour des tours de force pour en rapporter un peu pour les besoins de la Mission. Elles vont très loin, au seul point d'eau potable qui existe encore.

Après une longue journée partagée entre l'école et le catéchuménat, Harry est à nouveau seul avec la nuit qui tombe sur le cent-cinquantième jour sans pluie, cinq longs mois d'aridité et de poussière. La grande saison sèche, le mbangala, tire péniblement sur sa fin. Pour être sèche, elle l'est !

Les orages recommencent ces derniers jours à se manifester dans le Nord-Est. Le fond de l'horizon est continuellement en feu le soir, mais le grondement du tonnerre annonçant l'approche de l'ouragan ne se manifeste toujours pas. L'orage vient seulement de très loin promener sa queue de vent sur la région, mais celui-ci n'apporte aucune fraîcheur. Son souffle sec ne fait que brasser l'air et provoque des tourbillons de sable qui rendent la respiration douloureuse.

Ce n'est plus l'étouffement purement physique des premiers mois que Harry ressent, ni la simple lassitude toute normale d'une année passée en Afrique Équatoriale. Il a l'impression que le vent, au service de quelqu'un d'autre, vient insidieusement tâter le terrain pour vérifier si la nature, les gens, les bêtes et la végétation sont suffisamment écrasés et anéantis pour désirer l'arrivée de la tourmente liquide et effroyable qui se prépare, et qui est elle-même signe seulement de quelque chose de plus terrible encore ... La poussière, la sécheresse, la torpeur s'accrochent à Harry tel un boa constrictor qui resserre ses anneaux autour de sa proie jusqu'à l'étouffement total de sa victime.

Jour après jour il a vu le soleil monter davantage au zénith à partir du Nord, mais « le bandit de cuivre » comme on l'appelle dans l'île lointaine de sa grand-mère indonésienne, ne montre pas clairement sa nature de géant tout-puissant. Il cache son jeu en ne montrant que son disque pâle, uniquement, on dirait, pour rendre par sa lumière tamisée toute la terre témoin de l'agonie et de l'étouffement général. En attendant son heure, il surveille ses acolytes, tornade, foudre et eau, pour frapper bientôt de toutes ses forces quand bon lui semblera. La nature entière attend ce moment crucial avec la plus vive appréhension, mais complètement résignée ...

Dans le halo très flou, quelque part là-haut au-dessus du rideau épais de brume crasseuse, Harry distingue avec peine la couronne des palmiers. Piètres couronnes ! ... Elles n'ont plus leur allure majestueuse des bons jours. Elles essaient de ne pas paraître trop flasques, elles se tendent péniblement et s'épuisent en attendant l'arrivée de la pluie. Harry entend crisser les feuilles séchées sous l'impact du vent et de la poussière.

Il tente de donner un nom à cette sensation qui l'écrase. Pourrait-il l'appeler « confusion » ? *Oui, confusion !* Moins que jamais il n'est capable de formuler une idée claire. Tout se confond sous cette force occulte qui s'attaque pêle-mêle à ce qui vit ou ne vit pas, pour effacer la différence fondamentale entre la vie et la mort. La lumière diffuse est habitée d'ombres, le silence devient chuchotement. L'entité des choses devient floue, incertaine et pleine de mystère. Y a-t-il seulement une différence entre le réel et l'imaginaire ? La séparation entre le rêve et la réalité existe-t-elle vraiment ? Son esprit essaie de trouver des repères sûrs ... Une voix lointaine, extrêmement faible et pleine de parasites lui parvient : *Qu'est-ce que tu as donc, Rik, pour te tracasser ainsi ? Si je le savais ! ... Est-ce toi, papa ?*

Le petit nom « Rik » le convainc que c'est lui. Il lui apporte un moment une goutte de fraîcheur et de jeunesse qui disparaît

aussitôt dans la poussière aride. Son nom familial prononcé de si loin lui fait seulement prendre conscience de son extrême solitude. Elle est accentuée encore par la question de son père. Même lui ne peut comprendre la situation, malgré son expérience et son désir de venir en aide à son fils ...

Comme s'il s'agissait d'un réflexe Harry regarde ses bras qui lui paraissent étonnamment pâles dans cette pénombre crasseuse. *Que suis-je venu faire ici, moi, homme blanc, dans ce monde d'hommes et de femmes noirs ?* se demande-t-il avec étonnement.

Il se sent terriblement mal, au bord de la panique. Le tronc du premier palmier tout près de lui commence à s'animer. Une forme presque humaine, mais horriblement tordue et noire comme du charbon de bois, bouge là. Des lucioles (?) font des yeux dans une tête sans cou. Il croit voir des lèvres qui forment un sourire narquois. Une sorte de dégoût lui monte à la gorge mêlée de peur. *Cruelle Afrique ! Ce qui est trop noir en toi me remplit d'angoisse !*

En pensée il tente d'aller vers sa mamie. Il la supplie de faire le relais. Mais il ne peut décidément pas réussir deux fois d'établir le contact avec son pays lointain. Pourtant il aurait tellement besoin d'être auprès des siens, d'aller vers elle surtout pour se faire tout petit et se caler contre son corps marron clair. *Mamie ! Fais-moi comprendre ce qui m'arrive !* insiste-t-il.

Non, décidément, il doit se battre seul. Il sait pourtant que les siens ne l'abandonnent pas. Son appel vain sert au moins à une chose, sa nature se rebiffe contre les assauts de la fatalité. Il cherche les ressources qui doivent se trouver quelque part en lui-même.

Harry est habitué à être enterré de force. Avant l'Afrique c'était ce genre de piété inhumaine qui lui avait fait redouter même la rencontre avec le Christ, son Sauveur pourtant, le Grand Séminaire loin du

monde et de ses soi-disant tentations. Il n'avait pas eu le droit de suivre sa nature sensible, son besoin d'amour simplement humain, son désir de clarté basée sur l'expérience ... Il avait alors trouvé sa parade, le sport, et le refus obstiné de cette théologie moralisante qui le démoralisait.

Ici c'est la terre qui s'impose. La nature retourne l'homme complètement. De ses profondeurs les forces souterraines émergent et repoussent les raisonnements stériles des blancs. Ici on sent qu'il faut jeter toutes ses réserves dans la bataille, le corps et l'esprit intimement réunis, inextricablement mêlés. Il faut assumer sa nature telle qu'elle est, esprit corporel ou corps habité par l'esprit.

Le regard de Harry va vers le dortoir des catéchumènes dans la noirceur crasseuse à une cinquantaine de mètres. Contrairement à tant de Blancs Harry aime les Noirs intensément. Il ne comprend pas encore bien les raisons de cette sympathie. Elle n'a rien de superficiel, elle colle à sa propre existence. En ce moment il essaie de se les imaginer, ces hommes et ces femmes, couchés sur leurs nattes à ras du sol, serrés les uns contre les autres dans la tiédeur de la nuit. Oh ! qu'il aimerait se glisser entre eux, ventre nu contre fesses nues, pour se sentir entouré de corps chauds, d'haleine chaude et vivante et pour être protégé de toutes ces menaces sans nom ... Mais il reste seul, désespérément seul. Tout à l'heure, si tout va bien, il s'endormira, solitaire, pour échanger les rêves mi-conscients du soir contre ceux de la nuit ...

Oses-tu seulement avouer ce dont tu as besoin ? Quelqu'un s'est adressé à lui d'une voix anonyme. Elle n'a rien d'hostile ni d'inamicale. C'est une voix neutre et impersonnelle ... La femme au châle et aux sandales approche. Elle chuchote de ses lèvres sensuelles : Viens ! Mais Harry ne bouge pas. Il fait semblant de ne pas la voir. Elle insiste : Viens ! ... Elle rejette son pagne et découvre ses seins. Il hésite. Son corps, son cœur voudraient s'élancer vers elle ... Mamie ! C'est

mamie ? ! ... C'est une femme Yaka ? ! ... Mais il voit le visage poudré de blanc et les ongles rouges ... Et partagé entre le désir et la peur il chuchote : Je veux une tendresse aux racines profondes ! ... Il se dirige vers les dortoirs. Il contourne celui des hommes et va vers la bâtisse en pisé où dorment les femmes. Il entre tout doucement sur les pointes des pieds et repose la claie sans le moindre bruit contre l'ouverture. Il aspire avec délices l'odeur de légère transpiration et de fumée de bois qui entoure les dormeuses. Il soulève un pagne et se glisse entre un ventre et un dos marron ... Que la chaleur lui fait du bien ! ... Ne bouge pas, mamie ! C'est ton petit Rik ! Et il s'endort paisiblement ...

Il s'éveille. Où est-il ? La flamme vacillante de sa lampe à pétrole projette un jeu de lumière et d'ombres autour de lui. Il a mal à la tête et dans les reins. *Mon Dieu, se dit-il, j'ai rêvé !*

Depuis maintenant six mois Harry est responsable des candidats au baptême, une cinquantaine de femmes et de jeunes-filles et une trentaine d'hommes et de jeunes-gens. Son apprentissage du Kiyaka étant terminé, le Père Charles avait estimé qu'avec l'aide du catéchiste répétiteur, Marcel Kazenga, Harry pouvait désormais assumer entièrement la responsabilité du catéchuménat.

— *Tu parles maintenant parfaitement bien !* lui avait-il dit sur son ton rassurant.

— *Je n'en suis pas si certain,* avait répondu Harry.

En fait il était certain de ne pas encore bien parler du tout. Mais son ami avait coupé court à ses hésitations :

— *Allez, pas de blagues, tu te débrouilles très bien ! Si tous parlaient comme toi ... !*

— *Bon, si tu penses ...*

Harry n'est pas dupe. Même les tout petits enfants parlent mieux que lui, ne parlons pas des jeunes et des adultes. Les entendre discuter entre eux est un vrai régal. Cette volubilité, cette agilité, ces inflexions de voix soulignées par ces gestes typiquement africains, ces accents secondaires sur certaines syllabes, un peu à l'anglaise, mais plus utilisées par jeu, lui semble-t-il, font du Kiyaka une langue extrêmement chantante et mélodieuse. Mon Dieu, comme il en est encore loin ! Et puis il y a ces innombrables particules qu'ils accrochent aux noms et aux verbes et qui doivent bien avoir un sens. Toutes ces choses tissent des rapports infiniment subtils entre les gens qui se parlent ... Loin de s'y croire parvenu il se demande même s'il n'arrivera jamais à bout de cette langue. Et comment s'y prendra-t-il pour connaître les noms des centaines et milliers de plantes et

d'animalcules de la brousse, et de la forêt surtout, dont les Bayaka connaissent toutes les vertus et toutes les propriétés nocives ?

Harry a toujours pris très au sérieux l'étude des langues occidentales. Il en connaît les nuances et les pièges. Le vocabulaire, ma foi, c'est une question de mémoire, de bouche, de lèvres, et surtout ... d'oreille. Mais une langue n'est vraiment bien connue que si l'on connaît l'histoire, la culture et le mode de pensée du peuple en question ... Or, y a-t-il une comparaison possible entre le monde occidental ou les gens se ressemblent somme toute tous comme deux gouttes d'eau malgré les différences, et celui des Bayaka où il vit maintenant ? ... Malgré des mois et des mois de contact quotidien, d'écoute patiente et volontaire, malgré ses notes et ses vérifications, il ne peut se défaire de cette impression à la fois exaltante et extrêmement pénible d'avoir, par quel hasard ? changé de planète.

Si seulement il pouvait prendre l'attitude de ces touristes qui passent de temps en temps à la Mission avec caméras et magnétophones. Ils cherchent l'exotisme, les impressions fortes, le dépaysement à bon compte entre un métier qui les ennue peut-être et la perspective d'épater leurs compatriotes par un reportage « authentiquement africain ». Que peuvent-ils bien comprendre du mystère de l'Afrique ? Qu'en comprend-il lui-même ?

Heureusement, telles une étoile qui le guide, les voix de papa et de mamie viennent lui donner des inspirations précieuses quand il a besoin de lumière. Est-ce que tous les garçons qui, comme lui, travaillent en Afrique ont un père aussi formidable et une mamie indonésienne qui leur sourit en disant : *Ne t'en fais pas, Rik, tu es sur la bonne voie ! Attache-toi aux petites choses qui font la vie des Bayaka !*

Harry pense au mal que son père a dû avoir pour trouver la lumière, au Néerlandais que sa grand-mère a dû apprendre et qu'elle

parlait, paraît-il, si bien ... *Les petites choses de la vie ! ...*

L'autre jour il avait demandé au catéchiste, Marcel, - c'était vers la fin de la saison sèche - :

— *Qu'est-ce que c'est que ces cendres qui tombent du ciel ?*

— *On met le feu à la brousse. Les hommes et les femmes cherchent du « mbisi »,* avait répondu le catéchiste.

« Mbisi » ? ! Voilà encore l'un de ces mots qu'il ne comprend toujours pas. Son petit carnet de vocabulaire dit « animal, bête », mais lorsque un jour il a montré à des écoliers une petite bête qui passait par là dans l'herbe, ceux-ci lui ont dit :

— *Ce n'est pas une bête, ce n'est qu'une « chose ! »,* et devant son insistance ils n'avaient pas cédé.

Pourtant Harry sait combien les Bayaka sont complaisants. Par contre, tous ces temps, les femmes portent de pleins paniers de chenilles au quartier des catéchumènes. Cela, c'est vraiment du « mbisi ! ». Il a essayé hier soir d'imiter le genre de son guttural de deux jeunes-filles catéchumènes pour dire que « les chenilles c'est tellement bon ! ». Il n'a pas compris où se formait ce son bizarre, dans la gorge ou dans la bouche ou dans les deux à la fois. Et les deux institutrices occasionnelles n'avaient pas réussi à lui faire avaler la leçon, ni d'ailleurs la grosse chenille poilue qu'elles tournaient entre leurs doigts pour le tenter ...

Un autre problème tracasse Harry. Marcel a fait répéter tout à l'heure le mot kiyakisé « kisaklamento » (sacrement) pour s'assurer que les catéchumènes le prononcent bien comme il faut. Harry s'est vraiment senti mal à l'aise. Qu'est-ce qu'un mot pareil peut bien vouloir dire pour ces gens ? Il a surtout été gêné pour les missionnaires qui ont inventé ce mot. Par facilité ? Sans doute pas. Ils sont certainement encore trop sous l'influence du centralisme romain

qui leur impose l'utilisation de ces mots bizarres ... Mais il y a pire, « kombelo » (purgatoire). Harry y reconnaît le verbe « komba » (balayer) qui prouve l'origine flamande du mot. Ne dit-on pas en Flamand « vagevuur » (feu qui balaie). Les catéchumènes qui pensent toujours dans le concret doivent s'imaginer un balai géant, comme leurs beaux balais de nervures de palmes reliées par des fibres, et qu'ils utilisent pour nettoyer les cases et les clôtures. Combien ils sont loin avec tout cela de leur croyance innée dans l'au-delà pour lequel les mots ne leur manquent pas ... Mais le pire de tout lui semble ces fameux « mantsoni » (choses honteuses), objet du sixième commandement, relent d'une époque qui pour lui du moins est définitivement révolue, et pour cause ! Pourquoi l'impureté serait-elle plus honteuse que l'injustice ou la jalousie qui font tant de ravages entre les hommes ? Certainement les Bayaka, qui sont si près de leur corps et n'en ont pas honte, ne lui donneront pas tort sur ce point. Et puis, « purgatoire » et « impureté », est-ce là l'essentiel de la « Bonne Nouvelle » à annoncer ? Celle-ci réside pour Harry avant tout dans la libération de l'homme. C'est là que les gens le suivront sans peine ... Oui, apparemment, l'Église aussi qui est elle-même mystère paraît dépassée par, ou passée à côté du mystère de l'Afrique.

L'Afrique est redoutable, médite-t-il, mais infiniment douce aussi pour les espoirs qu'elle fait naître, elle n'est pas faite pour les hommes superficiels ... Elle est redoutable, impitoyable par l'ardeur épuisante du soleil, le déluge des ouragans, la sécheresse étouffante, l'immensité de la steppe, l'enchevêtrement de la végétation, mais plus encore par les forces qui s'y cachent. Celles-ci n'ont pas de nom précis. Elles deviennent, selon ce que l'on croit, des signes tangibles du mystère du mal et prennent nom de vengeance, de jalousie, de haine, de fatalité et de mort ...

Mais l'Afrique est douce aussi et prometteuse pour celui qui sait voir, sentir, toucher dans le respect cet homme africain dont la vitalité et la fraîcheur, la réceptivité et l'accueil débordent de son corps

transparent.

Dès son premier contact Harry s'est senti irrésistiblement attiré par ce peuple. Il se jure de vivre avec lui dans la loyauté la plus absolue, quoi qu'il en coûte. L'ombre et l'angoisse sont épaisses, mais elles ne sont rien comparées à la lumière qui l'invite de très loin. Celle-ci est amicale et tellement attirante que rien qu'en promesse déjà elle étanche sa soif d'absolu. Dans son rêve incroyablement réel c'est surtout la simplicité déroutante et la tendresse réciproques entre la maman Yaka et son bébé qui lui semblent être la réalisation la plus parfaite de la communication idéale qui doit un jour se réaliser entre l'homme de la terre et le Dieu d'amour de la Bonne Nouvelle.

C'est cela le sens de son histoire personnelle et il décide de la vivre avec les Bayaka jusqu'au bout.

Harry est heureux de rencontrer le sourire marron clair de sa mamie qui l'encourage : *C'est bien comme cela, mon grand !*

Il est 18 heures moins cinq. Harry a disposé tout ce qu'il a pu trouver de chaises, de banquettes et de tabourets sur la véranda en haut de l'escalier. Sa lampe à pétrole est là aussi avec les allumettes à côté.

— *Le bien à toi, Pfumu Ali !*

— *Le bien à vous tous !*

Avec ses conseillers paroissiaux Harry n'a pas besoin de salutations compliquées. On se serre la main tout simplement et on s'assied. On est sept, François Kitsita, Michel Kitasi, Jean Malele, Marcel Kazenga, le catéchiste, Véronique Kalamba, Anastasie Mukangwa et Harry.

Les trois premiers sont d'anciens bakilisitu (chrétiens) de la Mission de Kisantu, la toute première Mission Catholique établie dans le Sud-Ouest du Congo Belge dans les années trente. Ils ont donc été baptisés il y a une trentaine d'années environ. L'ancienneté étant très estimée dans le pays, ils ont dans la communauté locale et dans les villages aux alentours une auréole de prestige. Harry a surtout appris à apprécier François. Il est sans doute l'aîné en âge, mais qui dira son âge exact ? Il a une petite barbiche clairsemée qu'il n'arrête pas de caresser de sa main droite. Cet appendice lui confère un surcroît d'autorité. Celui qui a la chance d'avoir quelques poils au menton les entretiendra avec mille précautions, car la chose est plutôt rare chez les Bayaka. Harry, lui, ne connaît pas encore tous ces petits détails de la vie de ses amis. Il estime François pour son calme et son bon jugement.

En petit comité d'anciens il n'y a pas de précipitation. On prend son temps, on s'installe confortablement et on laisse passer un moment

de silence. Harry voit dans les yeux de Michel, le plus vif de tous, une lueur discrète d'impatience. Les autres n'arrivent d'ailleurs eux non plus à paraître entièrement détachés, même s'ils s'imposent la réserve protocolaire. Les deux femmes se regardent et sourient vaguement. C'est leur façon de se placer dans le décor. Harry attend lui aussi et se contient difficilement. Encore le silence ... Surtout pas de précipitation ! Enfin François toussote doucement dans sa main pendant que son derrière commence à bouger sur sa chaise. Il dit à l'adresse de pfumu Ali :

— *Nous sommes venus ici chez toi !*

Façon de dire : *Nous voilà chez toi à ton appel, car tu nous as appelé. Parle, nous t'écouterons !* La phrase n'est bien sûr pas développée ainsi. Il faut encore laisser passer du temps, faire préciser le pourquoi de la réunion. D'abord on constate qu'on est là. C'est maintenant à Harry de parler.

— *C'est à vous qui avez vécu (qui avez de l'expérience), à vous les anciens que je veux demander conseil !*

Est-ce que Harry leur parle ainsi pour leur mettre de la poudre aux yeux ? Non, ce n'est pas son genre. Il essaie simplement de s'adapter, de parler comme eux. Il fait cela pour qu'ils se sentent concernés et responsables. Il veut qu'ils soient ses vrais conseillers confiants et efficaces.

— *Quelles sont les affaires ? (de quoi s'agit-il ?) demande Michel ?*

— *La pluie tarde de venir ...*

— *Elle viendra ! Le Mbangala va bientôt finir, la pluie est proche...*

— *... Je sais, mais la sécheresse reviendra ...*

— *... Oui, bien sûr.*

On n'est toujours pas dans le vif du sujet. Il faut qu'on y arrive.

- *Baana beno bamona pasi ! Vos enfants souffrent !*
— Èèè ! Oui ! réagissent-ils tous en bloc.

Harry ne connaît pas encore toute la profondeur des sentiments qu'éveille en eux cette évocation « *baana beno* ». Ses amis paraissent calmes, mais leur cœur vibre ... Entre-temps le suspense est encore quasiment complet, mais l'atmosphère propice y est déjà. L'entrée dans le sujet est imminent. L'attention est totale.

Jean fait signe aux deux petits, le garçonnet et la petite fille qui se sont doucement approchés de s'en aller. Harry salue Malembe et Ndzusi d'un sourire. Il les connaît bien maintenant. Malembe prend sa petite sœur par la main et les deux s'en vont calmement derrière la maison, vers la cuisine où leur père, Zéphyrin, prépare le repas du soir pour Harry.

- *Que pouvons-nous faire ?* demande Véronique.

Elle aussi a sa part de soucis. Elle dirige avec dévouement « l'École Ménagère » de la Mission. Avec Michel qui est tailleur et quelques femmes bénévoles, elle confectionne à longueur d'année des jupettes et des culottes. Harry lui fournit régulièrement des coupons de tissu.

— *Tiens ! C'est toi qui as fait les vêtements des deux petits ?* lui demande Rik

- Èèè ! fait-elle fièrement.

Anastasia, très directe, étant peut-être moins habituée au protocole, demande :

- *Que nous proposes-tu de faire ?*

Les hommes la regardent étonnés. Elle a coupé court au

déroulement normal de la palabre. Harry y va maintenant :

— *Dieu ne veut pas que ses enfants souffrent. Nous, les anciens - il s'englobe avec prudence dans la catégorie des anciens mais ne constate pas de réaction défavorable chez ses amis - sommes responsables du bien-être de tous. Nous devons veiller à ce que tous soient « ngolo » (forts). Vous savez mieux que moi, le jeunot, que le mbangala est chaque année un temps dur à passer. Beaucoup d'enfants sont malades et beaucoup meurent !*

— *C'est vrai ! dit Véronique, Hier l'enfant de Lufuta est mort à Kingala. Sa maman aussi n'a plus de force, et elle a encore un autre enfant qui périt !*

— *Et il y en a beaucoup d'autres !* confirme Anastasie. *Le neveu de son mari est mort Lundi. On l'a enterré « basi » (demain)*

— *« Zono » (hier) corrigent les autres.*

... Et chacun d'apporter son lot de morts de vieillards et d'enfants. Tous sont visiblement affligés de tant d'événements tragiques. On ne rit même pas de la confusion entre hier et demain d'Anastasie, tellement elle est coutumière, chez les femmes en particulier. Marcel, le catéchiste, se tourne vers Harry et dit :

— *Pfumu Ali en voit tous les jours des dizaines ! Michel, lui, dit :*

— *Nous ne connaissons pas les mystères de Dieu.*

Tous sont d'accord. C'est un dicton transmis par les ancêtres. François secoue vivement la tête en signe de désapprobation mais ne dit rien. Ah, cette résignation des Bayaka ! Harry s'en fâcherait par moments. Ils baissent les bras devant le malheur ... Mais il commence à comprendre. N'a-t-il pas vécu toute sa vie le mystère du mal ? Pourquoi a-t-il dû mourir tant de fois à son désir de vivre pleinement ? N'était-il pas résigné aujourd'hui même ? ...

Oui, ce matin encore il a vu, serrées autour de lui, une dizaine de mamans avec leurs bébés, venues des villages environnants. Le visage de certaines de ces femmes était comme un masque de clown tragique saupoudré de poussière. Elles n'ont pas dit un seul mot. Leurs yeux rouges d'irritation était une supplication muette ... Harry pense à Pfula, une femme de Kapita Tseki, qui lui avait tendu son bébé, un petit être sans âge, squelette informe au crâne énorme, aux yeux purulents entièrement fermés, des cheveux roux d'albinos et tout le petit corps couvert de pus sec ... Les autres enfants n'étaient guère mieux ... Il en pleurerait ! Tous les jours ce flot triste de femmes squelettiques et de bébés qui ne pèsent plus rien, revient et augmente. Que peut-il faire avec sa petite boîte à pharmacie ? Que peut-on faire lorsque la nature est si cruelle ? *Ce qu'il leur faut, c'est de l'eau !* avait-il murmuré. *Ils ont la peau si fragile et si tendre, et ils se déshydratent ! ...*

Il avait suivi le cortège qui se dirigeait en silence, à pas lents et mesurés, vers le bâtiment des missionnaires. Il s'était senti devenir un automate qui se laisse conduire à sa propre maison, comme un étranger. Ses mains s'étaient crispées, son regard était devenu un moment dur, ce qui est rare chez lui. Mais il s'était vite ressaisi, et avait desserré les dents ... Il ne voudrait à aucun prix que ces pauvres se sentent visés. Non, ses yeux avaient rencontré des regards ironiques de Blancs, de ceux qui à Fatundu ou à Kolokoso jugent les Noirs du milieu de leur confort, pièces climatisées, congélateurs, frigidaire, ventilateurs, et prétendent que les Bayaka sont paresseux.

Oui, indolents les Bayaka le sont. Mais qui ne le serait pas pour moins ? Qu'ils viennent vivre avec eux, ces détracteurs ! Ils changeront vite d'opinion, ou plutôt, ils seront pressés de s'en aller pour ne pas voir, car ce qui compte pour eux c'est de gagner beaucoup d'argent en peu de temps. Après cela, qu'est-ce que l'Afrique aurait à leur offrir d'autre ? ...

... Et puis un projet était né, tout seul, dans sa tête vide. L'optimisme est dans le caractère de Harry. *Une pompe ! Il leur faut une pompe !* Oui, ces enfants, ces femmes et ces hommes doivent manger du « mbisi » (tout ce qui se mange avec le manioc, sauf les condiments), car ils ont besoin de calories et de protéines, mais surtout, ils doivent se laver et boire, boire beaucoup, pour se réhydrater. Il faut qu'elle vienne cette pompe, donc elle viendra ! ... L'eau coulait déjà à pleines Calebasses ... Il était sorti de sa léthargie. Il était devenu un homme nouveau. Et il avait dit à Marcel :

— *Ce soir à dix-huit heures réunion du conseil paroissial ! Fais suivre le message !*

Le catéchiste, réaliste, avait dit à son monde :

— *Corvée d'eau ! ...*

... Et les jeunes-filles et quelques jeunes femmes avaient pris leurs gros troncs creux de bambou qu'elles utilisent comme récipients et en file indienne étaient descendues par le sentier qui mène à la source lointaine de Kingala-Ngala.

C'est pour cela qu'on est réuni ce soir.

Une voiture vient de passer en trombe, soulevant des tourbillons de poussière qui se répandent partout en progressant vers l'endroit où ils discutent.

— *Ils ont pu passer. Ils en ont de la chance, ces Bamilele (Blancs) ! ... s'écrie Michel perdant sa réserve. Pour cela, oui, pense Harry, et il pense encore beaucoup d'autres choses, mais il ne les dit pas.*

— *... C'est le nouveau « Blanc du tabac » ! (représentant de la*

marque de cigarettes Belga), ajoute Michel.

— *C'est lui !* confirment les autres.

Seul François ne s'est pas départi de son silence. Il couve une idée, c'est sûr ! Il toussote, sa main moitié sur sa barbiche moitié sur sa bouche. Tout le monde se tait maintenant. Le « sage » va parler.

— *Les Pères de Kisantu, dit François, avaient creusé un puits à la Mission, dans les années 29-30. J'étais encore jeune à l'époque. Depuis ils n'ont jamais manqué d'eau, même en pleine saison sèche. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ?*

Ses paroles font l'effet d'une bombe.

— *Oui, en effet ! Pourquoi pas ?*

— *Bamimpe mayele mengi ! Les Pères sont très intelligents !* renchérit Michel, encore lui.

Harry pour sa part a ressenti ce que François a dit comme une gifle. Il a beau chercher le dialogue et aimer la concertation, il est un peu irrité de perdre l'initiative. Ce François vient de lui couper l'herbe sous les pieds ... C'est la fatigue qui lui joue ce tour et l'enthousiasme pour son propre projet. Il se ressaisit pourtant vite et dit calmement :

— *J'avais pensé que nous pourrions installer une pompe, là-bas dans le creux derrière les écoles.*

— *C'est mieux qu'un puits !* se hasarde Véronique. *Les Pères de Mukila ont une pompe. Ils n'ont qu'à pousser sur un bouton et on a de l'eau autant qu'on veut.*

En boutons elle s'y connaît, cette courageuse Véronique.

— *C'est mieux !* approuvent tous sauf François, bien sûr. Il dit :

— *S'il y a une pompe, il faut aussi un metele (moteur) et du*

lusansi (essence) et du mafuta (huile). Et qui va réparer s'il y a une panne ?

— *Pas moi !* avoue Harry. *Je n'y connais rien en mécanique.*

Il sait que pour eux c'est une plaisanterie. Un Blanc qui ne sait pas tout faire, cela n'existe pas. La réaction d'Anastasie vient le confirmer et elle intervient tout de suite :

— *Les Blancs sont au courant de tout !*

C'est bien comme cela qu'ils pensent. Eux ne savent rien, le Blanc sait tout. Tout y passe, les fio (avions), les viatidi (voitures), les camignons (camions), les iladio (radios). Harry remarque au passage l'effet très drôle que font toutes ces déformations Yaka. Malgré lui il entre dans leur jeu et ajoute en souriant :

— *Et les tuku-tuku (motos) !*

Enfin, ils sourient, eux aussi ... Véronique, elle, peut-être la plus fine de tous, éclate de rire en se tordant sur sa chaise. Harry, assis à côté d'elle lui tape dans la main à l'Africaine, en signe de connivence. Elle connaît bien l'histoire que Harry a eu avec sa moto. Au retour de Kazeki il avait glissé dans le sable et s'était trouvé hors de la piste contre un ngungu (arbre à chenilles), la roue avant voilée et une sérieuse entorse au genou. Depuis des mois déjà il l'a envoyée en réparation, mais il ne s'en est plus inquiété ... Il ne s'intéresse tout simplement pas à tout ce qui est mécanique ... Une idée lui est venue, au début ce n'était qu'une idée, mais Harry se connaît suffisamment pour savoir qu'elle reviendrait, qu'elle insisterait, et qu'à la fin il laisserait tomber cet engin bizarre auquel il ne comprend rien, pour avoir les pieds sur terre Yaka.

Véronique sait tout cela parce que Harry le lui a raconté dans le détail, mais va-t-elle pour autant revoir ses opinions sur la « toute-

puissance » des Blancs ? Rien n'est moins sûr. Dans le Blanc, les Bayaka ne voient que du positif. Les marchands d'esclaves, leurs razzias, sur les côtes d'abord, mais bientôt jusqu'à l'intérieur du pays, personne n'en a gardé la mémoire. La traite de l'ivoire, aucun récit n'en parle évidemment. L'absence de traditions écrites a sans doute favorisé l'oubli, mais on dirait que le Noir n'a pas voulu savoir tout cela, volontairement. Et paradoxalement, il a sublimé l'image du Blanc, celui qui sait tout faire, le grand féticheur et le Mundele (déformation de modèle), quoi !

Harry n'en parle pas, mais il n'en pense pas moins. La situation est déjà assez dramatique pour ne pas dramatiser davantage. Il pense aux rats et aux chenilles dont les grands chasseurs qu'étaient les Bayaka par le passé doivent se contenter maintenant. Et dire que dans le temps la brousse était pleine de buffles, la rivière pleine d'hippopotames ! Les beaux palmiers borassus témoignent encore de la présence massive de l'éléphant dans la région. En effet, seul une mâchoire d'éléphant peut écraser le noyau de son fruit et libérer ainsi le germe.

Harry dit maintenant clairement :

— *Je n'y connais rien en mécanique ! Je ne serais pas capable de réparer ma moto !*

— *Toi, pfumu, tu es un homme de Dieu !* riposte Anastasie aussitôt.

La remarque de la femme le flatte. Il sait bien qu'il n'est qu'un séminariste sans ordination, sans aucun pouvoir divin, mais c'est la fonction de catéchiste, le ministère de la parole sacrée, qui l'a fait monter dans leur estime. Si seulement elle savait ce qu'elle dit, cette Anastasie ! *Homme de Dieu !* Car la phrase de la femme l'inquiète aussi. Sait-elle combien lui-même cherche le visage de son Dieu ? Non, elle ne peut pas savoir qu'il cherche Dieu dans les Bayaka, et qu'il le trouve surtout dans les femmes.

Il y a à nouveau un long silence, mais cette fois-ci dans une atmosphère complètement détendue. Enfin Jean enchaîne, mais on pourrait se demander sur quoi :

— *Si c'est comme cela nous pourrions appeler Felèle Malako (Frère Marc) à la Mission de Mukila. Lui peut trouver l'eau de la terre avec son bâton.*

Encore un Blanc, pense Harry, encore un Muleedi (Blanc - modèle) ! mais finalement il est content que ce soit un Muyaka qui a eu l'idée du puits. François est d'accord bien évidemment, les autres aussi. Reste à mettre au point les détails.

— *Qui a des parents à Mukila ?* demande Harry.

Tous évidemment, la question est parfaitement inutile. On a l'embarras du choix. Michel doit prochainement aller voir son frère, tailleur comme lui.

— *Moi !* dit-il, *mais j'aimerais attendre la saison de pluie. D'accord ?*

— *Dakolo !* répondent tous.

En effet, y aller maintenant c'est chercher des complications inutiles. On avance péniblement sur les pistes réduites en poussière où les pieds s'enfoncent. Heureux le chauffeur qui réussit à passer en coupant à travers la brousse herbeuse.

— *Il y a deux kamignons en panne vers le Kwango sur la route de Kinshasa, ajoute Michel comme pour se justifier, l'un d'eux y est depuis 1 mois, c'est un chauffeur noir (évidemment !)* !

Ils ont tous la figure radieuse. Ils aiment bien leur Mission et la

perspective d'avoir bientôt un puits n'est pas pour leur déplaire.

— *Et si nous réussissons, nous en ferons d'autres !* conclut Harry.

On range les chaises, les banquettes et les tabourets. On a oublié d'allumer la lampe à pétrole, sans doute à cause de l'excitation. Ils se disent au revoir en se voyant à peine.

— *Mellesi (merci) de vos conseils !*

— *Reste bien, pfumu !*

— *Allez bien, vous tous !*

En groupes ils s'enfoncent dans la nuit, bruyants comme des écoliers qui partent en vacances. Harry, tout heureux, les voit disparaître dans l'obscurité. *On aura de l'eau ! ... Pourvu que ça marche !*

Patiemment, minutieusement, Athanase dose les ingrédients de son philtre, deux excitants classiques qui, il l'espère, auront sur sa victime un effet foudroyant. Les graines de pili-pili (poivre rouge) d'abord le disposeront à se laisser aller aux sentiments. La noix de cola réduite en poudre lui apportera l'euphorie. Il y ajoute d'autres éléments pour amplifier et diversifier l'action de sa potion. Il les emprunte au monde magique des Bayaka, la râpures d'ongles d'une chauve-souris apportera l'angoisse, un peu de cendres d'un arbre frappé par la foudre guidera l'éclair vers lui ou du moins le terrifiera. Enfin il ajoute un brin de poussière de la peau d'un serpent venimeux, le kianza-ngombe. Il verse le mélange ainsi obtenu dans sa petitealebasse de vin de palme frais et secoue le tout énergiquement. Il n'y a plus qu'à laisser macérer le contenu et à s'occuper de la mise-en-scène.

Quant à la femme dont il devra se servir il doute encore ... Depuis qu'il est préposé à la prière il les rencontre toutes, ou presque, chrétiennes ou sympathisantes, le soir vers 18 heures. Il prépare son coup depuis des mois avec toutes les précautions possibles. A force de doigté et de gentillesse feinte il commence à avoir une certaine influence sur elles. Il manie la parole sacrée avec beaucoup d'onction. Il parvient même, il le croit du moins, à toucher le cœur de ces femmes lorsqu'il leur parle en aparté, avant ou après le rassemblement, de ce Blanc tellement sympathique et tellement gentil qui les conduit tout droit vers Dieu, le Tout-Puissant, source unique de vie. Certains soirs, quand les hommes se sont attardés en forêt et qu'il est tout seul avec elles, il peut faire quelques allusions plus nettes, sans toutefois devenir trop concret dans la description des forces qui se dégagent du « corps » de cet homme admirable qui dépasse de très loin tous ces vulgaires bamilele qu'elles connaissent ... On ne sait jamais à quoi la prudence est bonne avec ces « femelles » qui sont tellement

bavardes et qui pourraient, par mégarde, mettre ses projets en danger.

Athanase s'est aperçu que certaines l'écoutent avec beaucoup d'attention. Il y a par exemple Makuma, l'intendante du chef du village. Elle est veuve depuis 1 an. Bien qu'encore païenne elle semble venir prier par sympathie pour pfumu Ali ... Mais, est-ce que son ventre « n'est pas séché » déjà ? ... Et puis, elle est très intelligente. En plus comme responsable de l'accueil elle dépend directement du chef Kalonda. Il faut qu'il se méfie, car il risquerait gros si par elle quelque chose se savait sur ses intentions ...

Il y a aussi la jeune et très tendre Mwaadi qui n'arrête pas de parler de « son pfumu » et en a parfois les larmes dans ses grands yeux ronds et rêveurs. Elle est toujours l'une des premières pour accourir vers lui quand il arrive et se serrer tout contre lui avec son beau sourire confiant et charmeur. Elle est particulièrement belle, très naturelle et sans complexes. Il est vrai qu'elle est promise à Mayamba, mais celui-ci est loin à Kinshasa. Il y travaille pour rassembler l'argent de la dot qu'il doit payer. D'ailleurs il semble peu pressé pour venir rejoindre sa belle. Beaucoup de jeunes-filles sont dans le cas de Mwaadi et elles profitent généralement bien de cette période provisoire de liberté ... Mais elle est tellement bavarde et presque naïve ... Non, pas elle non plus !

Athanase pense enfin à Germaine Matsayi ... Tout le monde sait qu'elle a des problèmes avec Mvula, son mari. Il la menace de la renvoyer dans sa famille si elle ne lui donne pas d'enfant. Elle ne fait que des fausses couches. Le bruit court que c'est la faute de Mvula, qu'il n'aurait pas « la force » qu'il faut. Il est en effet chétif et souvent malade ... Germaine va de temps en temps voir pfumu Ali pour lui dire son chagrin ... Pourquoi pas elle ? Elle veut à tout prix un enfant ... Elle est chrétienne, tant mieux ! Ils s'entendront plus facilement. En faisant très attention il pourrait essayer de lui parler seul à seule. N'y est-il

pas autorisé par son rôle de catéchiste du village ? Et finalement il est assez malin pour ne lui dire que juste ce qu'il faut suivant la réaction qu'elle aura ...

Le moment est propice. Germaine est restée accroupie, les yeux lnoyés dans la tristesse. Elle ne s'est pas rendu compte que la prière du soir est finie. Son regard se perd dans l'obscurité de la nuit qui tombe.

— *Zyelemèni ! chuchote Athanase doucement. Je sais que tu souffres beaucoup ...*

Il arrive à donner à sa voix une intonation grave et confidentielle.

— *... C'est affreux de n'avoir pas d'enfants ... Moi-même, Athanasi Khosi, porte le même fardeau que toi, injustement. Crois-moi, Zyelemèni, je compatis avec toi. Oh, si je pouvais t'être utile ...*

La femme le regarde vaguement de derrière son voile de chagrin sans bouger la tête ... Dans ses yeux Athanase croit pourtant déceler une lueur fugitive d'intérêt, en tout cas ses propos ne l'ont pas choquée ... Il se tait un instant pour permettre à l'idée qui effleure la femme de faire son chemin ... Qui sait si elle n'acceptera pas un jour d'être à lui ... Les Bayaka savent que l'infirmité est une injustice qui ne devrait pas définitivement écarter la vie ... Mais Athanase se ressaisit. Son but immédiat n'est pas là et il n'a pas de temps à perdre ...

— *Je te donne un conseil d'ami, une lumière qui m'est venue dans les rêves de la nuit : retourne voir pfumu Ali !*

Elle écoute attentivement ... Enfin elle dit :

— *Sa peau est blanche, mais son cœur est noir ...*

Elle revient de plus en plus à la réalité. Elle voit le préposé à la

prière qui lui sourit et elle sent sa main qui se pose doucement sur son épaule.

— ... *Il est plein de respect pour les femmes Yaka, c'est pour cela qu'il nous inspire confiance.*

Athanase croit distinguer dans la voix de Germaine un reproche à l'encontre des hommes Yaka, peut-être même un soupçon à son sujet, mais il renchérit :

— *Il a les paroles de Dieu, comme moi aussi j'essaie de te les dire en ce moment !*

— *Mais pour être enceinte je dois dormir avec un mâle. Or, pfumu Ali n'est pas un mâle, c'est vraiment « l'homme de Dieu ».*

Intérieurement Athanase jubile mais il ne le montre pas. Germaine a compris ce qu'il a insinué.

— *C'est exactement pour cela. Dans le livre sacré il est écrit : « Les pensées de Dieu sont impénétrables ! ». Germaine enchaîne :*

— *Comme l'ont dit les ancêtres : « Es-tu déjà allé au-delà des bifurcations de Dieu ? »*

Cela va bien ! Le raisonnement de la femme suit exactement le chemin qu'Athanase lui a tracé. Pour enlever du cœur de Germaine toute hésitation il ajoute encore :

— *Pense à Maama Santa Malía. C'est l'Esprit de Dieu qui lui a donné le ventre de Yezu Kilisítu. Pourtant Santu Yozefo est resté auprès d'elle comme son mari.*

Germaine comprend. Elle se laisse pénétrer par le mystère qui l'entoure.

— *Mellesi (merci), Athanasi, dit-elle, les yeux remplis de reconnaissance.*

— *Il faut partir maintenant, Zyelemèni ! Ton mari t'attend. Va en paix ...*

Mais comme si brusquement une idée lui venait, Athanase ajoute encore :

— *... Si tu vas à la Mission, porte à pfumu Ali un signe d'amitié de ma part. J'ai chez moi une petite calebasse de malafu (vin de palme). Je sais que normalement ce n'est pas aux femmes de porter le vin de palme, mais j'ai tellement de mal à marcher. Et puis, ne sommes-nous pas des chrétiens ? Pour nous il n'y a pas de danger. Et bois avec lui s'il t'offre à boire.*

Germaine a un instant d'hésitation, jamais une femme ne doit boire avec un chef. Mais Athanase comprend la raison de son trouble :

— *Ne t'en fais pas ! Pfumu Ali n'est pas un chef comme les autres ! Va bien, Zyelemèni !*

— *Reste bien, Athanasi !*

Pendant que Germaine s'en va Athanase se sent soulagé. Le piège se met en place. Tout va bien. Mais en même temps il est inquiet. Pfumu Ali est un Blanc. Le philtre d'amour et de malédiction n'aura peut-être aucun effet sur lui ... Il suit Germaine du regard et en espérant que ses pensées parviennent encore jusqu'à elle, il chuchote :

— *Sois rusée et essaie d'émouvoir son cœur, ce sera encore mieux ... Et s'il le faut je te tiendrai par le chantage ... Et à force d'insinuations j'arriverai à leur faire comprendre à toutes ces femelles que coucher avec pfumu Ali c'est tellement facile ... Personne ne nous a vus ! Heureusement !*

Makuma entre dans sa case en secouant la tête.

Dans un joyeux brouhaha les jeunes-filles se dispersent. Plusieurs d'entre elles réajustent leur pagne qui s'est dénoué un peu dans la position accroupie du catéchisme. En regagnant leur dortoir-cuisine, elles jouent avec le tissu carré qui est juste assez grand pour les couvrir des genoux aux seins. En tournant sur elles-mêmes elles l'ouvrent en tendant les deux bras sur les côtés, lui impriment sur le dos un mouvement de va-et-vient, font semblant de le fermer, mais le rouvrent et le referment trois, quatre fois avant d'effectuer de la main droite la torsion caractéristique qui le fixe vers l'épaule gauche.

Ce n'est pas la première fois que Harry remarque ce manège. Il en est intrigué, curieux, plus qu'il ne le laisse paraître. Ah ! Son obsession de toujours chercher une raison à tout, de vouloir tout comprendre ! Est-ce qu'elles en connaissent elles-mêmes la raison ? Ne serait-ce pas l'une de ces multiples manœuvres mi-conscientes de toutes les jeunes femmes coquettes du monde, le plaisir de regarder ses propres rondeurs et de les montrer ?

Pourquoi la jeune femme aux sandales, au visage poudré de blanc et aux ongles rouges, vient-elle insidieusement s'imposer à son esprit ? Elle était à nouveau là hier soir après la première nouvelle pluie ... Est-ce qu'il y a un rapport entre elle et ces jeunes-filles qui jouent avec leurs pagnes ? Harry se le demande. Ou serait-ce une provocation lancée aux trois jeunes-gens catéchumènes comme elles et qui sont là dans un genre de garde-à-vous en attendant les instructions du kapita maloongi ? ... Non, c'est impossible, elles leur tournent pour la plupart le dos. Ce doit être simplement le besoin d'être nues. Le beau pagne multicolore, se dit Harry, est somme toute une acquisition très récente, résultat de la cotisation de toute la famille pour marquer l'entrée au catéchuménat de l'une des leurs. D'ailleurs ne sont-elles pas toujours nues entre elles au bain ou couvertes seulement d'un

petit cache-sexe aux heures les plus chaudes de la journée ? Harry remarque en effet parmi elles de toutes jeunes aux seins à peine naissants ... *Non, il n'y a pas de rapport !* se dit-il, mais il n'en est pas tranquille pour autant.

Marcel le tire de ses réflexions :

— *Pfumu Ali, j'ai divisé les jeunes-filles en deux groupes, six d'entre elles, Ndzuusi, Pfula, Makayabu, Itsona et Tsiimba, iront chercher de l'eau pour la Mission, en attendant que les hommes aient fini le puits ... Tiens, voilà Tsiimba !*

Tsiimba est une nouvelle. Elle s'approche de Harry et lui tend sa petite main molle et timide. Elle est la plus petite de toutes. Elle n'a qu'une petite jupette délavée qui tient par une ficelle et ferme à peine sur ses hanches fines.

— *Le bien à toi, Tsiimba ! ... lui dit Harry.*

Tsiimba a de grands yeux ronds, intelligents et rêveurs de petite fille.

— ... *Quel âge as-tu ?*

— *Mvula kuumi ! Dix pluies (ans), pfumu !* répond-elle, et elle s'en va gentiment.

— *Les autres, continue Marcel, iront dans la brousse arracher de l'herbe pour le toit de l'appentis à côté du dortoir. Il leur faut plus de place pour la cuisson et un abri pour quand il pleut.*

Harry aime bien Marcel. En plus de la répétition du catéchisme, il a la responsabilité des tâches matérielles qui se font toujours en groupe à l'africaine. Marcel est un petit homme maigre et sec avec des nœuds de veines sur les tempes et sur les mains. Autant il est réservé au conseil paroissial, autant il est vif quand il est auprès des

catéchumènes, et il est respecté et obéi par tous. Ce n'est pas rien dans ce groupe hétéroclite des candidats au baptême.

Ce que Marcel ne dit pas, mais Harry le sait pertinemment, c'est qu'il s'est réservé l'homme le plus robuste, en plus de deux jeunes-filles pour divers « petits » travaux chez lui. Harry comprend déjà trop bien ses Bayaka pour s'en fâcher. Il sait que ce sont là des avantages en nature qui vont de soi chez un kapita (chef), fût-il kapita maloongi (catéchiste) comme Marcel. Le prestige dont il jouit s'accroît avec le nombre de serviteurs à ses ordres. Harry sait aussi que Marcel ne peut pas faire de folies avec son petit salaire et il y ajoute régulièrement une petite poignée de pièces en guise de prime.

Toute la joyeuse bande a disparu derrière les dortoirs. Automatiquement Harry fait le rapprochement entre leur disparition et la fumée âcre de feu de bois qui commence à monter au-dessus du toit de la chapelle. Ce sont les préparatifs du repas de midi. Oh ! ce qu'il aime cette odeur ! Peut-être parce que toutes les femmes Yaka en sont littéralement imprégnées ... Il pense encore malgré lui à la femme au châle et aux ongles rouges. Est-ce qu'elle aussi aurait cette bonne odeur ? ...

Dans un moment on verra une file de jeunes-filles « monter » vers le quartier des hommes, casseroles sur la tête. Au retour seulement elles mangeront elles-mêmes. Pourquoi les hommes occupent-ils toujours les endroits les plus élevés ? Et pourquoi ils se laisseraient plutôt mourir que de toucher aux tâches culinaires ? Ils ne feront d'ailleurs jamais rien de tout ce qui est réservé aux femmes et n'accepteront pas non plus que par exemple une femme touche à leur machette. Les hommes comme les femmes Yaka ne se posent sans doute pas de questions à ce sujet. Mieux vaut tout simplement suivre les traditions des ancêtres pour éviter les palabres sans fin. Harry, quant à lui, n'est pas tranquille. Il lui semble qu'il y a une anomalie dans les relations entre hommes et femmes. Et il continue de se perdre

en conjectures ...

Mais est-ce que les femmes sont vraiment traitées injustement ? Toutes ces considérations, ne viendraient-elles pas plutôt de sa nature de jeune mâle qui cherche un prétexte facile pour justifier sa préférence évidente pour elles ? Elles sont aussi tellement gentilles et naturelles ! L'homme qu'il est ne peut y rester indifférent. Et puis il y a de ces moments, comme ce matin, un lendemain de pluie, où le climat met la vie à fleur de l'épiderme. L'air est légèrement tiède, l'atmosphère extrêmement douce et délicieuse. Harry n'échappe pas à cette impression d'exotisme créé par la nature qui s'est réveillée en force dès la première pluie et qui annonce déjà l'enchevêtrement mystérieux de la nature et des êtres. On dirait que ce trop-plein de vie vous pousse à faire table rase de vos convictions antérieures pour vous laisser aller au rêve ... Harry sent qu'il est très fatigué aussi. La lassitude augmente la vigueur des impressions et diminue d'autant la force d'y résister. Oui, sans doute toutes ces choses jouent dans son organisme, car il met tout son cœur dans ce qu'il fait. Et il fait cette prière : *Seigneur, tu me connais. Tu sais que je ne veux pas faire de différence.*

Les trois jeunes-gens sont toujours là, immobiles, au garde-à-vous. Ils ne bougent pas, ne parlent plus, car ils vont être interpellés. Les catéchumènes hommes ont encore du temps devant eux. Ils se tiennent sur leurs gardes, mais s'adressent de petits hochements de tête et des discrets sourires sous cap. Ils veulent rester dignes et réservés tant que les jeunes-gens sont encore là. On dirait qu'ils ont un complexe de supériorité, une image de marque à entretenir ...

Marcel s'adresse aux jeunes-gens, gentiment, mais sur un ton qui ne supporterait aucune contestation :

— *Vous les jeunes, vous irez dans la forêt couper chacun un paquet de lianes !*

Il a le bras droit étendu et l'index pointé sur eux. D'un signe de la main il leur fait comprendre qu'ils peuvent disposer. Ils tournent les talons et, en baissant la tête, ils disent aux différents groupes, aux hommes d'abord, ensuite aux deux vieilles femmes qui se sont tenues à l'écart près de l'ouverture de la chapelle :

— *Vous tous, restez bien !* sur quoi les autres répondent en battant des mains :

— *Allez bien !*

Quel sens de la hiérarchie ! se dit Harry, et il s'interroge encore.

— *Vous les hommes, dit Marcel, vous couperez chacun quatre piquets de bois, gros comme ça !*

Marcel indique le calibre en faisant un rond de ses doigts qui ne se rejoignent pas. Puis il rappelle les noms des arbres entrant en ligne de compte à cause de leur dureté et leur résistance à l'humidité.

Comme chaque fois Harry a pu constater la réserve des hommes quand il y a des femmes, des jeunes-gens ou jeunes-filles à proximité. Mais dès qu'ils sont entre eux, ils s'amuseront, riront, deviendront vifs, les voix s'élèveront. C'est le cas maintenant. Et chacun d'énumérer bruyamment d'autres espèces d'arbres, une quinzaine au total. Pour eux c'est un jeu en même temps qu'un jeu d'enfant. Ils rient aux éclats. Malignement ils ont ainsi élargi leur marge de manœuvre et simplifié à l'avance leur recherche.

Ces hommes Yaka ! Ils ont de ces paroles et comportements ! Harry les mettrait facilement sur le compte de leur orgueil s'il ne s'était pas fixé comme règle d'être prudent en attendant de mieux cerner leurs motivations.

A un groupe d'hommes qui parlaient à la Mission de Mukila il avait demandé l'autre jour à combien ils y allaient. L'un d'eux avait répondu avec un sourire qui en disait long :

— *Nous serons quatre êtres humains (baatu) et deux femmes !*

Harry en avait été très étonné. Quand une nouvelle invraisemblable fait le tour du village, le commentaire des hommes est :

— *C'est du bruit de femmes !*

En rentrant à l'intérieur de lui, Harry croit entendre une voix - est-ce mamie ? qui lui dit : *Rik, ne t'emballe pas. Fais-leur confiance ! Ce n'est que du vernis. Tu comprendras. Oui, mamie,* répond-il intérieurement, convaincu que le Christ donne toujours ses réponses à nos questions par l'intermédiaire des hommes. Il sent par un genre d'intuition que les hommes Yaka aussi entreront un jour dans le cercle de ses amis.

Il ne reste plus que les deux vieilles, Marcel et lui. Elles sont restées tout ce temps effacées, on dirait même humbles. A son salut elles répondent avec un sourire radieux. Tout leur visage n'est que ride. En plus du pagne noué sur la hanche droite et descendant jusqu'aux mollets, la plus jeune porte la blouse des femmes adultes en couleurs assorties, devant, au-dessus de la poitrine, un morceau d'étoffe rectangulaire, un autre bout de tissu plein de petites fronces descend en bouffonnant par-dessus les seins et se resserre ensuite. Le bas de la blouse avec des plis plus amples fait le tour de la taille en rejoignant la pièce de tissu qui recouvre le dos. Deux petits bouts d'étoffe ondulants viennent donner l'illusion de manches. L'autre femme, plus âgée, Katsimba (contraction de kaakha Tsiimba-grand-mère Tsiimba) ne porte qu'un pagne très usé qui contraste avec ses yeux très jeunes. Harry éprouve pour elle un profond respect. Il voit ses côtes décharnées et ses seins flétris. Il l'admire pour tant de force donnée et

perdue sans compter.

— *Tout le poids de la vie a pesé sur toi, maama !* dit-il.

Et il ajoute intérieurement : *Ton courage est phénoménal !* Il a une pensée pleine de reconnaissance et d'admiration pour sa propre vieille maman.

— *Combien as-tu eu de ventres, maama ?*

— *Sept, pfumu !*

— *Et combien ont gardé la vie ?*

— *Trois seulement, mais j'ai sept petits-enfants !* ajoute-t-elle fièrement. *Je suis la khaaka (grand-mère) de Tsiimba.*

— *Tsiimba est une fille très gentille et elle te ressemble beaucoup !*

On ne saurait exprimer la fierté et l'enthousiasme de la vieille femme, sa joie immense pour la remarque de Harry ... Pendant tout ce temps elle a tenu les mains jointes en forme de coquille. Harry a deviné de quoi il s'agit mais il fait semblant de ne pas le savoir pour ne pas bousculer l'étiquette. Les mains de la vieille s'ouvrent, la gauche soutenant la droite au poignet. Elle est maintenant à moitié accroupie, le buste en avant, la tête levée, pleine de respect. Oui, c'est de respect qu'il faut parler. Il n'y a pas une trace de cette politesse qui devient fade parce qu'elle ne veut plus rien dire.

Dans la main de la grand-mère il y a un œuf, enveloppé dans une feuille de bananier suivant la coutume. C'est sans doute tout ce qu'elle a et elle le donne de tout son cœur. Harry accepte le présent rempli d'émotion :

— *Ntoondele (j'ai apprécié), maama !* et il passe l'œuf à Marcel.

Marcel le donnera à Zéphyrin, le boy-cuisinier. En réalité Harry est bouleversé devant la transparence de ce pauvre corps qui livre d'un

seul coup toute la richesse d'une âme simple et généreuse et il médite : *Heureux les pauvres, car le Royaume des Cieux est à eux ! Et il pense encore : Ah, si la nudité pouvait signifier autre chose que provocation ou pauvreté matérielle, et si tous les corps pouvaient parler sans mensonge dans toute leur vérité !*

Les deux vieilles femmes viennent renforcer l'équipe des catéchumènes. Par expérience Harry se demande bien ce qu'elles comprendront du catéchisme au bout de l'année réglementaire, mais il les imagine déjà très haut dans la hiérarchie des Saints ...

... Son repas du soir, l'œuf de la nouvelle catéchumène, une mangue et un bout de pain, est avalé en cinq minutes à peine, une rasade d'eau filtrée par-dessus et c'est déjà fini. Harry n'arrivera jamais à manger lentement. Lorsque Charles est là, celui-ci le raisonne et le gronde, mais dès que le Père est reparti en tournée et qu'il n'a plus de vis-à-vis pour le freiner et le distraire, il rechute. Il ne se corrigera pas, parce qu'il n'attache aucune importance à ce détail pourtant tellement important ...

Il s'installe dans sa chaise longue sur la véranda, il s'interroge sur sa journée et il prie : *Seigneur, bénis ces hommes et ces femmes, bénis la femme au châte. Purifie mon affection pour eux. Fais-moi avancer dans la confiance qui abat les frontières !*

Depuis une bonne demie heure ils ont quitté la Mission. Il fait relativement bon en cette heure matinale, les cendres des feux de brousse ont eu le temps de retomber pendant la nuit et la fumée de se dissiper. Le soleil a à peine entamé le quart Est du ciel.

— *T'es content, Harry ?*

— *Oui, Charles ! Très ! Pourquoi ?*

— *Tu vas voir ! Les gens de Kazeki sont vraiment chouettes ! Ils seront aux petits soins pour toi, tu peux en être sûr !*

— *Tous les Bayaka sont très bien, Charles. Mais j'en ai un peu marre de tourner en rond à la Mission entre la maison et la chapelle, entre la chapelle et l'école. J'ai envie de vivre avec les gens chez eux dans leur milieu naturel !*

— *Curiosité malsaine, mon ami ! ...* dit Charles avec malice, en regardant Harry assis à côté de lui, du coin de l'œil ... *pour le naturel tu seras servi ...*

Charles zigzague entre les bosses et les creux de la piste, donne des coups de frein ou d'accélérateur, ou se relaxe contre le dossier de son siège lorsque la portion de piste devant lui ne pose aucun problème. Il connaît le parcours les yeux fermés.

— *... Imagine-toi que moi, je ne pense qu'à la retraite. C'est une façon de parler, bien sûr ! J'en ai assez d'avalier des kilomètres et des kilomètres de poussière ... Zut ! ...*

En haut d'une butte une branche d'arbre se trouve en travers de la piste sur son passage, devant, du sable profond de saison sèche.

— *Attention, Harry ! Accroche-toi ! Je connais un truc !*

Charles monte en troisième et fonce plein gaz dans la poussiéreuse.

Le véhicule plane à toute allure sur les vagues de poussière traître qui essaient de le happer, mais en tanguant comme un chalutier l'engin passe en trombe et trouve le poto-poto (argile) dur. Encore un coup d'accélérateur juste sur le tremplin et la Landrover se hisse par-dessus la branche et pose ses quatre roues sur le plat. Ouf !

— ... *Ça y est ! La bifurcation de Masamuna ! Là il ne faut surtout pas freiner. On va virer,*

— *Harry, cramponne-toi ! ...*

Les roues-arrière dérapent et le véhicule est sur le point de basculer contre le poteau indicateur qui porte les traces de nombreuses rencontres imprévues. Mais Charles a calculé juste. Le véhicule à double traction a accroché la terre plus saine après l'embranchement.

— ... *Maintenant ce n'est plus qu'un jeu d'enfants !*

— *Le village de Kazeki est à combien, Charles ?*

— *À cinq minutes maxi !*

— *Rien d'étonnant comme tu y vas !*

— *Oh non ! C'est tout près ! Les villageois nous entendent déjà et se rassemblent sans doute. Mais détends-toi donc, et renoue un peu ta cravate pour la réception ! C'est ton intronisation officielle aujourd'hui ! Ne l'oublie pas !*

Charles n'arrête pas de blaguer. Harry s'agrippe désespérément de ses deux mains à son siège pour ne pas être éjecté, car le Père a repris ses zigzagues sur le terrain plat et poussiéreux. Leurs barbes hirsutes giflent leurs visages sous l'impact du vent. Le sable crépite sous la carrosserie. Avec son crâne chauve Charles qui a enlevé son casque ressemble à quelqu'un qui porterait la tête à l'envers.

— *Ce que le Père Syalele est amusant !* crie Harry, en se tournant vers Zéphyrin.

Celui-ci est assis à l'arrière au milieu des baluchons. Le boy est visiblement heureux de n'être aujourd'hui qu'un passager tranquille. Il est grisé par la vitesse du bolide, mais lui aussi, prudent, tient fermement le siège du Père Charles. D'un clin d'œil Harry attire l'attention du garçon sur le crâne sans poils du Père. Zéphyrin est pris d'un fou rire qui prend Harry à son tour. Charles les gronde tous les deux :

— *Qu'avez-vous donc ? J'en ai ras-le-bol ! Tenez-vous un peu tranquilles, de grâce !*

Mais les deux le connaissent suffisamment pour savoir que Charles plaisante. Le chauffeur continue de faire zigzaguer le véhicule plus que le terrain ne l'exige.

— *Je m'arrangeais les cheveux !* répond Harry innocemment, en passant une nouvelle fois sa main sur sa tignasse.

Charles est tout content de la réplique innocente de son jeune compagnon et augmente encore l'allure. Harry, quant à lui, commence à pester un peu, intérieurement, contre cette civilisation technique qui ne sait rien produire d'autre que des engins qui vous font avaler des tonnes de poussière ... et contre Charles qui a voulu faire de cette visite une réception officielle pour Harry avec tout le tralala qui l'accompagne. Il se demande quelle peut bien être pour Charles l'utilité de telles manifestations folkloriques qui font de ces villageois accueillants des pantins qui dansent pour le Blanc et éternisent ainsi leur esprit de soumission gentille et insouciant ... Mais il se calme. Charles se fait vieux. Il n'a connu que cela ! Pourtant qu'il est gentil et compréhensif pour les Noirs ! Et il est un ami précieux pour lui, Harry.

Un dernier virage sec et le village est devant eux sur un mamelon à droite de la piste. Le Père fonce tout droit entre les rangées de palmiers sous lesquels de petites mains saluent frénétiquement les

visiteurs. La Landrover s'arrête net devant la foule des villageois dans un nuage de poussière pendant que les enfants arrivent par derrière en criant.

Vers cinq heures de l'après-midi ils sont installés face à la foule, le Chef de village, Pfumu Kazeki, le Père Charles et Harry. Le chef est assis au milieu en grand appareil. Sur la tête il porte son couvre-chef multicolore plein de perles et surmonté de plumes rouges. Au cou il a son collier de chef avec trois dents de léopard, aux hanches et jusqu'aux pieds le pagne blanc, signe de sa seigneurie. Ce tissu forme devant son sexe de multiples plis lourds et volumineux, question de le cacher de tout regard indiscret, car l'organe de reproduction d'un chef est symbole de la vie du clan. Les plumes rouges d'oiseaux sont signes de sa beauté, les dents de léopard le symbole de sa puissance hiérarchique.

Tout le village est là pour accueillir pfumu Ali, le chef qui leur fait l'honneur de sa visite. Les hommes sont habillés de petits pagnes ou de culottes, les femmes de blouses et de pagnes bariolés. Les enfants sont entièrement nus ou couverts d'un cache-sexe. Sur cette scène étonnante plane un air de fête. Les voix graves des hommes, les cris aigus des femmes et des enfants se mélangent sur un fond sonore de gazouillis joyeux. Les petits mouvements d'un pied sur l'autre sont signe d'impatience contenue. Le sourire dans les yeux de tous est nuancé d'un rien de sérieux dans les coins de bouche et le mélange de tous ces éléments crée cette ambiance pleine de bonhomie qui caractérise toutes les rencontres Yaka. La volonté de tous est évidente, mettre leur hôte à l'aise et lui montrer que tous sont en bloc avec lui.

L'ordre se crée dans la foule. Les enfants, garçons et filles confondus, se placent comme toujours devant. Les femmes et les jeunes-filles se regroupent sur la gauche, les hommes et les jeunes-gens se mettent sur la droite et les notables se trouvent dans un groupe à part légèrement séparés des autres hommes. Quelques femmes en parlant un peu trop haut ont perdu un moment leur réserve et ont

perturbé le silence qui est maintenant de rigueur. Les hommes du « comité d'accueil » les ramènent du regard au calme. La cérémonie peut commencer.

Le Père Charles s'est maintenant levé, s'est dressé dans toute sa hauteur, « casque colonial » sur la tête. Quelques hommes crient :

— *Ecoutez, le Père Charles va parler !*

Le silence est total, plus un chuchotement. Tout le monde tend l'oreille.

— *Mbooti kua beeno babooso ! Le bien à vous tous !* dit Charles.

— *Le bien, èèè !* répond toute l'assistance en écho.

Le mot de Charles est court. Il n'est pas de ceux qui font de beaux discours. Il dit :

— *J'ai maintes fois parlé avec votre Chef, Pfumu Kazeki, et avec vos anciens. Ils sont tous « mbundu mosi, 'ntima mosi « (un cœur, une pensée, ç.à.d. d'accord). Ils veulent que votre village soit « ngolo » (fort, prospère) !*

— *Bwa Buna ! (C'est ainsi !),* crient tous d'une seule voix.

Les notables confirment la volonté de tous par un vigoureux geste de la tête. L'occasion est bonne pour se mettre en valeur et faire comprendre le grand rôle qu'ils jouent dans la vie du village.

— *Eh bien, continue Charles, le Bula-Matari* (litt. le frappeur de pierre, allusion à Stanley qui a fait sauter les rochers entre Kinshasa et Boma pour faire passer le chemin de fer, par extension tout Blanc de l'administration) *a compris votre volonté à tous et a donné son accord. Vous aurez votre école !*

— *Très bien, mellesi ! (merci !), pfumu Syalele !*

Les cris enthousiastes fusent de partout. Ils savent tous que le Père Charles a eu une grande influence auprès du « blanc du livre » (l'inspecteur). On n'a aucune peine à reconnaître les futurs élèves. Ils se font de grands signes joyeux de la main et de la tête, les yeux écarquillés suivant la coutume du pays. Les parents ont un regard attendri pour leur progéniture.

— *Maintenant il faut que « vous donniez tous vos bras !»*

— *Èèè, pfumu !*

Oh, la belle entente des Bayaka quand il s'agit de faire quelque chose pour le bien de la communauté. Combien de fois Harry a pu s'en rendre compte.

— *Pfumu Ali restera avec vous tous ces jours pour que l'école ait « les mètres » voulus par le Bula-Matari.*

Des biololos (cris stridents entrecoupés par le battement de la main sur la bouche) se lèvent des rangs des femmes. Elles trémoussent, trépignent de joie.

— *Parfait, pfumu Ali ! Ah, notre pfumu ! crient tous pêle-mêle.*

Les enfants esquissent un pas de danse que tous reprennent aussitôt. Et brusquement un tam-tam, dissimulé on ne sait où, reprend le rythme.

Le lendemain matin le M'lopo (remplaçant du chef) n'est pas content des rires et des bavardages des femmes et des jeunes-filles. Il joue des coudes pour se frayer un passage à travers la petite foule. Joseph et ses futurs élèves attendent sagement que Harry veuille bien leur prêter attention. Le M'lopo fait asseoir Harry en face de lui sur le tabouret qu'un jeune-homme vient d'apporter en le suivant dans son sillage. Il frappe « les khoonzo » (salutations) et s'assied à son tour en posant la question rituelle :

— *Keti ngeye ngolo ? Es-tu fort ?*

— *Ngolo !* répond Harry selon l'étiquette, en fermant les poings et en projetant l'avant-bras en avant.

Après avoir échangé les quelques autres civilités d'usage, les deux hommes se tournent face aux candidats-écoliers. Harry regarde, amusé, son futur groupe de CP1 à la Muyaka. Un petit mignon à la culotte trop grande qui lui descend jusqu'aux mollets, louche vers ses deux petits voisins de gauche et de droite pour s'assurer qu'il est bien aligné. Il prend son travail très au sérieux comme d'ailleurs tous les autres. Les deux, trois premiers rangs correspondent à peu près aux normes du Ministère de l'Éducation, ils ont entre sept et dix ans maximums. Pour les autres c'est moins sûr. Les grands gaillards à l'arrière ont dix-sept ans au bas mot. De toute façon Harry fermera les yeux sur ce détail d'autant plus qu'il n'y a aucun document attestant leur âge exact. Un petit gros habillé d'une culotte, dont seule la couture est encore en état, a enfourché le tam-tam qu'il serre entre ses cuisses. Il caresse la peau de chèvre et essaie le rythme sous le regard approbateur de Joseph. C'est bon ! Et Joseph commence :

— *Un, deux, un, deux, gauche, droite, gauche, droite !* Il donne doucement le ton et cela éclate :

- *Nous voici réunis, nous tes enfants ! (bis, ter, et plus ...)*
- *Nous t'aimons bien, nous tes enfants ! (bis, ter, ...)*
- *Toi notre père, nous chantons bien ! (bis, ...)*
- *Toi notre père, nous te remercions (...)*
- *Ntoondele ! (nous te remercions)*

Vingt paires de genoux montent jusqu'à hauteur des hanches comme à la parade, vingt paires de pieds nus martèlent le sol dur et soigneusement balayé. *Boum, boum, boum !* Les paroles devancent le rythme ou retardent une fraction de seconde par rapport à la cadence du tam-tam, c'est le fameux contre-rythme africain dans toute sa splendeur, ou bien encore le tam-tam se lance dans une embardée mais est récupéré en douceur et avec maestria par les « *ntoondele* » qui n'en finissent plus ...

Le rythme, l'ardeur et le sérieux compensent largement les paroles que Harry trouve plutôt choquantes et de soumission servile ... Et pendant que les « *ntoondele* » continuent de se déverser sur le village et l'assistance, Harry se remet à penser ... Que Joseph et sa troupe veuillent faire bonne impression, quoi de plus normal ! D'ailleurs ni lui ni Harry ne sont dupes. Ce chant d'accueil n'est qu'une des multiples façons africaines pour capter la bienveillance. Lorsque l'école sera construite et l'année scolaire commencée en Septembre prochain, le Directeur constatera bien des lacunes ... Joseph n'a que le Brevet d'études primaires et le Français et les Mathématiques ne sont pas son fort, c'est le moins que l'on puisse dire, mais Harry est par trop content que ce garçon fera tourner l'établissement dans un semblant de régularité. Mais ...

Il ne se défend pas d'être responsable de tout ce monde, oh combien profondément ! Il pense comprendre leur désir intense de vie et de promotion sociale, mais il ne veut pas devenir leur « Père Noël ». Il ne durera pas. Il doit leur apprendre la confiance en eux-mêmes. Leur ouverture d'esprit ne doit pas tourner à l'esclavage

mental. Il doit les aider à prendre leurs responsabilités ...

Le numéro est fini.

La nuit tombe sur la Mission. La chaleur du jour s'en est allée avec le soleil qui finit sa course derrière les premières cases en amont de la Mission. Comme toujours des hommes, des jeunes, des enfants de l'école viennent se rencontrer en haut des escaliers devant la Maison des Pères. Quelques villageois discutent avec Harry qui est venu les saluer.

— *Luwa!* (Ecoutez !)

Tout le monde tend l'oreille. Il y a un vrombissement de moteur en haut du village. Bientôt on aperçoit la lumière des phares qui balayent la route en descendant. La voilà, la voiture ! Un changement de vitesse, un brusque virage à gauche, et par la petite allée le véhicule fonce tout droit vers la Mission. Avec un rapide « reste bien » tout le monde disparaît dans la nuit qui est tombé en l'espace d'à peine quelques minutes. Ils sont devenus à l'instant invisibles par le contraste avec la clarté crue des phares. Harry en est aveuglé.

Du bruit de bottes ! *Mon Dieu, un Blanc!* Harry ignore si son énervement est dû à la brusque interruption de sa conversation amicale avec les villageois, ou au fait qu'il n'a rien à offrir à un hôte qui doit être affamé et assoiffé ... Il sait seulement qu'avec les chauffeurs noirs il ne se fait pas de souci ... *Un citron!* Oui, il pressera un citron. Il court vers la cuisine et revient aussitôt.

Toc, toc, toc! La tête sympathique du « blanc du tabac » se détache dans l'embrasure de la porte d'entrée. Le jeune visiteur est éclairé par la faible lueur de la lampe à pétrole que Harry vient d'allumer.

— *Guten Abend!* Bonsoir, *Klaus!* *Herein!* Entre ! dit Harry en Allemand.

C'est la langue maternelle du jeune blanc. Harry est rassuré. Klaus est un grand garçon charmant aux yeux bleus. Il a pris l'habitude de venir passer une nuit chez lui tous les 3 mois environ. Kenge se trouve sur sa route vers Elisabethville au Katanga en passant par Kikwit et Idiofa. Il est Belge d'expression allemande car il vient de la Région d'Eupen-Malmédy à une soixantaine de kilomètres seulement du village natal de Harry. Ce dernier est toujours content de bavarder avec lui dans la langue maternelle de son visiteur. La Mission de Kenge est juste à mi-chemin entre Kinshasa et Kikwit, une raison de plus pour faire une halte. Cinq cents kilomètres sur une mauvaise piste, c'est assez pour une journée, surtout s'il faut en plus aller voir quelques magasiniers noirs à gauche et à droite.

Klaus a en lui quelque chose qui le distingue des autres Blancs. Il est très poli, et il n'a pas l'assurance typique de la plupart de ses compatriotes, membres de l'Administration, habitués à commander. Il a en plus un air d'innocence et de candeur qui pose problème à Harry. Il ne s'étonnerait pas que Klaus ait des problèmes affectifs semblables à ceux qu'il a eu lui-même, et qu'il a peut-être encore, un garçon d'un milieu chrétien très fermé et strict, qui cherche en venant en Afrique le contact avec la vie ... Mais le jeune-homme n'en parle jamais.

— *Klaus, tu m'as l'air bien fatigué. Qu'aimerais-tu que je fasse pour toi ?*

— *Rien, j'ai seulement grand besoin de dormir. J'en ai marre de me trimbaler ainsi à longueur d'année sans jamais trouver de chez moi. Elisabethville c'est loin et puis le retour par Stan (Stanleyville) et Coquilhatville, des milliers de kilomètres à chaque tournée. Et pour quoi faire ? Pour vendre des cigarettes. Ce n'est pas bien exaltant comme métier. Comment fais-tu, Harry, pour tenir le coup ici ?*

— *Tu veux quand même manger quelque chose ?*

— *Non, merci ! J'ai mangé des sandwiches dans la voiture.*

— *Et un citron ?*

— *Oui, volontiers !*

Rik s'active déjà autour de son presse-citron.

— *Voilà, avec de l'eau et du sucre, cela doit être bien bon ! Ici, tu sais, tu seras au calme. Il n'y a pas de lune ce soir et les villageois ne danseront donc pas. Tu dormiras dans le lit du Père Charles. Le boy mettra du linge propre.*

Une étrange lueur passe dans les yeux de Klaus, comme si le fait de parler de lit lui faisait penser à autre chose. Après un moment de silence Klaus demande :

— *Comment fais-tu, Harry, pour tenir le coup ici ?*

Rik ne répond pas tout de suite. Il réfléchit ... *Tenir le coup ? ... Contre quoi ? ... Contre qui ? ...* Et il comprend. La solitude, les filles ... La solitude est pour les célibataires un vrai fléau en Afrique, surtout pour ceux qui vivent repliés sur eux-mêmes, pour ceux qui n'ont aucun idéal ou qui sont trop faibles moralement, ou encore qui ne veulent rien apprendre parce qu'ils ne trouvent rien de valable dans la Société africaine ... Il réagit à la Muyaka, non qu'il veuille se dérober, mais parce qu'il sent soudainement comme un fossé entre lui et Klaus, le fossé d'une vie qui a un sens et une autre, celle de Klaus qui n'en a pas ou si peu ...

— *Oh, tu sais ! Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. J'ai tellement de choses à apprendre. Je ne sais d'ailleurs pas qui de nous, des Bayaka ou de moi, est celui qui donne et celui qui reçoit.*

— *Tu en as de la chance, Harry !*

— *Pourquoi au fait ne ferais-tu pas comme moi ? Je rigole bien sûr !*

— *Oh non, je ne pourrais pas ! J'ai à faire ma propre expérience !*

Un instant Harry continue sa dernière réflexion : *automatiquement ils sont poussés vers les plaisirs faciles, vers la boisson, vers les femmes ...* Et tout seul Rik repense à la femme au châle, là-haut, de l'autre côté du village ... Mais même sans des femmes comme elle c'est facile. L'Africain trouve normal d'être agréable pour son hôte ... Les Blancs profitent largement de la situation.

Il y a un long moment de silence, mais Harry reprend enfin :

— *Je regrette, Klaus, mais demain matin je dois partir très tôt, c'est déjà tout prévu, j'avertirai le boy, il te préparera du café dans mon Thermos ... et je te confie la Mission ! Tu donneras la clé à Marcel, le catéchiste. Le boy doit partir avec moi. Et maintenant au lit ! Tu sais où est la douche.*

— *Oui, tu veux dire le fût à essence rempli d'eau ?*

— *Oui, c'est cela.*

— *Bonsoir, Harry !*

— *Bonne nuit, Klaus ! Dors bien !*

Toc, toc, toc ! sur le chambranle de la fenêtre ... Lentement, très fatigué, Harry sort de son lourd sommeil. *Déjà ! ?* Oui, il est déjà quatre heures et demie. Il rejette la couverture et se tire de la douceur de son lit. Vite se débarbouiller, avaler les quelques tartines que Zéphyrin a préparées hier soir, boire le café froid et ... c'est fini. En route pour Kalonda.

Comme d'habitude le boy ira avec lui, mais quelqu'un d'autre sera également du voyage. Le boy est venu intercéder pour lui hier soir.

- *Est-ce que mon père, Mundele, peut nous accompagner ?*
- *Bien sûr, si cela te fait plaisir !* avait-il répondu mine de rien.

Il n'avait pas eu besoin de réfléchir une seconde pour comprendre de quoi il s'agissait. Ce que Zéphyrin avait ajouté avait simplement confirmé qu'il ne s'était pas trompé.

- *Mon père s'est fiancé la semaine passée.*

Faisant celui qui ne comprend pas, Harry avait répondu :

- Très bien, Zéphyrin ! Et comment s'appelle-t-elle, sa fiancée ?
- Pfutilla.

Harry imagine facilement la situation. Pour ne pas paraître trop avare vis-à-vis de sa future belle-famille, Mundele est obligé de faire de temps en temps un petit cadeau à sa nouvelle fiancée et aux parents de celle-ci. Ces considérations Yaka, Harry les a parfaitement assimilées. Elles font désormais partie de son système de raisonnement, comme ses répliques innocentes.

Il se représente le futur bigame, la quarantaine environ, tout

heureux du « matabishi » (pourboire) en perspective. Dans ce pays de chômeurs toute occasion est bonne pour se faire un peu d'argent. Sa première femme, la maman de Zéphyrin, suppose Harry, n'en prendra pas trop ombrage. S'il voit juste, elle s'accommodera sans problème de cette compagne bien plus jeune qu'elle qui lui enlèvera pas mal de soucis culinaires et autres. Cette souplesse des Bayaka plaît à Harry malgré ses convictions chrétiennes et son respect pour les femmes. Il a tellement souffert de trop de rigidité !

— Tant *mieux si Mundele nous accompagne*, dit-il simplement.

Ce n'est plus un secret pour personne que Harry aime la compagnie, comme les Bayaka. Cette fois-ci il a une raison supplémentaire pour être content : une paire d'yeux de plus ce n'est pas un luxe, car à ces heures matinales il arrive qu'un serpent somnole sur le sentier, et quatre yeux Yaka valent mieux que deux, encore que cette raison soit un peu secondaire pour lui. Il n'a pas cette peur innée des serpents qu'ont les noirs, peut-être parce qu'il ne connaît pas encore vraiment le danger ... A travers la porte vitrée il voit les silhouettes de Zéphyrin et de son père. *Que son père est jeune !* se dit-il, en sortant dehors dans la nuit qui commence à blêmir dans l'Est ...

A cinq heures-trente ils arrivent au Luhoongo qui marque la fin de la descente. Jusqu'au ruisseau le sentier a été bon. Les pieds des porteuses d'eau et des chasseurs l'ont bien entretenu. Mundele marche devant. Il porte la lampe de pétrole allumée et une machette. De temps en temps il en donne un coup à gauche ou à droite pour donner l'illusion de travailler. Zéphyrin marche au milieu. Sa tête contrebalance les mouvements de son corps et de ses pieds qui glissent avec précaution l'un devant l'autre. Par moments il a un geste inachevé du bras pour empêcher le baluchon posé sur sa tête de tomber. Cette chute ne se produit évidemment pas, car le Noir est très habile dans ce genre d'exercice. Harry n'imagine pas de meilleure gymnastique pour le cou que ce mode de transport.

Après le cours d'eau la montée est raide. Le sentier n'est plus qu'un vague tracé. Zéphyrin est déjà dans la pente avec Mundele. Il ahane et siffle entre ses dents, mais plus par jeu que par nécessité. De loin en loin ils rencontrent des arbres tombés en travers du sentier. Ils les contournent suivant la coutume du pays. D'ailleurs jamais un Muyaka ne s'attaquera frontalement à un obstacle quel qu'il soit, il préfère l'éviter en en faisant le tour.

Justement au détour d'un arbre Mundele, qui vient de souffler la flamme de la lampe à pétrole, voit, en tournant la tête, un gros serpent qui s'enfuit en direction de Harry. Celui-ci va marcher dessus !

— Nioka ! (serpent) !, crie-t-il.

Le « kiaanza-ngombo », car s'en est un, se sentant en danger, tourne sa gueule ouverte aux énormes crocs vers la jambe de Harry. L'animal siffle en dressant son énorme tête pour ... Mais déjà Mundele lui assène un formidable coup de sa machette qui l'assomme et il finit de l'achever en lui tranchant la tête. Le tout n'a duré que quelques secondes. Mundele n'a pas eu le temps d'avoir peur et Harry ne s'est même pas rendu compte du danger.

— *Merci, Mundele !* dit-il, dès qu'il a compris la situation.

Et il sert la main de son compagnon qui a jeté l'animal dans la broussaille.

— *Il faut être prudent !* répond celui-ci. *La morsure de ce serpent est mortelle.*

— *Et moi qui croyais que tu te servais de ta machette pour t'amuser.*

— *Pas du tout Pfumu ! S'il t'avait mordu, tu serais mort ! Plus rien à faire ! Èèèh, beto bana ba Nzambi ! (Ah, nous les enfants de Dieu !).*

Tu l'as échappé belle.

Pendant qu'ils continuent de monter ils sont tous les trois silencieux. Mais Harry ne pense déjà plus au serpent, il pense à autre chose ...

Les arbres commencent à s'espacer, laissant filtrer les rayons du soleil qui s'élève presque visiblement au-dessus de l'horizon.

On prend beaucoup d'altitude et on s'essouffle. Harry propose une halte. On s'installe sur une grosse souche d'arbre vermoulu. Apparemment Mundele est encore tout frais. Ce Mundele ! C'est à lui que Harry pense. Un tas de questions lui trottent dans la tête à son sujet ... C'est un beau garçon musclé, plutôt sympathique. Maintenant que Harry le voit en plein jour, il ne lui donnerait pas plus de seize, dix-sept ans. Sa curiosité est piquée. Il a envie de faire un brin de causette au sujet de cette prétendue paternité ... Il y va avec une espèce de honte pour n'avoir toujours pas compris entièrement les relations de famille chez les Bayaka, malgré son long séjour parmi eux.

— *Vous deux, n'êtes-vous pas des mpaangi (frères) ?*

— *Non ! (sic), nous sommes des mpaangi !*

Rik commence par se demander s'il n'a pas fait une erreur d'inattention hier soir. Pourtant il croyait avoir entendu Zéphyrin appeler Mundele son père. Il observe celui-ci sans en avoir l'air. Mundele lui sourit, peut-être voit-il l'embarras du pfumu.

— *Tu dis que Mundele est ton père. Harry regarde Zéphyrin.*

— *Oui, mon père cadet !*

Rik s'accroche où il peut.

— *Il est donc ton cadet ?*

— *Non, il est mon aîné ! C'est moi le cadet !*

Il croyait déjà avoir compris un peu ... Mais il y a là apparemment quelque chose qui lui échappe, qui le dépasse ... Il pose sa première question autrement. Il devine qu'il aura ainsi une réponse plus claire.

— *Vous êtes frères ?*

— *Oui, nous sommes parents ! Mundele est mon père cadet.*

En fait le mot « mpaangi » (frère-parent plus ou moins proche) a un sens très large. Bien qu'il le sache, Harry l'utilise dans le sens européen de « frère ». Zéphyrin, lui, parle en Muyaka, ce qui est tout à fait normal pour lui.

— *Je veux bien, continue Harry, mais je n'y comprends toujours rien du tout. Tu dis qu'il est ton cadet. (Zéphyrin hoche vivement la tête en signe de négation), mais en même temps tu dis qu'il est ton père. Voyons, Zéphyrin, il y a là quelque chose qui ne va pas. Quel âge as-tu ?*

— *Vingt-et-un an.*

Rik sait que c'est là un âge tout à fait approximatif. Quand son boy est né il n'y avait certainement pas de registre d'état civil très correct.

— *Et toi, Mundele ?*

— *Seize ans !*

— *Alors ! ?* fait Harry, les deux mains étendues pour signifier l'évidence établie, ... Et il se tourne vers Zéphyrin, *Mundele est le cadet.*

— *Mais non, pfumu Ali ! Il est mon aîné, comme je te l'ai déjà dit !*

— *En quoi est-il ton aîné ?*

— *En aînesse, bien sûr !*

Le voilà bien renseigné.

— *Mais Mundele me dit qu'il a seize ans, et toi, tu en as vingt-et-un !*

— *Ah vous les Blancs ! Vous n'y comprendrez donc jamais rien !*

Zéphyrin n'a pas peur de le taquiner. Harry en est d'ailleurs tout content. Cela montre bien qu'il est en confiance avec lui ... Mais cela ne l'avance guère dans ses investigations.

— *Qu'est-ce qui fait chez vous qu'on devient père ?*

— *Quand on a un enfant.*

— *Et qui est l'enfant de Mundele ?*

— *Moi, pardi !*

Mundele vient à peine de se fiancer. Assurément, Harry n'y comprendra jamais rien.

— *Mais c'est lui ton père qui t'a engendré ?*

— *Bien sûr que non ! Tu sais bien que mon père qui m'a engendré s'appelle Ngala.*

Harry ne se pardonne pas son étourderie. D'habitude il se serait perdu en réflexions, mais pas maintenant. Il s'est piqué au jeu.

— *Peut-être bien ! Alors tu as deux pères ?*

— *Non, j'en ai trois ! Mon père qui m'a engendré, mon père aîné qui vient de mourir, et mon père cadet, Mundele. Mundele est mon père cadet !*

Rik se tourne maintenant vers Mundele :

— *Essayez d'être clairs ! Tu sais que je ne comprends rien à votre histoire.*

— (Zéphyrin intervient) *Tu sais que mon grand-père Mayamba*

était Chef de Kapita-Nzaadi ...

— *Oui, et alors ?*

Il se demande bien où Zéphyrin veut en venir.

— *... et qu'il avait deux épouses. Kamwaadi et Themene.*

— *Oui, Zéphyrin, tu me l'as dit ...*

Maintenant il commence à comprendre un peu.

— *Ne va pas trop vite, je t'en prie, Zéphyrin.*

— *Le père de Mundele est mon grand-père.*

— *Bon, soyons brefs, ton vrai père c'est Ngala ? !*

Et Zéphyrin, accommodant :

— *Oui, si tu veux ! Mais Malembe, le frère aîné de mon père, et Mundele sont aussi mes pères. Mon père aîné est sorti du même ventre que mon père.*

— *Du ventre de qui ?*

— *De Kamwaadi. ! Ils sont « un père, une mère (ils ont les deux mêmes parents)*

— *Et Mundele ?*

— *Il est sorti du ventre de ma deuxième mère.*

— *Tu as donc aussi deux mères ?*

— *J'en ai quatre.*

— *Arrête, Zéphyrin, si tu veux. On en parlera une autre fois.*

Les deux s'amuse de son ignorance.

Ils repartent ... C'est maintenant plein jour. Le ciel est bleu. Il fera très chaud. Zéphyrin hisse à nouveau le gros baluchon sur sa tête. Mundele reprend la lampe à pétrole et sa machette.

— *A quelle heure arriverons-nous à Kalonda ?*

Sans se retourner le boy étend son bras gauche vers un point imaginaire du ciel.

— *Quand le soleil sera là !*

Harry en déduit que ce sera autour de huit heures. C'est la précision africaine. Le soleil et la lune sont les uniques mesures du temps. On utilise d'ailleurs le même mot « ntangwa » pour le soleil et pour le temps qu'il est ou qu'il fait. De la même façon « ngoonda » signifie la lune, le mois et la menstruation. François Kitsita lui a dit qu'avant l'arrivée des Blancs, la semaine africaine comptait quatre jours. On travaillait un jour pour le chef et la communauté, les trois autres pour sa famille. Sept semaines faisaient le mois lunaire de 28 jours. *Tiens !* se dit Rik, amusé, en faisant un rapide calcul mental : $28 \times 13 = 364$ jours ! *Les Bayaka connaissaient le treizième mois avant les Blancs.*

Ils montent maintenant plus doucement. Un immense mamelon herbeux qui s'aplatit progressivement et débouche enfin sur le plateau de la brousse du Chef Kalonda. Rien que de l'herbe à l'infini, avec ça et là quelques silhouettes noires et tordues d'arbres à chenilles, la seule espèce à survivre aux feux de brousse annuels.

Très loin, à droite, à l'opposé du soleil, dans un minuscule carré désherbé, Harry distingue une case avec tout autour, tel un jeu d'allumettes, une clôture. Elle est ridiculement petite, cette case, dans cette ondulation jaune et quasi infinie. Pour qu'un noir se sépare ainsi de ses semblables il doit y avoir une raison très sérieuse. Harry essaie d'en savoir davantage.

— *Qu'est-ce qui s'est passé pour ces gens là-bas ?*

— *Je ne sais pas, pfumu Ali, répond Zéphyrin.*

Dans ce pays dans lequel la bouche remplit si bien son rôle de moyen de communication Harry ne peut se contenter de cette réponse. Par une longue série de questions il parvient enfin à en savoir l'essentiel. L'homme là-bas périssait lentement à cause d'un envoûtement lancé par sa belle-famille qui avait attendu en vain le cadeau de mariage. Ne pouvant pas trouver l'argent nécessaire pour l'achat des chèvres et du tissu de la dot, il avait préféré se séparer du clan pour vivre en paix avec sa femme et ses enfants. Il fait sa propre plantation et essaie ainsi de survivre ...

Rik se sent soudain infiniment las. Est-ce le soleil qui fait ruisseler la sueur sur son front et coller sa chemisette sur sa peau inondée de sueur ? Ou est-ce le mutisme des deux garçons au sujet de ce cas de sorcellerie ? Ou encore sa déception à cause de son ignorance en matière d'aïnesse ? Et le serpent ? Il chasse toutes ces idées et essaie de penser à la beauté du paysage ... Serait-ce le haut plateau de Khole, le pays d'origine des Bayaka, cette bande ocre rouge qu'il croit distinguer sur l'horizon lointain ?

Le sentier commence à descendre en s'orientant Sud-Est vers la Wamba ... En contrebas se dessine sur la dernière colline herbeuse le village de Kalonda. Il ne l'a jamais vu de si haut. Il est impressionné par l'alignement presque parfait des cases et des clôtures, contrastant avec les courbes des collines et imposant la présence modeste de l'homme dans cette nature sauvage.

Kalonda est avec sa trentaine de cases l'une des plus grandes agglomérations des environs. Les gens en sont fiers. Si Harry y va aujourd'hui c'est pour la construction d'une école.

Ils voient des ombres remonter de la forêt. Des porteuses d'eau ? Des chasseurs ? La Wamba en bas leur envoie quelques reflets de miroir.

— *Ohé, ohé ! le pfumu arrive !*

C'est Mundele qui a réussi, tout en marchant, de fourrer sa machette et sa lampe à pétrole sous le bras et, formant entonnoir autour de sa bouche avec les deux mains, de crier de toutes ses forces le salut habituel. Ils sont maintenant à portée de voix. Le garçon répète sa salutation deux, trois fois. Harry voit quelqu'un sortir de sa case, la silhouette d'un homme tordu qui se dirige péniblement vers le « clocher », ç.à.d. vers deux gros piquets de bois reliés par un bambou sous lequel Harry distingue une jante de roue de camion. *Ding, ding ! Ding !* De toutes parts les gens se hâtent vers le clocher.

Makuma finit d'enlever les restes du repas du soir de son hôte, les arrêtes d'un ngola (poisson électrique), un épi égrainé de maïs frais et le noyau d'une mangue juteuse.

— *Merci beaucoup, Makuma ! Tiens, voilà pour toi !*

Harry lui glisse dans les mains une petite boîte de sardines et deux cigarettes « Belga ». Très simplement elle lui répond :

— *Mellesi, pfumu !*

Elle cale une cigarette derrière chaque oreille, « bat le khoonso » du soir et, en réagissant d'un sourire coquin au salut amusé de Harry elle sort par l'ouverture du gîte d'étape et disparaît de son pas glissant de femme Yaka dans la nuit.

Rik sort dehors après elle. La nuit brille de toutes ses étoiles, l'alizé apporte la fraîcheur du soir. Son bruissement dans le feuillage des manguiers, son frôlement léger qui fait soupirer sa demeure un peu à l'écart des cases des villageois font sur Harry l'impression d'une caresse prolongée et très douce. Il se sent délicieusement bien. Les bruits habituels du village se sont tus. Plus de coups sourds de pilon dans les mortiers de manioc, plus de palabres sur la place publique, le jeu des enfants s'est arrêté. Dans les cases les plus proches du gîte quelques paroles chuchotantes sont échangées, mais tellement bas que Harry ne distingue même pas les voix des hommes de celles des femmes et des enfants. Elles ont sur lui le même effet que la nature, elles donnent à ce silence particulier une forme très agréable qui stimule sa concentration. La discrétion de ces hôtes admirables le met parfaitement à l'aise ... La tache rouge sombre d'un foyer commence à se confondre avec la nuit. Harry se sent riche d'une richesse que rien

au monde ne pourrait lui dérober ...

Mais il rentre déjà. La conversation qu'il a eu ce matin avec les deux garçons lorsqu'ils étaient assis sur la souche d'arbre vermoulu ne l'a pas quitté de la journée. Il prend une feuille de cahier d'écolier. La flamme de sa lampe à pétrole fait un cercle lumineux sur le bois blanc de la table. Un moment il réfléchit, puis il écrit : si j'étais Muyaka, mes pères seraient mon propre père à la façon européenne, les frères de mon père ... Mes mères seraient ma propre mère ..., ses enfants seraient ...

Non, ce qu'il écrit là n'est pas bon. Il ne voit toujours pas comment Mundele, tout jeunot, peut être considéré comme le père de son boy. Il a l'impression de s'attaquer à un vrai puzzle, mais il y va avec sa fougue habituelle et avec la conviction qu'il arrivera à résoudre le problème. Il n'a jamais aimé s'avouer vaincu, ce n'est pas dans sa nature, surtout quand il s'agit d'un problème Yaka. Il réfléchit en utilisant tous les éléments dont il dispose. Avec le plus grand sérieux il entre dans son propre jeu ... Mayamba, le Chef du village de Kapitana-Nzaadi, était le père de Mundele ... S'il est mort c'est qu'il était (peut-être !?) déjà très âgé, mettons qu'il ait eu 60 à 65 ans ... Harry a toujours peur de donner un âge aux vieux et aux vieilles. À partir d'un certain moment, ils se ressemblent tous. D'ailleurs peut-être qu'un Muyaka ne vit jamais aussi vieux, question d'usure prématurée à cause du climat et de la sous-alimentation ... Supposons aussi que Mundele est né peu avant la mort de son père ... Par contre, Themene, sa maman, n'a pu accoucher après 35- 40 ans. Peut-être qu'elle était même beaucoup plus jeune ! ... Qu'un vieux Chef prenne une femme qui soit de 40 ans plus jeune que lui, Rik le trouve probable. En tout cas il n'y a là rien d'impossible ... Ngala, le père de Zéphyrin, ne peut être le fils de Themene. Il a eu de son épouse, Fwaama, cinq enfants ... Zéphyrin en est l'avant dernier ... Il le sait, chez les Bayaka il faut des années pour faire tant d'enfants à cause des très longues périodes d'allaitement ... Supposons toujours que Ngala avait environ 35 ans

à la naissance de Zéphyrin ... Un rapide calcul lui permet de donner à Ngala un âge approximatif : $35 + 21$, l'âge de Zéphyrin, + 3-4 ans (l'écart entre Zéphyrin et le « ventre de la fin ») = 60-61 ans ...

C'est évident : Ngala n'est pas le fils de Thémené, sa mère est Kamwaadi, la première épouse de Mayamba, le Chef. C'est d'ailleurs comme cela que les deux garçons lui ont dit ce matin.

Brusquement la lumière jaillit ! *Oui, ça y est ! J'ai la solution de mon puzzle ! ... du moins je le crois !* Harry hésite quand même. Son émotion, car c'en est une, est tempérée par la crainte que la réalité soit différente du fruit de ses calculs qui se basent sur beaucoup d'incertitudes. Il s'en veut aussi d'avoir mis tant d'années pour comprendre ce que veut dire l'aïnesse chez ses amis, les Bayaka.

Souvent les gens lui disent : *Pfumu, tu es l'un des nôtres ! Tu parles comme nous !* Ces paroles le flattent, mais ne ferait-il pas mieux de se méfier de ces compliments ? Il parle maintenant la langue avec une parfaite aisance, il en a même l'accent chantant qui l'émerveille. Pourtant, en utilisant les mêmes mots, il ne leur donne pas le même sens, pour preuve sa découverte d'aujourd'hui. Pourtant son intuition lui dit qu'il ne s'est pas trompé cette fois-ci. Qu'est-ce qu'il a donc compris ? Que l'aïnesse n'est pas une question d'âge, mais de génération. Mundele est plus proche de la source de la vie, Mayamba. Il est son fils direct, alors que Zéphyrin est seulement son petit-fils par Ngala, son père, interposé. Harry est pressé de vérifier s'il a vu juste.

Le boy arrive sur les pointes des pieds pour lui dire bonsoir.

— *Zéphyrin, si nous bavardions encore un instant ?*

— *D'accord, pfumu !*

Pour Zéphyrin il n'est pas difficile de deviner ce que préoccupe son pfumu.

La nuit est déjà très avancée lorsque Zéphyrin ferme derrière lui la porte du gîte d'étape et se dirige vers la petite case où il dormira avec Mundele. Harry, quant à lui a oublié le sommeil. Il est encore tout ébahi de la mémoire de son boy en matière de généalogie. Sur le bout de papier devant lui, il ne manque que les dates précises des naissances. Cette haute précision dans les détails le laisse perplexe ... Il y a pourtant une logique sans faille dans l'ensemble ... Et il comprend.

Ces choses sont souvent discutées le soir autour du feu et ajustées régulièrement pour obtenir un ensemble parfaitement cohérent. Il est évident que les Bayaka attachent à leur généalogie une importance capitale. Il n'a donc pas eu tort de s'y intéresser.

Il parcourt ses notes : *« Mayamba s'est marié à dix-huit ans. Son épouse, Matsanga, en avait quatorze. Lorsqu'il a été intronisé comme Chef, ils ont changé de nom. Lui s'appellerait désormais Kapita-Nzaadi, du nom du village dont il devenait le Chef. Elle devenait Kamwaadi (grand-mère Mwaadi) comme toutes les premières épouses d'un chef.*

Leurs premiers enfants étaient Ndzuusi, Tsiimba et Pfulila, c'étaient des filles. Le quatrième, un fils, appelé Malembe, est devenu Chef à la mort de son père. Le cinquième, encore un garçon, était Ngala, le père de Zéphyrin. Les enfants du boy s'appellent tout naturellement Malembe et Ndzuusi comme leurs grands-parents.

A un chef de village, porteur de la vie du clan, cinq enfants ne pourraient suffire. Aussi Mayamba (Kapita Nzaadi) a-t-il pris une deuxième épouse quand il avait déjà les cheveux blancs. Elle s'appelait Tsiimba, mais était devenu Themene, nom de toute

deuxième épouse de chef suivant la coutume. Leur union a donné naissance à deux autres enfants, notre Mundele et une fille qui a maintenant douze ans et qui est à l'école à la Mission de Mukila. Elle s'appelle Pfulila comme la fiancée de Mundele. »

Harry se sent encouragé. Il a eu raison de se fier à son intuition. La sympathie qu'il a éprouvée d'emblée pour ces gens très simples porte ses fruits. À quoi tient-elle ? Il est sans doute encore loin de le comprendre. Peut-être à une certaine expérience commune, mais laquelle ? Sa vie à lui a été dure à éclore, un seul et long passage à vide avant de connaître un merveilleux répit. *Répit ? Pourquoi cette idée ? ... Attention, Rik, tu dois encore durer !*

Quelqu'un, papa ou mamie, le lui a soufflé. C'est du moins l'impression qu'il a chaque fois qu'il fait un effort de lucidité. Oui, pour souffrir, il souffre ! ... du climat, de fièvre, de lassitude ... Mais sa souffrance a un sens, *comme celle des Bayaka ? Est-ce que ce serait cela ? sa ressemblance avec les Bayaka ? Ou sa formidable envie de vivre, pleinement ?*

Il va vers le lit métallique. Il s'allonge, tire sur lui la couverture et souffle la flamme. Le silence est absolu, l'obscurité totale. Un instant il entend les battements de son cœur dans les tempes, il sent une douleur aiguë dans les reins, et, avec une pensée où reconnaissance, soucis et joies se mélangent, il s'endort, et il rêve.

C'est le Père Charles qui lui parle : - *Qu'est-ce qu'elle t'a donc appris, ta fameuse aïnesse ?* Il voit le regard malicieux du Père. De quelqu'un d'autre il n'aurait pas accepté la remarque. - *Beaucoup de choses ! ... Zéphyrin portait les bagages et Mundele ... - veillait aux serpents. - Que veux-tu dire ? - À quoi sert une machette ? Attention, Harry, tu dois encore durer ! - Tiens, j'ai entendu cela déjà quelque part. Je te promets d'être prudent. - C'est plus facile à dire qu'à faire pour quelqu'un comme toi ! Prends régulièrement ta quinine*

et emporte de l'eau filtrée. - Mais je ne peux pas refuser quand on m'offre à boire ! - Tu es assez grand pour savoir ce que tu dois faire.

Par la porte ouverte du gîte Harry voit arriver Makuma, l'intendante du Chef Kalonda. Une fois sa salutation faite, elle ferme avec précaution derrière elle la porte qui grince sur ses gonds.

— *Pfumu, je voudrais te parler, juste un petit moment !*

— *Assieds-toi, Makuma !*

La femme regarde la lucarne rectangulaire par où on distingue à une quarantaine de mètres, les cases les plus proches qui commencent à se confondre avec la nuit qui tombe. Elle ramasse le bas de son pagne volumineux et se laisse glisser sur le tabouret que Harry lui présente.

— *Qu'est-ce qui se passe ? lui demande-t-il, curieux.*

— *Rien que du bruit de femmes, pfumu !*

— *Quoi donc ?*

— *Les femmes se sont disputées hier, surtout Mwaadi et Germaine Matsayi ...*

Mwaadi et Germaine ? Harry est cette fois intrigué, pour ne pas dire un peu inquiet. La femme devant lui a un moment d'hésitation. C'est pourtant une personne très décidée, très vive, qui ne se démonte pas facilement.

— *Hoya kwaku, Makuma ! Parle, Makuma , je t'écoute !*

Makuma, femme prudente, s'est demandée si elle doit parler du comportement bizarre d'Athanase, le préposé à la prière. Mais non, ses soupçons, elle n'en parlera pas, malgré son désir de rendre service au jeune pfumu. Au contact des notables elle a appris à être circonspecte et réservée ... Ses yeux vifs deviennent rieurs.

— *Mwaadi prétend avoir vu Germaine entrer chez toi au milieu de la nuit.*

— *Mais c'est entièrement faux, Makuma. Elle était un moment chez moi, hier soir, avant le coucher du soleil, comme toi maintenant.*

— *Je sais, pfumu. C'est de la jalousie. Seulement l'affaire est arrivée aux oreilles de Mvula, le mari de Germaine. Il est allé se plaindre au Chef Kalonda.*

— *Qu'est-ce que je peux y faire ? Est-ce que je dois refuser aux femmes l'accès à ma maison ?*

— *È è ! pfumu, fait-elle vivement de la tête pour dire « non ». Tu es le chef de la parole. Tu es ici chez toi. Tu fais ce qui bon te semble. D'ailleurs, Chef Kalonda l'a bien compris. Il a dit : « Ce sont des racontars de femmes ! » Je te rapporte ses propres paroles.*

— *Et toi, Makuma, qu'en penses-tu toi-même ?*

La femme voit l'embarras du jeune pfumu. Ses yeux deviennent encore plus malicieux.

— *Les femmes t'aiment toutes beaucoup. Tu leur montres beaucoup d'amitié. Mais tu dois faire attention, tu es ici dans la maison des Blancs (le gîte d'étape). Beaucoup de femmes ont couché avec eux sur ce lit.*

Harry se sent devenir pâle. Mais les yeux rieurs de la femme le rassurent.

— *Non, évidemment pas avec toi. Mais les femmes n'ont pas d'intelligence. Cette maison « de jeu et de boisson » leur fait trop penser aux Blancs de passage. Beaucoup de ceux-là n'ont pas de respect. Mais nous savons que tu n'es pas comme eux. Tu es l'homme de Dieu et tu respectes les femmes. Mais ... tu es jeune.*

Harry est étonné de la sagesse de cette femme d'une quarantaine d'années, assise là devant lui ... Bien qu'encore païenne, elle se

préoccupe du rôle spirituel qu'il doit remplir.

— *Merci de tes conseils, Makuma !*

— *J'ai pensé te proposer la case du vieux Mboombo. Il vient de mourir. La case a été purifiée suivant les prescriptions des ancêtres. Mboombo était un sage !*

— *Dakolo ! (d'accord), répond Harry fermement,*

Mais au fond de lui-même il a comme un regret. Est-ce que les femmes seront encore entièrement elles-mêmes quand elles viendront le voir dans la case de Mboombo ? Oh, qu'il aime leur spontanéité toute naturelle, leur absence totale de complexes, leur chaleur humaine qui met du baume sur son cœur assoiffé de tendresse. Elles le guident si bien sur le chemin de l'équilibre entre l'esprit et le corps, ce magnifique serviteur qui sait enflammer son intuition ... Et lui-même, rester a-t-il suffisamment naturel pour ne pas les décevoir ? Est-ce que le détachement qu'il s'imposera ne fera pas naître en lui le dépit du mâle frustré qui sommeille « peut-être » en lui ? ...

— *Excuse-moi, Makuma de rêver, supplie-t-il la femme, en se rendant compte qu'il a divagué. Mais elle lui dit gentiment :*

— *Tu seras plus près de nous, et on n'entendra plus ces soupçons inutiles.*

— *Et je n'entendrai plus la musique des fourmis blanches sous le toit, enchaîne Harry en essayant de plaisanter.*

Il déteste en effet ces petites bêtes surnoises qui l'empêchent de dormir, quand elles s'y mettent parfois, avec leur bruit de va-et-vient de scie. Dans les cases régulièrement enfumées et couvertes de suie elles ne se plaisent pas ... *Et je dormirai sur un lit Yaka ! pense-t-il encore pour s'encourager.*

— *Je te préparerai tout dès demain matin, dit Makuma. Une lueur de tendresse maternelle passe dans ses yeux :*

— *Ta maman est loin, pfumu ! Tu lui écriras que « la vieille » Makuma s'occupe de toi.*

De son air coquin elle lui tend ses deux bras. Il entre dans le jeu en les attrapant aux deux poignets et en les secouant énergiquement comme le font les Bayaka quand ils sont de connivence entre eux.

— *Je te remercie beaucoup, Maama Kuma !*

Toujours coquine, elle répond par un geste de caresse vers la barbe de Harry :

— *Je t'aime beaucoup, mwaan'ama (mon enfant) !*

Délicieuse Makuma, murmure-t-il pour lui tout seul, en lui souriant, mais la femme se lève déjà :

— *Il faut que je m'en aille. Tu sais pourquoi, pfumu ! Reste bien et dors bien !*

— *Va bien et dors bien, toi aussi, Makuma !*

Pendant qu'il tire la couverture sur lui et qu'il s'étend sur son lit, Harry a une nette sensation de dégoût. Un bouc en chaleur court après des chèvres. Des râles voluptueux, tels des vomissements crachés et aussitôt ravalés s'échappent du gosier du mâle pendant que sa panse excitée se frotte violemment contre les piliers du gîte. Les sabots des femelles se démènent, leurs courtes pattes martèlent le sol dur de la véranda ... Mais le silence se fait, les chèvres étant parties de l'autre côté du village ... Par la lucarne Harry aperçoit des éclairs qui zèbrent le ciel au loin. Le grondement du tonnerre monte du fond de l'horizon. Le bruit de scie des fourmis blanches sous le toit s'est arrêté ... Et il s'endort ...

Une femme se tient près de lui. *Qui est-ce ?* Son front haut et lisse, ses lèvres délicates, les plis très fins dans les coins de la petite bouche, les joues rondes et le cou gracieux sont ceux de Mwaadi, mais en plus mûre. Son teint marron clair est celui de mamie. Elle a les seins fermes et haut de Germaine, son sourire rassurant est celui de Makuma ... Il la regarde intensément, plein d'admiration. Et tout à coup, comme s'il était éveillé, une intuition lumineuse lui vient qui jaillit de sa contemplation, mais déborde très loin au-delà de l'être de chair qu'il continue de regarder. *C'est la femme qu'il cherche depuis toujours sans le savoir !*

Elle est toujours là, marron clair sur fond noir ... Elle ne dit pas un mot, elle reste immobile, les yeux baissés. Oh, qu'elle est belle dans son pagne noué sur les seins ! Elle a les bras croisés sur les épaules dans une attitude de recueillement et d'attente patiente. Tranquillement elle lève les yeux, pleine de confiance, sans sourciller :

— *Pfumu, bénis mon enfant !*

— *Où est ton enfant, maama ?*

Elle dénoue son pagne qui tombe lentement derrière elle ... Il voit ses bras s'écarter et ses mains se rejoindre sur son ventre plein et lisse ... Une grande joie le remplit qui n'a pas besoin de toucher, tout son être participe sans réserve à la communion avec la femme.

— *Maama, Dieu a déjà béni ton enfant depuis que tu le portes. Sois sans crainte !*

Elle lui prend les mains et les pose doucement sur son ventre. Il sent la vie et un émerveillement simple et très profond le remplit ... *Oh, beauté infiniment nuancée et riche d'harmonie ! Enracinement d'une âme simple dans la terre fertile d'un corps docile et disponible qui se situe sans problème dans l'univers ... Oh voile qui pousse au départ vers la pleine mer, mais en même temps ancre qui amortit les secousses de la tempête et rassure le marin ...*

L'image s'efface brusquement pour faire place à la jeune femme au foulard vert satin, à la blouse et au pagne neufs, aux ongles peints en rouge ... Elle place ses mains sur les hanches et son ventre ondule dans un mouvement érotique. Elle l'invite de ses grosses lèvres sensuelles ...

Harry s'éveille tout en sueur, dégoûté de cette intrusion dans leur intimité : *Mon Dieu, j'ai encore rêvé ! Et quel rêve ! Il a mal aux reins, au foie, à la tête, partout ! Et une pensée angoissante lui vient sous forme de question : Et ta virginité dans tout cela ? Tu penses bien trop aux femmes ! Oublies-tu que tu voulais devenir prêtre ? ... Et c'est à ce moment que Harry comprend, pour la première fois de sa vie, le fond de son problème.*

Il veut apporter aux hommes la vie de Dieu, la vie tout court, celle pour laquelle le Christ est mort. Mais en même temps il veut être homme dans la totalité de sa nature. Il ne peut imaginer de renoncer à l'un ou à l'autre, l'amour et la fonction sacrée, sans une cruelle amputation, sans perdre son identité même. Et, perplexe, il se dit :

Non, mon cas n'est pas prévu dans le Droit Canon, comme le cas des Bayaka dans une Église trop occidentale ... Mamie, comprends-tu ce que je veux dire ? ...

Construire une école en une journée est une gageure. Nulle part on ne se lancerait dans une telle entreprise, sauf chez les Bayaka. Leur sens inné de l'organisation communautaire s'appuie sur une volonté étonnante de collaboration efficace. Dès que l'utilité publique d'un projet a été discutée et comprise, rien ne les arrêtera plus. Toutes les considérations individuelles sont reléguées au second plan.

Incrédule, sceptique, Harry avait haussé les épaules quand le M'lopo du Chef Kalonda était venu lui parler de son projet. Mais aujourd'hui il est convaincu que le pari sera tenu. Tous les matériaux sont en place ou presque. Jour après jour, du matin au soir, les hommes ont couru la forêt pour couper arbres et arbustes. Le bois constitue l'essentiel de la construction, les sticks des parois, les traverses et les poutres de la charpente et les piliers de la véranda. Trouver les essences d'arbre n'est pas bien difficile pour les hommes Yaka. Ils connaissent leur forêt par cœur. De chaque arbre ils connaissent l'emplacement, le nom, la couleur, la dureté, le feuillage, les fruits, les propriétés et même les particularités individuelles, les caches et les trous où nichent les oiseaux et les rats ou tout autre petit gibier. Mille et mille fois ils ont parcouru la forêt dans tous les sens, machette, arc et flèches sous le bras, épiant le sanglier ou le pangolin, vérifiant leurs filets ou lacets ou simplement pour aller trouver au sommet d'un palmier éléés leur calebasse remplie de vin de palme, car une journée de chasse donne soif.

Dégager les arbres et arbustes des innombrables lianes entrelacées et du sous-bois inextricable, les abattre à coup de machette, et surtout les faire arriver au village est autrement difficile. Comme le respect est dû à la force musculaire, les hommes mettent un point d'honneur à sortir de la forêt avec le maximum de poids et de qualité. Ils apportent

ainsi de quatre à six troncs à chaque fois. Ils sont solidement arrimés par des lianes « lukhodi « ou » luswaswa » et posés sur un coussinet d'herbe à même le crâne. Des chants annoncent leur approche et des ahanements à peine exagérés témoignent de l'ampleur de leur exploit.

Harry a pris les mesures de l'emplacement choisi pour la construction. Les femmes l'ont débroussaillé avec leurs houes. Leurs chants rythmés ont accompagné les mouvements de leurs outils et le travail a été fini, et bien fait, en un rien de temps.

Des centaines de troncs d'arbres se trouvent autour du chantier. Rik enjambe d'impressionnants paquets de palmes extrêmement longues et droites, des bambous fendus et des lianes toutes prêtes pour l'emploi. D'énormes bottes d'herbe ont été entassées à petite distance. Il en faut des quantités considérables pour couvrir un toit d'environ quatre cents mètres carrés suivant les calculs approximatifs que Harry a faits. Plusieurs jours de suite toutes les femmes et toutes les jeunes-filles se sont enfoncées dans la brousse dès l'aube, et avant les grosses chaleurs on les a vues revenir en chantant.

Personne n'a eu de temps à perdre, surtout pas les femmes, car les repas étaient à préparer, et Harry, lui aussi, devait se dépêcher s'il voulait que tous les préparatifs soient finis pour le jour de l'attaque générale. Méthodiquement, soigneusement, il a posé les piquets et les fourches d'angle, mesuré les hauteurs, tiré des lianes pour assurer l'alignement parfait des parois. Il a calculé qu'il manque encore de l'herbe, et les femmes sont reparties une dernière fois ce matin. Ce que Harry a fait ces jours est pourtant vraiment peu de chose à côté du travail gigantesque accompli par les villageois.

Dans son pagne blanc bordé de rouge le M'lopo arrive sur le chantier. Les hommes sont accroupis par petits groupes et discutent fermement avec des rires et des éclats de voix. Le M'lopo va parler et lève la main.

— *Luwa ! Ecoutez ! Le M'lopo va parler !* crient plusieurs voix.

Un silence complet accueille la parole de l'homme. Il donne à chacun les instructions nécessaires pour le bon déroulement des opérations et le signal est donné. On se rue vers les piquets. Personne n'est en reste, chacun s'affaire à l'endroit qui lui a été assigné. Tous les gestes se font au rythme des chants et avec le souci d'une coordination parfaite. Le bas des piquets est pointu à la machette et bientôt on n'entend plus que les « *boum, boum, boum !* » des pointes qui montent et descendent à trente, quarante centimètres d'intervalle. Des centaines de piquets très bien alignés, et arrivant tous à la même hauteur, se dressent maintenant et dessinent le contour de la construction et les ouvertures.

On apporte les palmes et les bambous fendus, ainsi que des quantités de lianes. Chaque homme à l'intérieur a son vis-à-vis à l'intérieur. Les palmes sont fixées horizontalement à distances régulières, d'abord aux extrémités, ensuite dans les intervalles. Les chants se sont maintenant arrêtés, chacun s'appliquant à passer avec agilité et adresse les longues lianes très finement préparées, par les interstices étroits, à les repasser encore et encore et à les nouer avec une rapidité étonnante. Ce travail prend beaucoup de temps car à chaque point de rencontre la même opération doit être répétée. Mais le travail est bien fait. Les hommes tirent de toutes leurs forces sur les sticks mais rien ne bouge plus. Et on chante à nouveau. La première manche est finie et gagnée !

Le plus dur cependant reste à faire, la charpente. Quelques minutes de passées à rire et à bavarder et on attaque à nouveau avec enthousiasme. Les montants et les traverses posés, trois hommes vont attendre en haut qu'on leur fournisse le gros matériel. Ils ont autour de la taille des dizaines de lianes coupées sur mesure. On ne dispose pas de grues en pays Yaka. Qu'à cela ne tienne ! On fera appel à la force

musculaire de la communauté. Harry est heureux, ravi, de constater que celle-ci remplace très avantageusement une grue mécanique. Deux troncs d'arbre solides et très longs serviront de poutres faîtières. Les deux bouts devant se joindre ont été taillés et amincis pour permettre un ajustage parfait. Cinq hommes attrapent chacune des deux poutres, cinq autres se postent à mi-hauteur, les pieds calés dans les interstices des parois ... Tout en haut les trois hommes encouragent ceux d'en bas en les défiant :

— *Ngolo ? La force ?* et la réponse vient tout de suite et en chœur :

— *Ngolo !*

La grue humaine est entrée en action. Heureusement les hommes du village voisin sont venus prêter main forte, car l'entreprise est colossale. Les pauvres soufflent, transpirent et ahanent à chaque effort. Mais sous l'impulsion des « ngolo » répétés les poutres montent et les hommes sur les parois avec elles. Ceux d'en bas montent aussi. Bientôt tout est en place. Un cri immense de victoire s'élève du chantier ! Harry aussi crie, gesticule et crie de toutes ses forces. Il est heureux de constater de quoi sont capables des êtres humains décidés à travailler ensemble pour une cause commune.

On fait une pause. Le plus dur est fait et on a bien le droit de souffler un peu. Le soleil est déjà haut et brûlant. Il est bientôt dix heures. Avec plaisir tous regardent le travail accompli et on se sourit fièrement. Harry bavarde avec eux et les félicite. Un jeune garçon apporte du vin de palme. Laalebasse va de bouche en bouche ...

Soudain tout le monde est debout, se frotte la figure et court reprendre le travail. Harry se demande pourquoi cette soudaine précipitation, mais il a la réponse à l'instant. De loin on entend le chant des femmes qui remontent de la vallée séparant la hauteur de la brousse du village. C'est le branle-bas général. Les hommes veulent

que les femmes les trouvent au travail, c'est évident. On attrape les bambous des marais et les lianes et on remonte sur le toit. On entaille, on ligote. Le travail avance à vue d'œil. Des dizaines de bambous descendent déjà de la poutre faîtière et dépassent les parois. On va vite en besogne encouragés par les chants qui redoublent en rythme et en vigueur. Seuls deux hommes sont restés en bas, un de chaque côté, pour tendre le matériel. Mais le rythme est tellement rapide qu'ils n'arrivent pas à répondre à toutes les sollicitations. Harry se joint à eux pour les aider. Très vite il doit se débarrasser de sa chemisette, et il travaille torse nu comme tous les autres ...

La longue caravane des porteuses d'herbe émerge de la végétation qui entoure le village. Elles ne chantent plus. Sous l'énorme poids de leurs fagots elles ont à ménager leur souffle. En effet la dernière montée est rude et le soleil les darde de ses rayons. Plusieurs femmes et jeunes-filles ne portent qu'un cache-sexe. Comme Harry les comprend ! Dès qu'elles aperçoivent l'avancement des travaux, elles poussent des cris de joie et des « biololos ». Les hommes se redressent tout fiers, bombent le torse, se frappent des deux poings la poitrine et crient :

— *Bakheeto ngolo ? Les femmes (sont-elles) vigoureuses ?*

— *Bakheeto ngolo !* crient-elles en réponse. Et à la même question à leur adresse les hommes répondent :

— *Ngolo !*

Les femmes se débarrassent l'une après l'autre de leur lourd fardeau. Elles se frottent le cou endolori. Quand elles aperçoivent le pfumu qui, torse nu, travaille avec les hommes, certaines se caressent les bras en se souriant les unes aux autres de manière coquine. Mwaadi, profitant du petit flottement qui s'est créé avec l'arrivée des femmes, s'approche de Harry, la main serrée sur un nœud de son pagne.

- *Mbooti, pfumu ! Bonjour, pfumu !* dit sa voix cristalline.
— *Mbooti, Mwaadi !*

Elle observe Harry de ses grands yeux doux, un beau sourire dans les coins des lèvres. Elle avance encore et vient se mettre côte à côte avec lui. Elle frotte alors son bras marron contre le bras très bronzé de Harry.

- *Ta beau est très belle, pfumu !* fait-elle innocemment.
— *La tienne aussi, Mwaadi ! ...*

Rik voit la belle à côté de lui et la sueur qui coule sur la peau lisse de son cou et de ses seins nus. Il sent la chaleur piquante de sa jeune peau.

- ... *Qu'est-ce que tu caches là ?* En réponse elle lui sourit très gentiment et dit :
— *Un rat, pfumu ! Il est pour toi ! Je l'ai attrapé quand j'arrachais de l'herbe.*
— *Donne-le à Makuma, l'intendante du chef ! Elle le préparera pour moi ...* répond-il,

Car il senti le piège, si piège il y a. Quand une jeune-fille prépare à manger pour un jeune-homme, cela est un signe de grande affection et de son désir de vivre avec lui ... *Mais Mwaadi n'est peut-être pas comme cela, se dit-il. Elle est seulement très généreuse, elle laisse parler son cœur sans arrière-pensée.* Et c'est certainement vrai. Mais Harry sait aussi qu'il n'aurait aucun mal à la persuader de venir passer la nuit avec lui.

- ... *et mellesi mingi !* (merci beaucoup !), *Mwaadi !*

La jeune-fille s'en va, toute rayonnante. Harry se remet à tendre aux hommes le matériel qu'ils réclament avec forces gestes et à grands

cris. Les femmes ont hâte à retrouver leurs petites cuisines où la préparation du repas de midi les attend.

Tout à l'heure les hommes ont eu une occasion rêvée de montrer aux femmes leur force et leur compétence en matière de construction. Ils ont visiblement savouré le plaisir que la circonstance leur a procuré. Avec la drôlerie qui est dans toute la vie Yaka, ces mêmes hommes, se sentant fort du nombre exceptionnel de compagnons du même sexe et de même mentalité, accompagnent maintenant leur travail d'un chant tout à fait improvisé qui doit rappeler à leurs épouses tous les détails du menu auquel « les messieurs » s'attendent, lorsqu'ils se mettront tout à l'heure « à table ». Il y a beaucoup de surenchère dans les cris qu'ils poussent. Tout ce que leur mémoire de chasseurs peut trouver, tout ce que leurs palais de fins gourmets peut se rappeler de ripailles lointaines y passe. La bouillie de manioc et les feuilles de la même plante, le fameux « saka-saka » qui forment à eux deux l'ordinaire de tous les jours, doivent céder la place au poulet au riz bien arrosé d'huile de palme et de « pili-pili ». Mais bientôt, sur leur lancée, les plus audacieux vont plus loin. Les noms des légumes les plus rares et des viandes les plus recherchées font l'assaut des cuisines. Le poulet et l'antilope kipiti ne suffisent plus, et à la fin, ils réclament même de l'éléphant et du crocodile. *Les pauvres !* pense Harry tout seul.

Aujourd'hui le menu sera des plus ordinaires, et heureux seront ceux qui auront un peu de rat comme Harry, grâce à la gentillesse de Mwaadi. Depuis des jours on n'a pas pensé aux provisions ... Harry sourit quand même et il se met à crier avec eux. Il n'est pas défendu de rêver d'un bon repas quand on doit se serrer la ceinture.

Entre-temps la charpente est entièrement achevée. En bas les longs bambous des marais qui dépassaient des parois, ont été coupés à environ un mètre de celles-ci. L'alignement est parfait.

Il reste un dernier détail avant le repas, ensuite tout le monde pourra penser à se restaurer. La sieste sera longue et bien méritée aujourd'hui. Il y a plusieurs mois, le Père Charles a apporté de la Mission une dizaine de fûts à essence vides en prévision de la construction. Les fûts ont été disposés sous la gouttière des plus grandes cases et ont recueilli l'eau des dernières pluies avant la saison sèche. Le système permettant le remplissage des fûts - de gros bambous fendus par le milieu et fixés aux extrémités des toits à l'aide de lianes - a été très efficace. Tous les fûts sont pleins d'eau ... et de rouille. Le moment est venu de les faire basculer et de les rouler jusqu'au chantier. Cinq minutes à peine y suffisent. Chaque fût est roulé par 2 ou 3 hommes jusqu'au grand tas d'argile rouge que les femmes ont apportée. Cette besogne accomplie, les hommes crient avec le dernier sursaut de courage que leur procure la perspective du repas tout proche maintenant :

— *Mangez et reposez-vous bien, vous tous !* Et s'adressant à pfumu Ali ils lui disent : *Mange et repose-toi bien, pfumu !* Et Harry de leur répondre :

— *Mangez et reposez-vous bien !*

Et tout le monde s'en va, bavardant très haut pour annoncer à leurs épouses leur arrivée. Harry les suit et disparaît sous l'ombre bienfaisante de la case du vieux Mboombo, le sage. Il aspire avec délice la bonne odeur de terre battue arrosée par Makuma.

...

Trois heures de l'après-midi. Le M'lopo secoue la torpeur de sa longue sieste, s'étire longuement, réajuste son pagne et file d'un pas alerte à travers le village.

— *Les hommes, les femmes, la paresse est finie ! Au travail !*

La réponse à son cri est instantanée, comme si tout le monde n'attendait que cela. Pourtant les bâillements et autres étirements ne manquent pas dans le joyeux cortège qui se dirige en hâte vers le chantier désert. A entendre les rires et les interpellations bruyantes, on dirait qu'on va à une fête. Sans commentaire, automatiquement tout le monde reprend ensuite sa place, les hommes sur le toit, les femmes et les jeunes-filles autour des fûts renversés. Toutes ont sous le bras un morceau de natte ou de vieille planche, un bout de tôle rouillée ou un vieux panier hors d'usage. Le transport du « poto-poto » jusqu'à l'endroit des parois que chacune s'est choisi, est ainsi assuré.

Harry ouvre le premier fût. L'eau rousse coule à flot dans le creux que les femmes ont aménagé dans la masse visqueuse et se mettent joyeusement à la pétrir de leurs pieds comme des apprenties boulangères. A part leur petit cache-sexe, il n'y a pas grand-chose qui puisse se salir dans leur tenue vestimentaire réduite au minimum pour l'occasion. Déjà les autres femmes se mêlent à elles et commencent à charger leurs récipients de fortune de la pâte gluante. Le chantier de l'école ressemble à une gigantesque ruche autour de laquelle s'affairaient d'innombrables abeilles avec un bourdonnement joyeux.

Cette fois Athanase Khosi, le catéchiste est venu lui aussi, avec les hommes. Comme toujours il tient sous le bras son livre de prières. Il aurait bien commencé le travail par quelque invocation pieuse, mais l'atmosphère n'est pas à ce genre d'effusions. Il devra se donner quelque importance d'une autre façon. Avec un dépit mal dissimulé il pose son livre sur une pierre, s'accroupit à côté et se met à fendre un paquet de lianes afin de se donner une contenance sans trop se fatiguer. Une fois de plus Harry constate l'expression bizarre et mélancolique de cet homme, faite de faux sourire et de réservé gênée. *Combien cet homme étrange est différent des autres villageois !* Harry fait un gros effort pour ne plus y penser. Il attrape des bottes d'herbe et les lance aux hommes qui se sont attaqués à la base du toit tout autour de la construction. Une première rangée d'herbe est déjà

posée et solidement fixée, une deuxième couche suit légèrement plus haut, puis une troisième chevauchant chaque fois partiellement la précédente.

En même temps les femmes ont commencé à remplir les interstices des parois de poto-poto, en commençant elles aussi par le bas. Leurs mains agiles vont vite en besogne, et elles papotent entre elles comme un jour de marché. Quand Harry passe près d'elles, elles tournent la tête et montrent fièrement leurs mains et leurs bras pleins d'argile gluante.

On travaille à un rythme extrêmement soutenu. Personne ne donne plus d'ordres, personne d'ailleurs n'en a besoin. On sait ce qu'il y a à faire, et on le fait, stimulé par cette ambiance unique qu'on retrouve autour de tout travail communautaire. Les femmes, plus nombreuses que les hommes, ont déjà fini la première partie de leur travail. Tous les interstices sont remplis de boue. Bayaka coquines comme elles sont, elles ne peuvent pas laisser passer la chose sans la faire remarquer aux hommes qui suent sur le toit en plein soleil. Des biololos montent à leur adresse d'en-dessous du toit. Les hommes, blessés dans leur amour propre, ou du moins feignant de l'être, ripostent aussitôt en mettant les femmes à leur place :

— Votre travail n'est pas fini, vous êtes pourtant bien nombreuses !

Un homme crie, mi-sérieux, question de les faire marcher au propre comme au figuré :

— Votre herbe ne suffira pas !

Voyant leurs hanches qui roulent, leurs yeux grands ouverts et leur front et les coins de bouche plissés à la Muyaka, Harry se rend compte que les femmes ne sont pas dupes. L'air de rien, elles entrent dans le

jeu en se barricadant derrière « l'imprévoyance » de pfumu Ali :

— *C'est de sa faute s'il n'y a pas assez d'herbe. C'est lui qui nous a montré la quantité à arracher. Qu'il aille lui-même en chercher dans la brousse !*

Harry prend un immense plaisir à ces plaisanteries. Il comprend bien l'astuce des femmes et leur fait des signes discrets de connivence. Les filles, Mwaadi surtout, s'esclaffent de rire et se mettent de la boue partout. Germaine Matsayi, elle, ne comprenant peut-être pas qu'il s'agit d'un amusement, peut-être aussi un peu par opposition à Mwaadi, va se poster en plein soleil et crie vers les hommes :

— *Pfumu Ali sait bien ce qu'il fait !*

Mvula, son mari, mal à l'aise à cause d'elle, lui répond sèchement :

— *Au travail ! Le jeu est fini !*

Jusque-là Harry ne s'est méfié de rien, il a participé à l'hilarité générale sans arrière-pensée. Tout n'était pour lui qu'un jeu innocent de défoulement entre hommes et femmes, jeu qu'il appréciait d'autant plus que les occasions d'une telle détente en commun, surtout à cette échelle, sont plutôt rares. Mais la réaction de Germaine qui était manifestement sérieuse, et celle de Mvula, son mari surtout, commencent à l'inquiéter. Le sourire énigmatique d'Athanase ne fait qu'augmenter le malaise qu'il éprouve. Il se demande si le bavardage naïf de Mwaadi n'a peut-être pas déjà fait plus de chemin qu'il n'a cru ... Il respire profondément pour chasser son angoisse et il regarde les hommes et les femmes qui se sont arrêtés un moment de travailler. Ses yeux cherchent ceux de Mvula, et dès que leurs regards se sont croisés, il crie vers les femmes en riant :

— *Au travail !*

Heureusement son rire a forcé l'hilarité de tous. L'atmosphère se détend et le travail reprend de plus belle.

C'était un mauvais moment à passer ... Harry se décide d'appeler Mwaadi ce soir et de la gronder sérieusement. Il lui fera comprendre qu'elle doit devenir plus prudente et éviter des allusions comme celle qu'elle a faite au sujet de Germaine. Ces insinuations risquent de provoquer la jalousie et de jeter le discrédit sur son travail ... Mais à peine a-t-il pris sa décision de la gronder que le beau visage innocent de la jeune-fille se tourne vers lui :

— Est-ce que le rat était bon, Pfumu ?

Qui ne serait désarmé devant tant de candeur ? Il lui répond en souriant :

— Il était très bon, Mwaadi ! Merci beaucoup !

Et il lui pince amicalement le bras juste au-dessus du coude, au seul endroit où il n'y a aucune trace de boue.

Il a parlé tout haut pour éviter toute impression d'aparté ... Décidément, Mwaadi est une fille spéciale, et il sait déjà qu'il ne fera rien de ce qu'il vient de décider. Tout au plus elle profiterait de l'occasion unique pour venir se serrer tout contre « son pfumu », pour caler sa charmante petite tête dans le creux de son épaule et le regarder de ses yeux doux et charmeurs ... Harry craint que la sympathie sincère qu'il éprouve pour cette jeune-fille vraiment exceptionnellement belle et sans complexes, ne se change alors en désir de mâle ...

C'est maintenant une belle course de vitesse. Avec enthousiasme, les femmes lancent des poignées de poto-poto contre les parois

et les lissent de leurs doigts par des petites touches répétées. Les hommes ont atteint le faite du toit et chantent à tue-tête. De l'herbe, il y en a encore, de l'eau et de la terre également. Athanase, toujours occupé avec ses lianes, sent le besoin hypocrite de manifester son contentement au sujet de Harry.

— *Pfumu Ali a bien fait son calcul !*

Tous l'approuvent, mais sans conviction excessive. On dirait qu'ils n'ont pas le temps de s'attarder à faire des commentaires ...

...

La brise du soir se lève déjà et fait crépiter les couronnes assoiffées des palmiers, lorsque, enfin, le travail est fini. Il n'y a plus que des rires et des cris de joie.

— *Viens, pluie ! Qu'attends-tu ... Ah ! notre belle école !*

Et tous se ruent sur les deux fûts restés intacts pour se débarbouiller.

Un jour de semaine ordinaire. Marcel, le catéchiste répétiteur, a rassemblé tout son monde dans la chapelle. Harry est là, adossé contre le mur du fond. Le but de sa présence, vérifier le niveau des connaissances des catéchumènes en vue du baptême. Marcel pose la première question :

— *Nzaambi keti kwe kena ? Où est Dieu ?*

Dans la petite chapelle la réponse est immédiate :

— *Dieu est au ciel, sur la terre et en tous lieux.*

Une petite centaine de voix légèrement nasillardes et quelque peu scolaires, - les voix aiguës des femmes et des jeunes-filles et les voix plus graves des hommes -, sont entrées dans le jeu de « questions-réponses » du catéchisme. D'autres questions avec les réponses correspondantes suivent aussi promptement. Ils aiment bien ces expressions toutes faites et stéréotypées. Leur vie est remplie de dictons et de devinettes. Ils s'en servent à tout instant comme preuve du bien-fondé de leurs traditions, ou encore tout simplement pour s'amuser. Ainsi ont-ils des centaines de devinettes sur « Dieu le Tout-Puissant ».

L'autre soir, Harry s'est amusé avec les élèves internes à leur dortoir ... Est-ce qu'ils avaient voulu lui faire plaisir ?... Toujours est-il qu'ils lui avaient proposé une série de devinettes. Il en a retenu quelques-unes. Ainsi par exemple : « *Il y a beaucoup de pays, mais il n'y a qu'un Chef !* » Réponse : « *Nzaambi a Puungu.* » (Dieu le Tout-Puissant), « *C'est une chose que Dieu a faite, et cela n'a qu'un pied !* ». Réponse : « *Le champignon !* ». Ou encore : « *La case que Dieu a faite n'a pas de porte !* ». Réponse : « *L'œuf !* ». Le jeu a duré plus d'une heure.

Après nombre de questions posées et de réponses données sans la moindre hésitation Marcel, le catéchiste, regarde Harry, l'air de dire : *N'est-ce pas qu'ils connaissent bien leur catéchisme ?* Les catéchumènes observent leur pfumu par-dessus leur épaule pour voir sa réaction. Leurs regards sont un mélange d'interrogation et de fierté contenue. C'est vrai, la répétition d'hier soir a porté ses fruits. Aussi Harry leur fait un signe d'approbation. Un moment la discipline se relâche un peu, il y a quelques chuchotements, quelques rires sous cape. Une maman sort de la chapelle, ses mains sous les petites fesses de son marmot. Quelques touffes d'herbe auront raison du petit incident qui n'a même pas été relevé par l'assistance, tellement la chose est naturelle et normale. Un instant après, elle est de retour, le bébé couché à plat ventre entre le coude et la main qui tient sa petite tête. Elle continue de se sécher l'autre main à son pagne et réinstalle le petit au sein.

Rik se rappelle un détail cocasse. Il assiste toujours aux baptêmes des bébés de familles chrétiennes. Il se prépare avec eux des semaines durant. Depuis quelque temps il porte une attention particulière au sexe des enfants à baptiser. La préparation des parents ayant parfois commencé bien avant la naissance, il lui arrive de ne pas connaître, le moment venu, ce petit détail morphologique de chacun des bébés. En faisant le tour des mamans il demande alors :

— *Est-ce que ton enfant est mâle ou femelle ?* C'est en effet comme cela qu'ils disent.

Les mamans lui tendent alors leurs bébés tout roses, aux cheveux très noirs, très luisants, très souples et à peine frisés, et en écartant le tissu, elles mettent en évidence le sexe en écartant les jambes de leur petit.

— *Regarde toi-même, Pfumu !* disent-elles alors.

Son intérêt est d'ordre oh combien pratique. Un Dimanche il était tout près du font baptismal. Au moment précis où le Père Charles verse l'eau sur le front de l'un de ces petits, Harry reçoit un jet chaud en pleine figure. C'est un petit « mâle » qui l'arrose. N'ayant comme par hasard pas de mouchoir dans sa poche, il s'essuie avec la manche de sa chemise. Rire amusé de toute la petite foule ! C'est toujours au contact de l'eau de baptême qu'ils se mettent à uriner. Depuis ce temps Harry prend ses dispositions, pour ne pas subir une nouvelle inondation et pour ne pas perturber la cérémonie. Ce sont les enfants et les familles qui doivent avoir toute l'attention ...

Mais revenons à la leçon de catéchisme. Marcel reprend son monde en main. Les catéchumènes écoutent à nouveau en silence les explications de leur « nloongi » (enseignant-catéchiste). Celui-ci continue en posant d'autres questions prises au hasard de son inspiration :

- *Est-ce que Dieu est dans l'eau ?*
- Èèè ! Oui !
- *Est-ce que Dieu est dans votre case ?*
- Èèè !

Encore ce jeu de « questions-réponses ».

- *Est-ce que Dieu voit dans la nuit ?*
- Èèè !
- *Même dans la nuit sans lune ?*
- Èèè !
- *Est-ce que Dieu est dans l'orage ?*
- Èèè !

Là Harry n'est pas tellement convaincu à leur place. Il sait qu'à l'approche de l'orage, les vieux dans les villages de brousse se mettent à crier :

— *Va-t'en ! Va-t'en !*

C'est sans doute à l'adresse de l'un ou l'autre défunt qui, n'ayant pas encore atteint le lieu de repos des ancêtres, vient faire ses réclamations d'ordre culinaire. La foudre, quand elle tombe, laisse sur place ses excréments.

— *Est-ce que Dieu est en enfer ?*

— *Èèè ! font les femmes.*

Elles sont plus que les hommes enclines à continuer sur leur lancée. Protestations du côté de la gent masculine, qui secoue la tête avec énergie, deux « è » « è » (non !) très courts et secs en signe de désapprobation.

Les femmes ripostent :

— *Dieu est dans tous les lieux ! Alors ! ?*

Les hommes, Marcel le premier, sont gênés. Visiblement le catéchiste a lancé sa question sans trop y réfléchir. Il n'en a en tout cas pas prévu la réponse ... Harry doit intervenir car Marcel le supplie du regard discrètement. L'affaire est trop délicate pour lui, il rougit sous sa peau noire.

Pendant que Harry se lève et avance vers le chœur, les hommes et les femmes le suivent du regard. Il voit dans leurs yeux l'invitation à trancher, avec dans chaque camp le secret espoir d'avoir raison. Quelques vieux et vieilles, n'ayant pas compris toutes les finesses du débat, restent prudemment dans l'expectative.

Harry lui-même n'est pas à l'aise non plus, mais il doit prendre position et tout de suite. Comme d'habitude il prend son travail très au sérieux. Les idées s'entrechoquent en lui, des idées contradictoires.

Il est incapable de parler tant que son intuition n'a pas pris le relais. Des réponses possibles surgissent en lui, mais avec elles de nouvelles questions se posent. La réponse, par exemple : « *Non ! Dieu n'est pas en enfer, l'enfer c'est précisément l'absence totale de Dieu* », lui semble être une réponse de facilité. Cela sent trop les réponses des cours de Théologie au Grand-Séminaire, ou celles du Blanc qui a toujours réponse à tout. Tant qu'il ne dira que des mots, fussent-ils « Dieu » ou « enfer », ils n'en comprendront pas l'importance. Ce qu'ils cherchent avant tout c'est la vie.

Devant ses catéchumènes Harry se sent pauvre et démuné. N'ont-ils pas mieux que lui compris le Message, même sans connaître le catéchisme ? Il regarde vers le tabernacle, il appelle à l'aide tous ceux et celles qui le portent dans leur cœur, son père, sa maman, mamie, les catéchumènes eux-mêmes. Ses yeux tournés vers eux reçoivent enfin l'étincelle qu'il attendait. Tous sont unis avec lui dans une profonde communion. La grand-mère qui lui avait offert l'œuf le regarde intensément. Makuma est là aussi, insensible à ce qui l'entoure. Et dans le cœur de Harry jaillit la parole de Jésus : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et la vie en abondance ! ». Il pourra parler maintenant.

— *Bonjour à vous tous !*

— *Bonjour, pfumu !*

La curiosité de tout à l'heure est devenue maintenant écoute profonde. Il commence en leur disant :

— *Dieu est votre Père ... Est-ce que vous aimez vos enfants ?*

Quelle question ! En Europe on appellerait cela une question rhétorique. La réponse ne se donne même pas. Mais la réponse Yaka est vibrante :

— Èèèè ! oui !

Les yeux s'allument. Harry a touché la corde sensible. Leurs enfants sont toute leur raison de vivre, c'est leur unique richesse. Harry n'a qu'à regarder autour de lui. En ce moment même une dizaine de mamans ont un petit bébé sur leurs genoux. Ce doivent être des moments extrêmement doux pour ces petits. Ils sont bien au chaud contre le ventre de leur mère, calés contre leurs seins, chair contre chair. Un bout de pagne, couvrant leur petit corps, augmente encore cette intimité à deux. Ils n'ont pas d'heure pour les tétées, quand l'envie leur en vient, ils grimpent jusqu'à hauteurs des mamelles et se mettent à sucer. Ces mamans connaissent toutes les nuances des besoins de leurs bébés. Ce qu'elles ont vécu si longtemps et si intensément étant elles-mêmes petites, leur donne un savoir-faire admirable, le petit profite pleinement de toute la richesse de leur propre expérience. Pendant deux, trois ans il dort la nuit contre sa maman et il ne la quitte pas de toute la journée.

De l'une de ses tournées en brousse Harry se rappelle une scène cocasse. Quelques petits garçons, six à huit ans, jouaient au foot avec une boule de papier- carton entourée de lianes, on s'amuse comme on peut en brousse. Quelques femmes observaient leur jeu, l'une d'elles était la maman du gardien de but. Chaque fois que le ballon s'éloignait un peu de sa case, le garçonnet courait vers elle, et tel un petit animal, buvait au sein de sa maman qui nourrissait un petit frère ...

Harry se demande parfois comment il se fait que les bébés Yaka, en règle générale, soient si beaux, si rondelets. Leurs mamans sont la plupart du temps sous-alimentées. On dirait qu'elles donnent à leurs enfants plus qu'elles n'ont-elles-mêmes ... Et il se met à penser que ces enfants ne vivent pas seulement de lait, mais de cette osmose continue, de cette relation profonde entre mère et enfant jamais interrompue. Il se surprend parfois à envier les petits Bayaka. Il n'a, quant à lui, qu'un seul point de mémoire précis de sa toute

petite enfance, un moment extrêmement délicieux contre le sein de sa mamie indonésienne, pendant qu'elle discutait avec l'une ou l'autre voisine sur les premières marches de l'escalier dans la maison familiale. Ce détail de l'escalier est pour lui extrêmement important. Il prouve qu'il n'a pas rêvé ... Est-ce pour cela qu'il aime tellement sa mamie ?

Quelques grands-parents, des vieux et des vieilles aux cheveux blancs serrent contre eux l'un ou l'autre de leurs petits-enfants. Souvent les Bayaka viennent au catéchuménat en famille. Ils jouent avec les petits discrètement sans pour autant perdre une seule miette de l'enseignement. C'est en voyant assis devant lui tout son monde, hommes, femmes, parents et enfants, vieux et jeunes, que Harry continue :

— *Dieu vous aime comme vous aimez vos enfants et bien davantage encore. Il vous aime tellement, Lui le Tout-Puissant, qu'Il vous a préparé une place auprès de lui. Vous y serez mieux que l'enfant dans les bras de sa maman ou de son « khaaka » (grand-parent). Toute la joie que vous pouvez imaginer, vous l'aurez avec vos enfants, avec votre famille et avec vos ancêtres ...*

Harry sent que le courant passe. On entendrait une mouche bourdonner. Aucun cri d'enfant, même pas le moindre gazouillis, ne vient troubler le silence ...

Il sait que certains sceptiques diront : *Pourquoi bercer les gens avec des histoires d'un monde à venir ? Ne serait-il pas mieux de travailler à leur bien-être dans le temps présent ?* D'abord Harry s'y emploie de toutes ses forces, et puis, n'est-il pas permis de rêver, même si on est déjà adulte ? Et encore, ceux qui le critiqueraient n'ont qu'à regarder la réalité (qu'ils aiment tant !) en face, plus des trois-quarts de l'humanité n'ont que le rêve pour se sentir bien. Lui-même est de ceux-là. Et peut-être par intuition, peut-être en raison de sa foi,

il est sûr qu'il ne se trompe pas et qu'il ne leurre pas les Bayaka.

- ... *Dieu a créé toutes choses, n'est-ce pas ?*
- *Èèè, pfumu ! C'est la tradition de nos ancêtres.*

Harry continue, Il essaie d'approcher un peu plus du but qu'il s'est fixé :

Dieu a créé les hommes, ils les a créés mâles et femelles pour qu'ils puissent procréer des enfants par qui ils continueront de vivre. Dieu, Lui, n'est ni mâle ni femelle. Il n'a pas de corps. Il est pur « Mpeve » (Esprit) ...

Sur ce dernier point les catéchumènes ne risquent pas de le contredire. Leur monde est rempli de « mpeve ». Chacun a d'ailleurs son mpeve bien à lui qui lui permet de voyager en rêve pendant que le corps et l'âme se reposent dans le sommeil.

- ... *Il n'y a qu'un seul Dieu.*
- *Bien évidemment !*
- *Pourtant il n'est pas seul ...*

Harry essaie de lever un petit coin du voile épais qui cache trop ce Dieu à leurs yeux. Ils ne Le comprennent pas vraiment. Comment Dieu peut-il être parfaitement heureux car il ne vit pas, dans leur esprit, en compagnie. C'est l'un des aspects qui rendent Dieu finalement si lointain par rapport à leur vie. Comment peut-il être sensible s'il ne peut pas Lui-même avoir d'enfants, s'il ne peut engendrer sa propre vie ?

- *Depuis toujours Dieu a un Fils qu'Il aime « beaucoup, beaucoup », et son Fils L'aime tout aussi fort. Ils sont plus heureux ensemble que tout ce que vous pouvez imaginer ... Est-ce qu'il arrive entre vous, hommes et femmes, de vous aimer à ce point ?*
- *Cela arrive, mais c'est plutôt rare.*

Ah, ce réalisme des Bayaka ! Harry n'en dit pas plus ... D'ailleurs, leur parler d'une seule nature divine, que cela leur apporterait-il ? Il ne leur parle que de vie et d'amour. Par ailleurs le mystère ne les gêne pas. Leur vie en est tellement remplie ... *Comme la mienne !* pense-t-il, en se rappelant son histoire personnelle qui n'arrête pas de lui paraître étonnante et, par moments, incompréhensible.

Pour les soulager un peu de leur attention soutenue et pour rester entièrement dans l'ambiance des rassemblements Yaka, il leur raconte une petite histoire :

— *Connaissez-vous l'histoire de Santu Ogustino ?*

— *Raconte-la nous !*

— *Santu Ogustino se creusait la tête pour essayer de comprendre le mystère d'un Dieu Unique vivant à plusieurs. Un jour il se promène sur la plage du « grand fleuve de sel » (la mer). Il voit un enfant en train de creuser un petit trou dans le sable. « Que fais-tu là, mon enfant ? ». « Je creuse un trou. Je mettrai toute l'eau de la mer dedans ! ». « Mais voyons, mon petit, cela est impossible ! Tu vois bien que toute cette eau ne tiendra jamais dans ton petit trou ! », « Et toi alors, comment veux-tu que le mystère d'un seul Dieu vivant à plusieurs puisse tenir dans ta petite tête ? » ...*

— *Merveilleux, Pfumu !*

Les catéchumènes se regardent amusés. Ils ne comprennent pas plus que St. Augustin, mais ils savourent l'histoire qui en outre a pour eux force de preuve irréfutable.

— *Il y a tellement d'amour et de vie en Dieu que ceux-ci ont débordé.*

Il fait allusion à la fable de Dieu qui lave ses enfants. Le baquet d'eau déborde et c'est la pluie. Ils sont tout contents que leur pfumu

connaît cette histoire. Une femme cache timidement son menton dans le col de sa blouse et lance, en observant ses compagnes du coin de l'œil :

— *Pfumu, tu es l'un des nôtres !*

On ne pourrait faire plus beau compliment à Harry. La jeune femme est assise sur la première banquette de gauche. Il s'avance vers elle et les deux se tapent dans la main en signe de connivence. Il dit aux autres en souriant :

— *Un point de marqué pour les femmes !*

Tous acquiescent, même les hommes, car ils aiment bien ce genre de jeux. Après cet intermède Harry continue :

— *Au début du monde l'Esprit de Dieu planait sur les eaux - pour les Bayaka toute vie sort de l'eau -, mais l'eau n'était pas encore séparée de la terre. Or, Dieu a tellement de force qu'il a repoussé l'eau, et partout où son Esprit passait la vie a éclos, et il a donné aux hommes le pouvoir sur toutes choses. Il a rempli la terre d'animaux et de plantes pour nous nourrir et nous guérir. Il a fait les arbres qui nous donnent leurs fruits et les chenilles. Avec leur bois nous faisons nos cases. Et il nous a envoyé l'ami de l'homme, le chien, qui nous a apporté le feu. Mais les hommes sont parfois très méchants. Ils oublient les prescriptions et les interdits que Dieu a confiés aux ancêtres. Alors il a décidé de nous envoyer son propre Fils pour leur dire ce qu'il faut faire et ne pas faire pour que le clan de ses enfants soit fort et heureux. C'est Yezu Kilisítu.*

Marcel a vu venir. Il ouvre son catéchisme et lance la question :

— *Yezu Kilisítu nani ? Qui est Jésus Christ ?* Et sans hésitation les catéchumènes répondent en bloc :

— *Yezu Kilisitu est le Fils de Dieu, homme entier et Dieu entier.*

— *En faisant ce que Jésus nous dit, enchaîne Harry, nous pouvons vivre avec Dieu comme de vrais enfants ... Est-ce que Dieu est en enfer ? Bien sûr que non ! L'enfer est un lieu triste où tous les méchants, les sorciers, les malfrats, errent sans joie, sans rien avoir à manger ...*

Son détour, comme son discours, a été long. Enfin quelqu'un, au nom de tous, dit :

— *Ah ! Nous les enfants de Dieu !*

C'est l'une de leurs expressions quand quelque chose de merveilleux a été raconté, comme ils disent également : *Dieu passe*, quand un silence prolongé se produit dans une conversation ou dans la nature. Tous les yeux rayonnent de joie. Cependant Harry n'a pas entièrement fini :

— *Devant Dieu tous les hommes sont égaux. Tous, mâles et femelles, sont ses enfants. Pour Dieu le sexe ne compte pas, parce que Lui-même n'est ni homme ni femme.*

Rik est sûr que cette fois les hommes aussi sont d'accord avec lui. Ils aiment bien leur petit vernis de supériorité qu'ils entretiennent avec soin, mais ils connaissent au fond bien leur condition d'hommes fragiles. Même « l'eau de mâle » (le sperme) qu'ils apportent, ne leur donne aucun droit sur leurs propres enfants. Il demande, en s'adressant à un vieux :

— *Est-ce que c'est vrai, ce que je dis, Kalumba ?*

Kalumba est le M'lopo du village de Kasongolo, un notable donc. Sans hésiter il répond, et tous les hommes approuvent ce qu'il dit :

— *Devant Dieu nous ne sommes que des « bana mabele », des enfants de lait (des nourrissons).*

Les femmes, visiblement ravies, mais muettes de satisfaction, écarquillent les yeux sans bouger. Elles sont d'accord, oh combien profondément !

Harry a toujours essayé d'être Muyaka avec les Bayaka, de partir de leurs sentiments et de leurs croyances les plus profonds pour qu'un peu de lumière nouvelle étincelle dans leur cœur. Il n'a vraiment pas besoin de jouer la comédie. L'unité entre sa vie et ses aspirations devient de plus en plus évidente. Les Bayaka l'aident énormément pour réaliser cette harmonie en lui. De moins en moins ce qu'il pense et dit ne sonne faux par rapport à sa vie et la leur. Il rencontre les gens au plus intime d'eux-mêmes. Il ne voit par moments plus leur enveloppe, mais ce qui vit dans leur cœur. De là aussi vient son étonnante facilité d'aller vers les femmes ... Que le racisme et le sexisme lui semblent des énormités ! Ils s'arrêtent précisément à l'enveloppe ... Quant à lui, le corps ne qui cache plus l'homme. Les vêtements ne sont plus que l'un de ces obstacles qui viennent s'interposer inutilement, lui semble-t-il ... Combien les hommes blancs sont encombrés de barrières qui empêchent le contact ! Mais il comprend : ceux-là n'ont pas la même histoire et la même chance que lui ... et ses Bayaka.

Le catéchisme se terminant par un « Taat'Eto » (Notre Père) qui n'est plus maintenant une formule toute faite, mais un cri du cœur vers Dieu, Père, devenu tout Proche.

Malgré la fatigue, malgré les combats intérieurs dont ses Supérieurs ne devinent rien, Harry est heureux. Les gens ne voudraient plus le quitter, ils se serrent autour de « leur pfumu ». Il y a beaucoup de rires joyeux. Hommes et femmes chahutent ensemble, chose vraiment inhabituelle en pays Yaka.

Kapita Marcel s'apprête à distribuer les tâches matérielles de la journée, mais Rik le supplie :

— *Laisse-les encore causer un moment !*

Oh, les merveilleux catéchumènes ! Harry ne peut pas savoir exactement le jeu d'amour qui a commencé entre eux et leur Dieu, mais il est visible dans leurs yeux ... Toute la journée ils restent dans l'euphorie et lui avec eux.

Un camion est immobilisé au milieu de la piste. Celle-ci monte en zigzag contre le flanc de la colline. Des colonnes de fumée dans le ciel annoncent l'approche du village de Kapita-Nzaadi, le village de Zéphyrin. L'agglomération est juste derrière un gros mamelon sur la droite de la piste.

— *Il est en panne ! dit le boy.*

Ils approchent. Personne ! Sous le véhicule deux énormes trous creusés par les roues-arrière, et des giclures de boue durcie autour. Le camion est couché sur une souche d'arbre qui émerge du sol. L'arbre de transmission est tordu.

— *Tu vois, Zéphyrin, ce qui arrive quand on se promène avec ces engins-là ! sourit Harry. Cela au moins ne risque pas de nous arriver à nous !*

Pour toute réponse, le boy soulève le baluchon posé sur sa tête et le pose par terre. Il secoue énergiquement la tête et les bras ruisselant de sueur. Habitué à la tournure d'esprit de Harry et à la façon de celui-ci de plaisanter, il répond :

— *Nous, on transpire.*

Rik profite de la petite halte pour ouvrir tous les boutons de sa chemisette et pour s'éponger le cou et le front à l'aide de son mouchoir. Coincé entre le pare-brise et l'essuie-glace ils voient un mot adressé au Blanc, propriétaire du camion :

— *Patron, je suis au village ! Signé : le chauffeur.*

Ils continuent leur chemin et atteignent bientôt la crête. Le village est légèrement en contrebas, quinze, vingt cases rectangulaires en partie cachées par une végétation abondante. Les piquets des clôtures sont devenus des haies vivantes d'arbres et arbustes de toutes sortes.

— *Est-ce que le village est depuis longtemps à cet endroit ?*

— *Tuka ntamaaaa, pfumu !* Les « a » de ntama (longtemps) s'étirent en longueur pour dire depuis très, très, très longtemps. *Depuis le temps que grand-père Mayamba vivait encore.*

Le désordre apparent créé par l'abondance de la végétation et les toits rapiécés des cases contraste beaucoup avec l'aspect général du village de Kalonda où Harry a aidé à la construction de l'école. Ici c'est un village de pleine brousse. Dès que leurs têtes se dessinent sur le ciel en haut du mamelon des cris fusent de partout :

— *Pfumu wíisidi ! pfumu wíisidi ! Le chef arrive !*

Des femmes courent chercher un pagne. Deux hommes en train de creuser un tronc d'arbre pour faire une pirogue se débarrassent des copeaux et de la poussière et courent en hâte chercher des tabourets. Tous convergent vers le point de rencontre sur la place ombragée du village.

Aujourd'hui Harry est l'invité du Chef. Il connaît le rituel qui accompagne ses visites dans les villages, mais jamais il n'a vu autant d'ardeur, de simplicité et de spontanéité. Le cadre est sauvage au possible, il respire une profonde sérénité. Les gens sont moins bien habillés qu'ailleurs mais sont débordants de joie et de bonhomie. Des enfants accourent tout nus ou habillés de culottes ou de jupettes effilochées. Leurs bouches sourient, découvrant toute la blancheur de leurs dents, mais arrivés devant les visiteurs, les mêmes deviennent très sérieux et disent avec respect :

— *Le bien à toi, pfumu ! Le bien à toi, Kalaki !*

Harry invite les garçonnets d'un geste à rompre les rangs. Ils se tiennent en effet là dans un genre de garde-à-vous presque militaire, comme de jeunes appelés. Les jeunes enfants, même ceux des fins fonds de la brousse aiment jouer aux soldats ... Fiers d'eux-mêmes ils tournent les talons et s'éparpillent en sautant de plaisir. C'est la première visite de Harry à ce village éloigné. On lui a demandé la construction d'une école, on parle de lui envoyer des catéchumènes. Au retour de Kazeki, sa prochaine étape, il restera quelques jours avec eux pour voir les projets de plus près.

Dès leur arrivée, les hommes, les jeunes-gens, les femmes et les jeunes-filles se sont regroupés. Personne ne bouge ou ne parle, par contre ils dévorent leur visiteur de leurs yeux. C'est parce que la plupart d'entre eux voient Harry pour la première fois.

— *Tu me présentes tes mamans, n'est-ce pas, Zéphyrin !* dit Harry à son boy tout bas. *Tu me conduis d'abord vers ta maman qui t'a porté dans le ventre.*

Elles sont là, attendant respectueusement l'initiative du pfumu. *Pourquoi me manifestent-elles tant de respect ?* se demande-t-il comme toujours, mais comme à l'accoutumé la réponse lui vient toute seule avec la question : *parce que tu leur apportes la parole !* Fwaama tient les mains de Harry dans les siennes et les secoue longuement, pleine de reconnaissance.

— *Mellesi, pour mon enfant, Kalaki !*

Puis Zéphyrin lui présente Thémené, la maman de Mundele. Harry constate avec étonnement qu'elle est encore très jeune. Elle a la peau claire de son garçon ... Brusquement un cri s'élève :

— *Kapita-Nzaadi !*

Rik a encore juste le temps de serrer la main à Mundele et d'échanger quelques mots avec lui. Il y a un bref flottement dans les groupes des villageois. Un instant la petite foule regarde Rik encore, puis tous tournent les talons et disparaissent derrière les cases.

Le Chef arrive, calmement, suivi de deux hommes qui portent unealebasse et des kyopa (tasses d'argile). Kapita Nzaadi est un homme solide, aux bras et à la poitrine musclés. Il a le teint foncé. Au cou, il porte son collier de trois dents de léopard, à bout de bras son couteau de Chef. Son regard est bienveillant, sa démarche digne.

Harry est maintenant seul avec lui. Il « bat le khoonzo », et incline respectueusement la tête. Kapita Nzaadi l'invite à s'asseoir en face de lui. Il s'assied à son tour en ramassant les plis volumineux de son pagne blanc avec des gestes mesurés.

— *Tu es le bienvenu parmi nous ! Depuis longtemps j'ai désiré te rencontrer. Kalaki m'a dit beaucoup de bien de toi.*

— *Grande joie pour moi aussi, Kapita Nzaadi !*

— *Partageons la noix de kola. Tu es notre ami.*

D'une forte pression de ses doigts le Chef sépare la noix en deux parties et présente la moitié du fruit à son hôte sur le plat de la main droite, la gauche soutenant celle-ci à hauteur du poignet. En réponse Harry fait un petit geste à peine perceptible de la tête. Il sait que c'est un signe de respect et de sagesse d'être réservé devant un Chef. Sa retenue n'est pourtant pas de la simple politesse. Il est fortement impressionné par la dignité de l'homme en face de lui. Lentement il tend la main vers le fruit qui est particulièrement rouge, comme toutes celles qu'on mange entre chefs. Elle est signe d'alliance. Comme le chef, il se met à mâcher lentement, avec application. Il a du mal à s'habituer au goût de ce fruit très amer qui vous prend à la gorge et

vous contracte le palais quand vous en mangez les premières fois. Mais elle chasse la fatigue et vous met dans l'euphorie. Ce n'est pas à des enfants qu'on peut offrir ce « fruit de la force ». C'est un stimulant très puissant.

— *Es-tu fort ?* demande Kapita Nzaadi après un long moment de silence, comme s'il attendait que la noix fasse son effet.

— *Oui, Kapita Nzaadi !* répond Harry en raidissant ses muscles, *et ton village, est-il fort également ?*

— *Èèè !* Nous sommes tous forts. Il n'y a pas de mauvais sort, nos femmes enfantent, nos enfants grandissent, nos chasseurs attrapent du gibier, *nos ancêtres sont contents.*

Kapita Nzaadi laisse passer un moment, puis il pose la question :

— *Ton père qui t'a engendré, ta mère qui t'a porté dans le ventre, ont-ils la force aussi ?*

— *Banuunini !* (Ils sont vieux !), répond Harry, *mais ils ont la force, je t'ai apporté la photo de ceux qui m'ont engendré.*

Harry sait que donner à Kapita Nzaadi la photo de ses parents c'est mettre leur vie entre ses mains. Le Muyaka se méfie terriblement des appareils de photo qui pourraient se braquer sur lui. Il fera tout pour leur échapper, mais s'il ne le peut pas, il se donnera un air de menace pour impressionner celui qui essaierait de lui faire du mal. On ne sait jamais à quoi le Blanc qui « chasse » son image utilisera celle-ci par la suite. Il connaît trop bien les pratiques du sorcier qui se façonne dans l'argile ou dans du bois tendre l'image de l'homme à supprimer. Avec une épingle il percera le cœur de sa victime ou lui crèvera les yeux pour le rendre aveugle, ou pire encore, mutilera les organes génitaux pour rendre l'homme incapable de procréer. Pour le Muyaka l'image et la photo sont l'homme lui-même.

Harry avait longtemps réfléchi quel cadeau il offrirait au Chef

Kapita Nzaadi. Ce devait être un cadeau significatif qui marquerait clairement sa confiance totale et lui montrerait en même temps combien lui-même est loin de l'homme blanc tel que le Muyaka l'imagine, bien qu'il ait malheureusement sa peau. Il n'aurait pu faire meilleur choix. Il dégage la photo de la poche de sa chemisette et enlève le papier carton dans lequel il l'avait enveloppée. Kapita Nzaadi reçoit le cadeau dans ses deux mains, le sourire aux lèvres. Il est visiblement content. D'un coup d'œil admiratif il observe tour à tour l'image et son hôte, plusieurs fois de suite. Puis il y a un très long silence. En serrant la photo contre sa poitrine musclée, il dit enfin avec un large sourire :

— *Ntoondele ! J'ai apprécié ! (ç.à.d. Je te remercie !)* ...

Ils se lèvent tous deux et se serrent longuement et chaleureusement les deux mains.

— *Mon village est le tien !*

Harry saisit le contenu très riche des quelques mots que le Chef vient de lui dire : *Tu peux prendre femme chez nous, ... nous partageons avec toi le gibier, ... nous t'aimons comme l'un des nôtres, ... pour toi il n'y aura aucun secret.* Il médite surtout la première phrase du Chef. En effet, oh combien il aime la femme Yaka pour le courage naturel avec lequel elle fait les travaux durs des champs et de la maison ... La pruderie dans laquelle il aurait pu tomber autrefois, lui semble maintenant absolument grotesque et ridicule. Les femmes le désarment, le rendent incapable de tricher avec elles et le remplissent de respect et d'admiration.

— *Voilà encore pour toi, Chef !*

Harry lui tend un paquet de cigarettes Belga. On ne refuse pas un cadeau en Afrique, non pas tant pour le cadeau, Harry l'a

bien compris, mais pour la honte que constituerait le refus pour celui qui l'offre. Entre le Chef et lui la glace est entièrement rompue. Évidemment cette expression n'a ici pas de sens. Les Africains diraient plutôt « qu'on est un cœur et une pensée ». Oui, ils le sont vraiment. Cela se sent. Ils fument ensemble en silence, pendant que les volutes de fumée montent tout droit vers le ciel.

Les femmes Yaka ! Harry a une question précise à poser à leur sujet, mais il se domine encore. Le Chef continue de se taire, tout au plaisir simple de fumer sa cigarette. Enfin Harry pense pouvoir y aller et pose sa question :

— *Kapita Nzaadi, est-ce que je peux te poser quelques questions ? Tes gens sont tellement gentils que j'aimerais mieux les connaître.*

— *Mambu lo ! Il n'y a pas de quoi !* répond Kapita Nzaadi tout de suite.

Sa réponse est spontanée et sincère. Pour toutes choses les Bayaka se tiennent sur leurs gardes, ils ne livrent pas leurs secrets au premier venu. Avec un étranger ils échangent les civilités d'usage mais ne se dévoilent pas. Ici la confiance est totale. Harry pourra poser toutes ses questions sans la moindre crainte d'importuner.

Kapita Nzaadi saisit laalebasse, prend son kyopa et le remplit de malafu qu'il verse par terre en demi-cercle. Puis il remplit le verre de Harry et le sien et boit. La coutume veut qu'il boive le premier et Harry le sait. La raison en est de prouver que celui qui reçoit n'y a pas mis de poison. Mais cette idée ne doit même pas frôler l'esprit de Kapita Nzaadi. Il agit simplement suivant la coutume. Le vin de palme répandu par terre intrigue Harry davantage et il pose promptement la question pendant qu'ils boivent posément, à petites gorgées. Le vin de palme est très frais et très sucré, il chasse l'amertume de la noix de cola.

- *Kapita-Nzaadi, pourquoi répandez-vous le malafu par terre?*
- *La première gorgée est pour les ancêtres, nous devons les respecter. Ce sont eux qui nous donnent la vie et tout ce qui la nourrit.*
- *Je comprends ! ... Mes faites-vous aussi des offrandes à Dieu le Tout-Puissant ?*
- *Pourquoi le ferions-nous ? ...*

Le Chef cite un proverbe pour souligner ce qu'il vient de dire. Les proverbes donnent réponse à toutes les questions que les Bayaka peuvent se poser.

— *Dieu qui a créé l'homme « ne mange pas de salaire ». Notre cœur le respecte, car Il est notre Père. Il est juste et bon. Il a confié tout son pouvoir aux ancêtres, c'est eux qui disposent de notre vie ... Dieu leur a enseigné qu'il faut aimer le prochain.*

Harry ne peut s'empêcher d'admirer les explications du Chef. Ce que celui-ci dit est très vrai. Le Muyaka, homme de la nature, n'a que faire des distinctions subtiles que font les Blancs entre l'amour de Dieu, s'ils y croient, et l'amour du prochain. Ou bien, le Blanc ne fait aucune référence à Dieu, ou encore il plane tellement haut qu'il cherche Dieu dans les nuages et oublie son prochain qui marche à ses côtés. Pour le Muyaka Dieu est inaccessible et il se contente humblement d'ouvrir ses yeux sur ses semblables ... Tout seul un texte du Nouveau Testament vient à l'esprit de Harry : *Si tu prétends aimer Dieu que tu ne vois pas et que tu n'aimes pas ton frère que tu vois, tu es un menteur.* Pourtant une chose n'est pas entièrement claire pour lui. Si Dieu est tellement élevé au-dessus des hommes ... Il pose la question :

- *Est-ce que Dieu peut intervenir si quelqu'un jette le mauvais sort ?*
- *Bien sûr !* répond Kapita Nzaadi promptement. *N'est-il pas le Tout-Puissant ? ... Mais, dit-il après un petit instant, es-tu déjà allé*

au-delà des bifurcations de Dieu ?

Une autre parole de l'Écriture Sainte vient s'imposer à Harry, elle est la réplique exacte du proverbe Yaka : *Les chemins de Dieu ne sont pas les chemins des hommes*. Les deux paroles s'inscrivent l'une à côté de l'autre. Un profond sentiment d'étonnement saisit Harry. Dieu n'a même pas besoin de la Bible pour parler aux hommes, ici en Afrique Il le fait par la sagesse des ancêtres. Il est sur le point de dire à Kapita Nzaadi : *Jésus-Christ est le chemin !* Mais il se retient, il murmure seulement : *Oh, Kapita Nzaadi, que tu es proche du Royaume de Dieu !* Et il devient toute oreille.

Il ne démêle pas encore très bien toutes les idées qui lui viennent, mais il reçoit les paroles du Chef comme une graine précieuse dans le fond de son cœur. Oui, son cœur ! Son raisonnement n'y est pour rien, sinon le raisonnement de son intuition qui lui permet toujours de vivre au-delà du tangible immédiat. *Les Blancs*, se dit-il, *vivent surtout des réalités qu'ils voient, le reste, ils s'y sentent mal à l'aise*. Le Muyaka, lui, vit tendu vers des réalités invisibles, il les sent tellement proche que sa vie sur terre n'est qu'un prolongement et un préambule de la vraie vie. Pour lui tout le cycle de l'existence, la naissance, la croissance, l'adolescence, l'âge adulte et la vieillesse, ne sont qu'une image d'une réalité plus riche et plus profonde ...

Une image justement lui vient et il la transmet telle quelle au Chef, comme s'il n'était qu'un intermédiaire :

— *Kapita Nzaadi, notre existence sur terre est comme la liane tendue entre les deux extrémités de l'arc.*

— *C'est une parole de sage !* et il complète les dires de Harry : *Notre force vitale suit son chemin comme la flèche.*

Ils se sont très bien compris. Ils se sourient en silence. Harry change de sujet, tout en se rendant compte que tous les sujets se

rejoignent finalement chez les Bayaka. Une question lui brûle les lèvres :

— *Chef, on t'appelle Kapita Nzaadi, comme si toi tu étais le village et le village toi.*

L'attitude de l'homme en face de lui devient encore plus empreinte de dignité, au point de paraître presque étrange et surhumain, si un léger sourire ne venait pas nuancer son regard. Kapita Nzaadi répond avec l'assurance typique de celui qui est pleinement derrière ce qu'il dit :

— *Le Chef et le village ne sont qu'une chose. Nous (sic !) portons le nom de notre ancêtre, le premier chef, qui s'est établi au temps jadis, ici à l'embouchure de la Loongo. C'est lui le propriétaire du village avec tout ce qu'il y a dedans et autour, la terre, la forêt, la brousse, les hommes, les femmes, les enfants, le gibier, le poisson. C'est suivant la tradition des ancêtres que toute la vie des miens nous a été confiée.*

— *Pourquoi à toi spécialement, Kapita Nzaadi ? Es-tu son enfant d'une manière particulière ?*

Kapita Nzaadi est visiblement amusé de la question impertinente. Son sourire qui se prolonge montre bien qu'il est content. Il éprouve aussi de toute évidence du plaisir à faire durer le suspense bienveillant qu'il entretient dans le cœur de son hôte.

— *Nous sommes tous ses enfants, et Dieu le Tout-Puissant est notre Père à tous.*

Tout visiteur pressé s'énervait de la lenteur énigmatique des réponses, mais pas Harry. Il est heureux d'être traité comme un Muyaka et d'avoir droit au langage des palabres qui est volontairement flou et lent pour piquer la curiosité, pour favoriser la patience et permettre un dialogue profond ... Harry ne peut cependant pas

s'empêcher de se répéter certains mots qui reviennent tout le temps, et de les méditer : ancêtres, les siens, les miens, tous, Dieu ...

Le flou, l'imprécision sont l'une de ces choses sans lesquelles les Bayaka ne sauraient vivre. C'est le charme et la richesse de cette langue qui permet une infinité de jeux de mots extrêmement amusants. Mais pourquoi aiment-ils tellement cela ? Pourquoi n'ont-ils pas un langage net et précis qui mette fin aux questions et aux détours inutiles ? Harry pense à l'enchevêtrement de la forêt ... La langue ne peut être que le reflet de la vie ... *Utile, inutile* ... Ce sont là des mots qui ont un tout autre sens pour nous, les Européens et les Bayaka. « *Beau* » est ce qui est en harmonie avec l'univers dans lequel ils vivent, « *utile* » est ce qui permet d'entretenir la vie. « *Belle et utile* » la parole l'est, parce que c'est elle qui met l'homme continuellement en contact avec les ancêtres proches et lointains, eux qui détiennent la vie. Et cette vie est entièrement faite de relations. Et puis ... le flou est une arme efficace qui brouille les pistes du mauvais sort qui rôde ...

Harry se laisse aller à sa rêverie. N'est-il pas en présence d'un homme qui possède tout spécialement le fluide de la vie ? Par ailleurs rien n'est pressé en terre Yaka. Les gens savent que rêver est une autre façon de vivre, aussi réelle et aussi utile que d'agir. Sa propre vie, n'est-elle pas, elle aussi à la lisière du rêve ... Le silence aussi fait partie de la parole.

— *Dieu vient de passer !* dit le Chef.

— *Pourquoi dis-tu cela, Kapita Nzaadi ?* demande Harry « inutilement », parce qu'il éprouve du plaisir à faire durer le suspense.

La réponse il la connaît déjà de toute façon.

— *Parce qu'il y a eu un long moment de silence.*

Harry reprend le fil de la conversation :

— *Est-ce que quelque chose, une qualité spéciale, t'a prédisposé pour être Chef ?*

Kapita Nzaadi sourit toujours, mais cette fois son sourire est encore plus subtile. Le silence que son hôte s'est imposé, les questions qu'il pose, tout le convainc que celles-ci cherchent une compréhension respectueuse. Il dit :

— *Tu es notre ami. Tu es d'ailleurs, toi-même le chef de la parole. Les qualités principales d'un chef sont le respect et la discrétion. Il faut savoir écouter. On ne confie pas la vie à celui qui parle trop.*

— *Chef Kapita Nzaadi, on t'apporte toutes les palabres. N'est-il pas difficile de les trancher en toute justice et sans se tromper ?*

— *Les fourches ancestrales au milieu du village nous protègent et le devin connaît les secrets des ancêtres. En tout nous nous conformons à leurs prescriptions. Si tous ont le respect, nous ne devons pas craindre les sorciers.*

— *Chef, tous les Bayaka ne pensent pas comme toi.*

— *Je suis un chef. Je dois tout spécialement veiller au respect. Ceux-là veulent oublier. Et puis il y en a qui ne cherchent pas le bien du clan. Chacun pour soi. La case qu'ils construisent doit toujours être plus grande que celle du voisin.*

Kapita Nzaadi, pense Harry, si tu savais qu'en Europe ..., mais il ne dit rien. Il dit seulement :

— *Tu as les paroles de la sagesse, Chef !* Et enfin il en vient à sa grande question :

— *Chef, je pense souvent que les femmes ne sont pas bien respectées par les hommes.*

— *Que veux-tu dire ? Explique-toi !*

— *Quand une famille va s'établir dans un autre village, l'homme marche devant, la machette sous le bras. La femme, elle, porte tous les bagages, le panier avec la nourriture, les ustensiles de cuisine, la houe et les nattes, et elle porte aussi le bébé.*

— *Nous sommes tous nés d'une mère. Elle a tout pour faire vivre nos enfants, le ventre, les seins, la douceur. Nous, les hommes, avons l'eau de la naissance, la vie sort de l'eau. Elles sont la terre où habitent les ancêtres. La terre, nous la respectons. C'est elle qui nous fournit les plantes qui guérissent, le gibier qui entretient notre force. Et c'est par le ventre de la femme que passe la force vitale.*

Le Chef Kapita Nzaadi a encore laissé Harry sur sa faim, mais il comprend, oh combien ! ses explications et il les apprécie. Il demande encore :

— *Est-ce que la femme peut être Chef ?*

— *Bien sûr ! répond Kapita Nzaadi sans hésitation aucune. Mais la femme a sa fonction et l'homme la sienne. Qui protégera la femme et l'enfant si l'homme ne marche pas devant avec sa machette pour chasser les mauvais esprits ? Nous devons rester chacun à notre place et Dieu est au-dessus de nous tous. Il n'est ni homme ni femme !*

Harry est émerveillé, et il demande :

— *Qui vous a appris tout cela ?*

— *La tradition de nos ancêtres. Et puis, nous les anciens, nous nous entourons de conseillers.*

Le chef sourit encore, un sourire radieux et transparent. Harry voit l'homme devant lui, mais insensiblement son image se transforme et se multiplie ... *Je n'ai pas cinquante ans et j'ai vu Abraham*, médite-t-il en reprenant librement une parole de l'Évangile ... Les ancêtres deviennent des Saints et les Saints des ancêtres africains ... Il y a foule autour, des hommes, des femmes, des enfants de toutes les races ...

Revenant enfin de son rêve incroyablement réel, il dit au Chef :

— *Kapita Nzaadi, quand tu es arrivé tout à l'heure tous les gens sont partis.*

— *Les yeux ne doivent pas voir quand des chefs mangent et boivent ensemble.*

La conversation est terminée, tous les sujets ont été épuisés. Ils se lèvent tous les deux et se serrent longuement les deux mains. Sachant que la chose fera grand plaisir au Chef, Rik lui dit :

— *Kapita Nzaadi, tes petits-enfants, Malembe et Ndzuusi, sont des enfants adorables. Est-ce que tu sais qu'ils te ressemblent ?*

— *Ils continuent notre vie. Notre vie continue en eux.*

— *Je ferai leur photo et te l'enverrai par Kalaki.*

— *Bukheti bwingi ! Très bien ! ... Et le Chef lui dit encore sur le ton de la confiance :*

— *Toi, pfumu Ali, tu nous comprends. Les autres Blancs ne nous connaissent pas. Ils ne comprennent pas les mystères de la vie !*

Rik pense au camion, à l'arbre de transmission tordu. *La transmission ne se fait pas bien !* se dit-il, et il répond à Kapita Nzaadi :

— *Oui, Kapita Nzaadi, tu as raison ! Ils inventent des objets sans âme, mais qui éblouissent les gens. Et ils se séparent.*

— *Reviens quand tu voudras, pfumu Ali !*

— *Oui, Kapita Nzaadi ! Reste bien !*

— *Va bien, pfumu Ali !*

C'est encore l'une de ces pluies diluviennes. Cinq heures de l'après-midi. Les grondements du tonnerre se noient dans le fracas de l'élément liquide sur les tôles. Il fait presque nuit noire.

Sur la lumière crue des éclairs Harry voit tout à coup une ombre au coin de la fenêtre. Y aurait-il quelqu'un sur la véranda ? Il va fermer la porte-arrière à clé pour qu'elle ne se rouvre pas juste au moment où celle de devant sera ouverte pour faire rentrer le pauvre qui, surpris par l'orage, est venu chercher refuge sous le toit de la Mission.

— *Ndza wisa ! Viens !* crie-t-il. En entrebâillant la porte.

Un moment il recule. L'eau et le vent le giflent et s'engouffrent dans la pièce. La personne est maintenant derrière la porte vitrée. Il ouvre juste assez pour lui faire un passage ... C'est la femme au châle qui avec un rapide mouvement des hanches est entrée et le saisit au poignet de ses deux mains fines. Harry se sent pris au piège. Il remarque qu'elle est pieds nus et qu'elle n'a pas de rouge aux ongles ni de poudre blanche sur son visage ... *Une femme Yaka comme toutes les femmes Yaka !* se dit-il avec angoisse. Sa blouse et son pagne tout trempés lui collent sur la peau et dessinent en fort relief ses seins et ses hanches. Elle tremble ... *Il faut faire quelque chose pour elle ! Non ..., elle n'a qu'à retourner d'où elle est venue ! ...*

Harry est en proie à une vive émotion mais essaie de n'en rien montrer. En un éclair il fait le tour de la situation ... *La nuit va tomber ... La pluie durera jusqu'à huit, neuf heures ... Le boy ne pourra venir pour le repas du soir ... Je ne pourrai pas la laisser partir avec ses vêtements trempés ... Toute la nuit elle sera seule avec moi ... Elle est prostituée ... Une femme facile.* N'est-ce pas le moment ou jamais, de se laisser aller au grand besoin de tendresse qui habite son cœur et

son corps ? ... N'est-il pas grand temps de secouer cette espèce de peu paralysante, faite de sentiments religieux et sans doute de complexes ? ... Il se rend compte que, s'il le veut, le cours de sa vie changera entièrement cette nuit ...

Une voix lui dit : *Non, le boy ne descendra pas à la Mission ce soir ! Personne ne sera témoin de votre intimité ... Papa ! qu'est-ce que tu attends de moi ? ... Mamie ! viens à mon aide ! Oh, Christ, ami des hommes ... et des femmes, viens à mon secours !*

Il essaie de pas entrer dans la voltige des idées folles qui lui passent par la tête et d'être pragmatique.

— *Va te déshabiller !* dit-il à la femme, en lui montrant la porte de sa chambre. *Je vais te chercher des couvertures. Il y a de quoi te sécher derrière les nattes de bambou !*

La femme tremblante de froid mais souriante pousse la porte entrouverte de sa chambre. Harry, lui, tremble d'émotion. Son cœur lui tape dans le creux de l'estomac et dans les tempes, pendant qu'il tire les couvertures du lit de Charles. Est-ce que le Père sera d'accord ? ... Faut-il qu'il le lui dise à son retour de la brousse ? ...

Ne soyez jamais seul à seule avec une femme ! C'est la voix de son Directeur spirituel commentant les règles de conduite du grand-séminariste modèle. *Pour cela, pense Harry, c'est déjà fait !* Il pense à Makuma, à Germaine Matsayi, à Mwaadi et à toutes les autres qui sont venues le voir à la nuit tombante, ou à la nuit carrément tombée ... Aurait-il dû leur dire de venir à un autre moment ou d'appeler l'une de leurs copines pour être témoin de ce qu'il ferait et se prémunir ainsi contre les dangers éventuels ? Et ... du même coup briser les liens profonds qu'il entretient avec ces femmes si sympathiques et confiantes ? *Méfiez-vous, Harry Verkamp ! Ici ce n'est pas pareil !*

Il revoit les hanches de la femme qui roulent, son ventre qui ondule, ses lèvres sensuelles ... Il sait maintenant tout sur elle. Elle est stérile et a été renvoyée par son mari ... *La pauvre ! pense-t-il, jamais elle n'aura d'enfants ...* Pour vivre ! ? Par plaisir ! ? ... elle est devenue peu à peu prostituée pour les Blancs de passage.

Harry pense à Klaus. Il ne l'a pas revu depuis plus d'un an. Il est pourtant toujours représentant des cigarettes Belga. On le voit maintenant passer le matin, tous les trois mois environ ... La femme s'est établie en amont du village. Harry fait le rapprochement ... C'est pour cela qu'il ne revient plus à la Mission. *Pauvre Klaus ! Pauvre ?*

Pauvre Harry ! Et si la pluie s'arrêtait avant huit heures ? Et si le boy descend quand même à la Mission ? ... Qu'est-ce que je lui dirai ? ... Est-ce qu'il me croira, malgré la confiance qu'il a en moi ? ... Les Bayaka trouvent normal qu'on ait une femme. Ils ne croient pas vraiment que même les missionnaires n'en aient pas. *Zéphyrin n'aura aucun problème pour accepter que je couche avec elle, c'est sûr ... Mais je ne coucherai pas avec elle !* essaie-t-il de se convaincre. Mais son trouble persiste. *Est-ce que j'ai seulement le droit de laisser le doute s'infiltrer dans le cœur des chrétiens et des catéchumènes ? ... Eux croient vraiment que je respecte les femmes. Et on le saura forcément qu'elle a passé la nuit avec moi ! ...* Chez les Bayaka tout se sait ! *Et ce n'est évidemment pas simplement pour causer et dormir ensemble comme des enfants. Elle est prostituée ...*

L'idéal de la virginité évangélique Harry y croit fermement. La parole de l'Écriture Sainte : *Que celui qui peut comprendre comprenne !* lui trotte toujours dans la tête *Seulement, se demande-t-il, est-ce que je suis de ceux qui peuvent comprendre ? Le Père Charles, oui ! Et tant d'autres ... Mais dans ma vie à moi, est-ce possible ?* Son angoisse ne fait qu'augmenter, car il s'en rend compte : le désir du mâle est en lui.

C'est une prostituée, rien qu'une prostituée ! dit la voix, la même que tout à l'heure. *Mais cette femme, ne peut-elle pas donner un autre sens à sa vie ?* rétorque le Directeur Spirituel. *Rik, dépêche-toi ! la femme a froid ! Merci, mamie !* dit Harry, car il est convaincu que c'est elle. *Des corps de femmes nues, j'en ai vu beaucoup ! Allons-y. Il frappe à la porte.*

— *Entre !* répond la femme sans hésitation, mais la voix tremblante de froid.

Elle a de la chance de n'y voir aucun mal ! ... Elle est habituée. Est-ce vraiment si terrible que cela ?

Lorsque Harry pousse la porte, elle finit de se frotter vigoureusement avec la serviette. Il voit les beaux seins fermes tels des fruits mûrs destinés à être mangés sur le champ ... Le pagne et la blouse essorés sont étendus sur la natte de séparation ... Harry prend un ton dégagé :

— *Au fait, comment t'appelles-tu ?*

— *Christine, Christine Mulambwa.*

— *Tiens, Christine, enveloppe-toi, et prends mes pantoufles, dit-il le plus calmement possible ... Tu es chrétienne ?*

— *Oui ! ...* répond-elle le plus naturellement du monde, comme si ce détail n'avait aucune espèce d'importance par rapport à la vie qu'elle mène, mais serait plutôt un signe d'émancipation sociale ... *J'ai été baptisée à la Mission de Popokabaka comme petit enfant, (il y a environ vingt, vingt-deux ans, ajoute Harry en pensée). A l'école de la Mission j'étais une des meilleurs élèves !*

— *En effet, dit Harry, tu parles un Français impeccable.*

— *Tous les Blancs me le disent.*

Sans précipitation, elle fixe la première couverture sur ses hanches et la noue comme un pagne, l'autre, passée sur le dos, la renferme

entièrement. Elle a un magnifique sourire :

— *Merci beaucoup, chéri !*

Elle avance ses lèvres, mais Harry, pris de court, l'embrasse gauchement sur la joue et lui serre longuement les mains en compensation. *Première défaite !* pense-t-il, mais il ne sait s'il doit s'en féliciter ou pas. Deux sentiments contradictoires s'entrechoquent en lui avec véhémence.

— *Viens, Christine, on va s'asseoir à la salle de séjour !*

— *J'ai envie de coucher avec toi !*

Ses yeux le supplient mais il la pousse doucement hors de sa chambre. Pourtant il est sur le point de l'enlacer et de la tirer en arrière vers son lit : *Viens, moi aussi, j'ai envie de toi ! Rien qu'une fois, pour connaître ! ... Elle est une prostituée, rien qu'une prostituée !* dit la voix, toujours la même, celle qui lui a assuré que le boy ne descendrait pas à la Mission ce soir. *Elle ne va pas dire aux Bayaka ce qu'elle a fait avec toi ce soir !*

— *Comment dois-je t'appeler ?* lui demande-t-elle en se tournant vers lui.

— *Appelle-moi simplement Harry.*

— *Harry, tu n'es pas comme les autres blancs.*

— *Je le sais bien ...* dit-il en réponse, et il se rend compte qu'en fermant derrière lui la porte de la chambre, il a fait un nouveau pas qui le sépare des Blancs ... *Mais que veux-tu dire ?*

— *Avec les autres je serais déjà au lit.*

Encore cette lutte intérieure. Il cherche une réplique neutre. Il dit :

— *Je voudrais t'offrir quelque chose ... mais ...* Il n'y a pas pensé. Qu'est-ce qu'il lui offrirait ? Les Blancs la gâtent certainement

beaucoup ... Tu fumes ?

— Oui, Harry.

— Tiens, prends une Belga. Tu bois une bière avec moi ? J'ai là une bouteille depuis fort longtemps. Je l'ai mise sous la gouttière tout à l'heure pour la refroidir un peu, comme si je savais que tu allais venir.

— D'accord ! dit-elle tout simplement.

— Pourquoi viens-tu toujours ici les jours de pluie ?

— Parce que les Blancs sont bloqués en brousse par l'orage, ils n'arriveront pas jusque chez moi, c'est pourquoi je viens chez toi.

— Et parce que la pluie est venue tard aujourd'hui, tu viens maintenant que la nuit tombe.

— C'est cela.

— Mais tu aurais au moins pu entrer chez moi avant l'orage.

— Je pensais qu'avec toi cela n'aurait pas été facile.

— Pourquoi ? Tu n'aurais au moins pas été entièrement trempée. Tu ne veux tout de même pas rester avec moi toute la nuit ?

— Si, je n'aime pas rester seule la nuit.

Quel franc parler ! pense Rik, l'assurance d'une femme blanche ! Il sent comme du regret pour elle. Jamais elle ne pourra vieillir comme une Muyaka, entourée des siens. Elle sera coupée des autres, gâtée comme elle est par ses « amis blancs » ... Et il pense encore, et l'angoisse revient avec la pensée : Quelle logique simple ! Alors que moi, je suis si illogique avec elle, et si hésitant !

— Y as-tu pensé que tes vêtements ne seront pas secs demain matin ? ... Je peux toujours essayer de les faire sécher à la cuisine après la pluie.

— D'accord, Harry !

Elle a l'habitude de se faire servir, pense-t-il encore, en entendant toutes ces réponses brèves et décidées. Non, plus jamais elle ne sera une femme Yaka ! Est-ce le Français qu'elle parle, ou le fait de l'avoir

si souvent vu, couverte de poudre blanche ? ... Harry se rend compte qu'un changement d'attitude s'opère en lui, un détachement vis à vis d'elle.

— *Mange un peu de poulet !*

Il met deux couverts. Ils mangent en silence, en finissant leur bière.

Ils prennent encore chacun une banane et le repas est fini. Cependant Christine n'abandonne pas son idée.

— *Tu viens maintenant ?*

Il faut dire ou faire quelque chose. Enveloppée comme elle est, Harry repousse ses appréhensions. Il ne peut pas abandonner cette fille. Se tenant debout derrière elle, il commence à lui caresser le cou et la tête tout doucement.

— *Christine, si tu savais toutes les choses auxquelles je pense ! ...*

Est-ce qu'elle perdrait enfin ses illusions ? Elle se laisse faire sans bouderie. On dirait qu'elle devient toute petite.

— *Ah, oui, j'y pense tes vêtements !*

Harry court vite dans sa chambre chercher la blouse et le pagne, car la pluie tombe déjà moins drue. Il attrape les couverts au passage et d'un bond il est à la cuisine. Il refait du feu et étend les vêtements mouillés. Pendant qu'il vérifie l'étendage il constate qu'il n'est pas encore entièrement serein. Il tremble. *Pourvu que le boy n'arrive pas maintenant ! ...* Il lave en hâte la petite vaisselle et revient en courant vers la maison.

— *Tes vêtements seront vite secs maintenant.*

Elle ne réagit pas à ce qu'il dit. Harry voit dans le regard de Christine que quelque chose la préoccupe. Elle se tourne vers lui et lui dit toute rêveuse :

— *Harry, moi aussi, je pense à beaucoup de choses. Pourquoi suis-je venue si souvent à la Mission sans que tu me prêtés la moindre attention ? Je sais que tu es beaucoup moins facile que les autres Blancs, mais tu es tellement plus gentil ! ... Je crois que je suis amoureuse de toi.*

Est-ce une ruse de femme ? Harry revient s'asseoir à côté d'elle. Prenant ses mains fines dans les siennes, il lui dit :

— *Christine, tu es très sympathique. J'aime ta simplicité et ta franchise. Je voudrais être franc avec toi, moi aussi. J'aime toutes les femmes Yaka et je suis sûr que tu es comme elles.*

— *J'ai déjà enlevé toutes ces choses que tu n'aimes sans doute pas, Harry, le rouge à ongles, le châle, les sandales, la poudre, je suis prête à tout oublier.*

— *Je suis tout content que tu m'as compris, Christine, Je préfère la peau noire à la peau blanche que j'ai pourtant moi-même. Malheureusement !*

— *Pourquoi dis-tu cela, Harry ?*

— *Ma grand-mère paternelle était une femme indonésienne, elle avait la peau marron clair comme toi.*

Christine est visiblement heureuse de la confiance. Elle triture doucement les doigts de Harry. Il la laisse faire sans s'y opposer. Il se sent maintenant tout à fait à l'aise avec elle. Son cœur est calme, son corps, sa fantaisie sont apaisés. Il est heureux de ne lui avoir pas refusé l'entrée de la Mission. Cette femme aussi a le cœur d'une Muyaka. Il faut qu'il la prenne comme elle est pour l'amener progressivement vers le Christ ... Elle lui demande très gentiment :

— *Tu dis, Harry, que tu aimes beaucoup les femmes Yaka. Ne pourrais-tu pas être un peu plus amoureux de moi que des autres ?*

Et dans les yeux qu'elle tourne vers lui, Harry voit clairement qu'elle ne parle pas simplement le langage de son métier.

— *Soyons d'abord des amis, Christine, et essayons de mieux nous connaître. Mais qui t'aidera si les Blancs ne te donnent plus d'argent ? Tu sais que je n'ai pas grand-chose à t'offrir ...*

La jeune femme lui répond avec une conviction désarmante :

— *Je vivrai pauvre comme avant !*

Il est huit heures maintenant. La pluie s'est arrêtée. Mais Harry ne s'en fait plus un souci. Toujours occupé à être gentil avec elle, il lui demande :

— *As-tu assez chaud ? ... Si on allait s'asseoir dans l'entrée autour de la table ronde ?*

Sans problème Christine se laisse conduire de l'autre côté de la séparation. Elle sait pourtant qu'ainsi elle s'expose aux regards d'éventuels passants. Elle se laisse déjà guider par Harry sans hésitation. Sentant que la femme est toute disposée à l'écouter, il lui dit :

— *L'amour tel que je le vois est très exigeant. Tant que j'ai la santé, je me sens au service de tous. Est-ce que je peux me dérober pour n'être plus qu'à toi ?*

Toute rêveuse, regardant droit devant elle, la femme murmure :

— *Père sans enfants !*

Et Harry sait qu'elle fait le rapprochement : *Mère sans enfants !* À cause de sa stérilité.

— *Au contraire*, dit-il, en réponse à cette réflexion muette, *je me sens le père de tous. J'essaie de donner la vie qui ne meurt pas.*

Ce qu'il dit est très vrai. Mais combien cette paternité spirituelle lui semble exigeante, cruelle même ! Continuellement tout son être brûle. Pour lui il n'y a pas d'autre vie que celle qui jaillit des sentiments, de la tendresse. Il ne voit pas comment il s'élèverait vers un autre amour, sans le tremplin de l'amour simplement humain ... Tout cela il ne saurait le dire à Christine maintenant ... Est-ce qu'il serait voué au même destin qu'elle ? ... Rien que par cette espèce d'obstination spirituelle qui le tient prisonnier ?

Le beau visage de la femme le regarde intensément. Il voit briller une toute petite flamme dans ses yeux. Elle dit :

— *Harry, je t'aiderai. J'ai compris ! Mais tu me donneras une grande place dans ton cœur, n'est-ce pas ? C'est si triste de n'avoir pas d'enfants !*

— *Une grande place dans mon cœur, tu l'as déjà. Je t'aiderai à rendre ta vie plus belle, mais en attendant ce sera dur, Christine ! ...*

Pourquoi dit-il cela ? Il ne se fait pas d'illusion. Le mot « illusion » est d'ailleurs trop fort. Il ne regrette rien pour elle, sinon de ne pas encore pouvoir tout lui dire. Une petite lumière s'est allumée dans ce cœur et il est certain qu'elle ne s'éteindra plus, malgré le souffle du désir qui reviendra dans le cœur de cette jeune femme au passage des Blancs. C'est à cause d'eux qu'il a des regrets. Si Christine n'est plus disponible pour eux, ils auront vite fait de déshonorer une autre jeune-fille noire, une autre petite esclave Yaka pour une nuit tropicale

agréable. Ils ne se feront même pas de souci pour les petits qui pourraient naître de leurs aventures fugitives ...

— ... *Je suis heureux de t'avoir auprès de moi. J'ai toujours rêvé de pouvoir me confier en toute simplicité à une femme, entièrement, tel que je suis ... avec mes hésitations. J'ai toujours eu peur des désirs et espoirs que ni elles ni moi-même ne pourrions contrôler par la suite ... Avec toi c'est différent. Tu connais l'homme blanc. Tu ne te fais pas d'idées fausses sur ses « qualités ». Avec toi je suis plus assuré.*

— *Tu peux tout me dire, Harry !*

— *Je te propose de nous revoir souvent. Veux-tu ?*

Et comme s'il se rendait compte de ce que ces visites pourraient impliquer, il ajoute :

— *Tu aurais été toute consentante si je l'avais voulu ...*

— *Je le suis toujours, Harry. Tu es tellement différent, et j'y trouverais la plus grande joie.*

— *Je te crois sincèrement, dit Harry tout songeur ...*

Il se rend compte que Christine n'a rien perdu de la facilité avec laquelle le Muyaka, la femme Yaka surtout, est capable de franchir le pas entre l'engagement spirituel le plus pur et l'abandon complet de sa personne, y compris le corps, ou de faire la démarche inverse. On imagine mal une prostituée européenne qui deviendrait en un jour une adepte fervente de la spiritualité la plus pure. C'est pourtant le cas de Christine, qui malgré cela continue de rester l'être de chair qu'elle est.

— ... *Je me sens comme quelqu'un de ta race, Christine.*

— *Oui, Harry, je ne comprends pas les autres Blancs, toi, je te comprends.*

— *Dieu nous appelle tous à la vie, à la joie, une joie et une vie très profondes. Le plaisir des corps ne peut être qu'un petit reflet de cette joie à laquelle nous sommes tous appelés ... Est-ce que je te le dirai,*

Christine ? ... J'hésite encore à me donner à une femme, si je n'ai pas d'abord répandu la vie qui ne meurt pas ...

Christine ne comprend pas le tracas de Harry. Avec conviction elle répond :

— Mais les pasteurs protestants sont bien mariés ! Pourtant eux aussi sont les messagers de Dieu.

Sans le vouloir elle a touché la plaie qui saigne en Harry. Son cœur recommence à battre très fort. Devant cette femme si simple il sent la faiblesse de ses arguments. Dieu et le corps ne doivent pas s'opposer et ne s'opposent pas. Il doit faire quelque chose. Il ne peut répondre.

— Je pense que tes vêtements sont secs maintenant. dit-il en se levant.

Il est à la cuisine. Le feu de bois qui s'éteint doucement devient une tête noire et grimaçante. Une voix semble lui dire : *Tu es un hypocrite ! Un menteur ! Tu trompes cette femme avec tes beaux discours ! Tu te sens détaché d'elle, parce qu'elle n'est pas une pauvre « femelle » Yaka comme tu les préfères. Ton amour ! ? Bah, qui te croira ? ... Ne vois-tu pas qu'elle est belle et gentille ? Profites-en pendant qu'elle est encore là ! ... La voix très tentante ne dit cette fois pas son identité. Est-ce la voix de sa conscience qui se révolte contre son hypocrisie ? ...*

En touchant la blouse et le pagne chauds Harry est complètement bouleversé. Angoisse et désir s'entremêlent, montant de ses mains qui caressent le tissu soyeux, tout imprégné d'odeurs voluptueuses ... *Mes raisonnements ne tiennent pas debout ! Est-ce que j'ai simplement le droit de la faire souffrir davantage ? ... Mon Dieu, est-ce que je peux encore rester longtemps dans cette confusion ? Ce n'est pas par amour que j'agis ainsi avec elle, mais par manque de courage !*

Heureusement la voix de mamie vient à son secours : *Rik, ne t'emballer pas ! Tu as agi comme il faut ... Cette femme est formidable, mais ... est-ce que tu la mérites ? Est-ce que tu es prêt pour pouvoir répondre à tant de richesses dans cette femme ?*

Un verset de l'Évangile vient confirmer les paroles de mamie : *Les prostituées vous précéderont dans le Royaume de Dieu ! Et soulagé, il se dit : C'était encore un moment très difficile à passer ! Et il rencontre à nouveau toute la foule de ceux et celles qui comptent pour lui, mais insensiblement ils s'écartent pour faire place à Christine et se serrer amicalement autour d'elle.*

— *Voilà Christine, tes vêtements tout chauds et bien secs ! Tu peux te rhabiller.*

—

— *Harry, lui demande-t-elle, pourquoi as-tu tant de mal à te donner à moi ?*

Tout ému il la serre longuement contre lui.

— *Si tu veux, viens le Dimanche à la prière. Cela te donnera du courage de prier avec les autres chrétiens ... Et, s'il te plaît, remets-toi à reparler Kiyaka, tu te sentiras moins isolée et je te comprendrai mieux. Veux-tu, Christine ?*

Elle n'a d'autre réponse que celle de ses mains qui ne veulent plus quitter les mains de Harry. Elle secoue la tête en signe d'accord. Enfin ils se séparent :

— *Bonsoir, Harry, reste bien !*

— *Va bien, Christine*

Qui m'a fait cette vilaine farce ? se demande Harry, rempli de dégoût. Il a trouvé le mot glissé sous la porte extérieure, une feuille arrachée dans un cahier d'écolier, une écriture très irrégulière et mal assurée, le texte rempli de fautes mais qui ne laisse pourtant aucun doute sur le contenu. Il lit et relit le texte :

Mundele Ali ! (Harry, le Blanc !), ne viens plus au village de Kalonda. Tu as des « affaires » chez nous. Tu as dormi avec Germaine Matsayi. L'enfant va bientôt naître, un petit bâtard ! Pas de signature, évidemment !

L'angoisse le gagne. *Germaine Matsayi* ? La jeune femme vient souvent le voir, la dernière fois c'était il y a environ six mois. Depuis plusieurs années elle a des problèmes avec son mari, il veut un enfant d'elle, mais elle ne fait que des fausses couches.

— *Pfumu, bénis mon enfant !* l'avait-elle supplié.

Elle croyait être enceinte une nouvelle fois. Elle était arrivée tard dans la soirée et lui avait dit qu'elle passerait la nuit au dortoir des catéchumènes. Il avait pris tout son temps pour la mettre à l'aise et dissiper ses appréhensions. Elle se demandait si elle n'avait pas été envoûtée, mais peut-être aussi que « l'eau » de naissance de son mari n'était simplement pas bonne.

Harry se rappelle lui avoir dit : *Ne t'en fais pas Zyelemeni, cette fois-ci tu auras de ton mari un bébé vigoureux.* C'était son intuition qui lui avait fait dire cela, ou avait-il tout simplement pris ses désirs pour une réalité ? ... Il est vrai qu'il ne peut imaginer une femme Yaka sans enfant. Il constate tous les jours qu'elles ne sont capables de vivre et d'espérer qu'en fonction de la vie qu'elles donnent ou donneront un

jour. Dès que les seins des jeunes-filles commencent à se développer, elles ne se considèrent plus que sous cet angle, avoir des enfants. Il est heureux et triste avec elles. Il entre tellement dans leur mentalité qu'il accepte entièrement le rôle qu'elles lui font jouer en toute confiance. N'est-il pas pour elles l'homme de Dieu ? Et ne désire-t-il pas de tout son cœur rendre Dieu proche de la vie des gens. Comme le féticheur il connaît leur besoin de contact physique. Il utilise l'eau bénite et trace sur leurs seins et sur leur ventre le signe du Christ ...

Il revient à la triste réalité. Le bout de papier est devenu une boule qu'il écrase nerveusement entre ses doigts. Que doit-il faire ? Ne devient-il pas trop un « mâle » pour toutes ces femmes ? Non, c'est absurde ! Il n'en est pas question. Bien sûr, toutes naturelles et spontanées qu'elles sont, elles doivent se sentir bien à l'aise avec lui. Il ne leur fait jamais la morale, il en a horreur. Il essaie de voir partout le côté positif. Les hommes comme les femmes viennent d'ailleurs chaque jour plus nombreux pour lui confier leurs problèmes.

Belle preuve de confiance ! se dit-il en redépliant le papier, et il le déchire. Non ! Il ne peut pas ne rien faire. Il se sent obligé de partir sur le champ. Il fait signe au boy tout étonné :

— *Zéphyrin, je fais un saut à Kalonda. Je serai de retour pour le souper.*

Et il continue de fulminer : *Ils m'appellent « chef ». Ils vont voir que j'en suis un ! Je ne vais pas me laisser faire, ne pas laisser dire ! J'ai une responsabilité, j'ai un message à défendre !*

Il dévale en hâte le sentier, traverse le Luhoongo, est déjà dans la montée. *Mon Dieu, que c'est dur !* Son cœur tape comme jamais dans sa poitrine, dans son estomac, dans ses tempes. Il a l'impression que ses poumons vont éclater. Ses jambes le trahissent, sa tête pèse d'un poids énorme ... Comme toujours dans les moments difficiles il

pense à son père, à sa mamie. Leurs voix lui parviennent de très loin, péniblement et pleines de parasites : *Rik, tu es trop faible pour faire ce que tu fais. C'est l'heure de la sieste. Pense à tes fièvres, pense que demain aussi tu dois être à ton poste !*

Ça y est ! Le plat ! Cela va maintenant beaucoup mieux ! Harry essaie de redevenir calme, de comprendre la situation. Il réfléchit : *Je n'aurais pas dû jeter ce papier. J'aurais pu le leur mettre sous le nez ! Bah ! ... Est-ce que ce serait Germaine qui aurait monté le coup ? Au départ le désir d'avoir un enfant, coûte que coûte, même de lui, avec mise-en-scène malicieuse, pour prouver à son mari que ce n'est pas elle qui est stérile mais bien lui. La nuit dans la maison des Pères comme preuve ? Et ensuite peut-être une courte aventure avec un Blanc ? C'est ridicule encore ! De toute façon Germaine ne sait ni lire ni écrire. Une complicité ? La jalousie ? Harry ne s'est jamais senti aussi malheureux. Il n'a pas encore connu le mal sous cette forme abjecte ...*

Ne suffit-il pas à ces gens que le climat m'épuise ? Pourquoi veulent-ils me pousser à bout ? ... Il enrage d'impuissance. Il marche comme s'il était dans le corps de quelqu'un d'autre ... Et d'un seul coup il comprend tout. C'est Athanase, Athanase Khosi ! Athanase est le seul Muyaka dont il se méfie depuis toujours, surtout depuis que Kalonda a son école. Harry lui avait demandé de présider à la prière du soir avec les chrétiens. Ils ont tellement besoin de se sentir en communauté ! s'était-il dit. Il lui avait fait la proposition pour lui enlever le complexe d'infériorité qu'il avait à cause de son infirmité ... Athanase s'était très bien acquitté de sa tâche, mais il était devenu ambitieux. Il ne se contentait plus des pourboires que Harry lui donnait. Il voulait un salaire. Tout s'était gâté quand il lui avait refusé la place de maître d'école à Kalonda. Pourtant il ne sait même pas écrire correctement !

Harry revoit son sourire faux. Il sait qu'Athanase sème la zizanie

et la discorde et essaie de monter les chrétiens contre lui. *Et moi qui croyais pouvoir être l'ami de tous !* pense-t-il amèrement. Très loin, sur la droite, il voit la minuscule case dans l'étendue quasiment infinie d'herbe jaune. Combien il comprend le désarroi de l'homme et de la femme qui habitent là-bas, séparés de tous par la haine ! *Serait-ce encore l'œuvre d'Athanase ?*

Il arrive enfin. Il n'y a personne sur la place du village ni autour des maisons. C'est l'heure de la sieste. *Tant pis ! Ils sauront que c'est moi !* Une bande de chèvres s'enfuit bruyamment devant lui quand, d'un pas décidé, il prend l'allée principale. Il crie comme tout Muyaka fâché l'aurait fait à sa place :

— *Où est Athanase Khosi ? Qu'il vienne me répéter ce qu'il a écrit, s'il ose ! Qu'il me montre le ventre de Germaine, et qu'il me prouve ce qu'il prétend ! ... Mais personne ne se montre, personne ne répond. Et il crie encore : Laissez le mensonge ! Laissez la haine et la jalousie ! J'ai toujours eu « le respect ! »*

Et il retourne à la Mission. Il pense à la parole de l'Évangile : *Si une ville ne vous accepta pas, secouez la poussière de vos sandales et allez ailleurs annoncer la Bonne Nouvelle.* Mais il ajoute aussitôt : *Seigneur, les gens comprendront que c'est trop gros !*

Pourtant l'inquiétude ne le quitte pas sur le chemin du retour. *Jusqu'où peut aller la méchanceté d'Athanase ? Sait-il seulement ce qu'il fait ?* Harry a beau se répéter comme une prière : *Seigneur, pardonne-lui, c'est un malheureux qui ne sait pas ce qu'il fait !* Son cœur reste plein d'amertume. Le problème du mal s'impose tel un gouffre sans fond à son cœur droit et innocent. *Serait-ce cela, le diable ? Serait-ce pour empêcher de telles choses que le Christ est venu sur terre ?* Il se demande avec angoisse si Athanase n'a pas forcé Germaine, sous la menace du mauvais sort, d'aller coucher avec n'importe quel blanc de passage pour pouvoir dire ensuite que c'est

lui, Harry, le père de l'enfant. Et il se pose encore beaucoup d'autres questions qui montrent à quel point il souffre.

Et même le doute vient l'assaillir. *Est-ce que je ne suis pas un doux rêveur ? Pourquoi ne profiterais-je pas moi aussi de la vie pendant que j'en ai l'occasion ? Comme Klaus ! Comme tant d'autres Blancs !* Il pense aux trois reporters-photographes autrichiens qui ont récemment passé la nuit à la Mission. À peine avaient-ils repris la route dans leur Landrover, qu'ils ont croisé trois jeunes femmes de la Mission qui remontaient de la rivière où elles étaient allées laver leur linge. Ils les ont déshabillées de force et les ont photographiées toutes nues. Des femmes habillées, cela ne fait pas bien dans un album sur l'Afrique ! C'étaient des chasseurs de sensations épidermiques. Harry avait passé un très mauvais quart d'heure avant qu'il n'arrive à calmer ces femmes en colère et à leur prouver qu'il n'était pour rien dans cette malheureuse affaire. *Si les Bayaka n'attendent rien de mieux de moi que de coucher avec leurs femmes ou de favoriser de tels trafics, pourquoi alors n'y pas aller carrément ? Non, Rik, calme-toi ! Fais la part des choses ! Mais, mamie, pourquoi alors dois-je tellement souffrir ? Mon engagement m'épuise ! Tiens bon, Rik ! Continue de leur faire confiance ! Les Bayaka t'aiment bien.*

Lorsqu'il arrive à la Mission ses forces l'ont entièrement abandonné ... Le boy l'aide à monter l'escalier ... La nuit tombe sur lui.

...

Èèè, pfumu eto ! Bandokele ! *Ah notre Pfumu, on l'a ensorcelé ! ... Il souffre beaucoup ... Non, il dort ... Il a beaucoup de « feu » !*

Des bribes de phrases lui parviennent, des voix d'hommes et de femmes Yaka, des voix chuchotantes, très lointaines ... *Il faut que je les voie ! Où sont-ils ? ... Où suis-je ?*

Harry veut s'arracher à cette nuit, à cette léthargie, à cette pesanteur qui immobilise ses membres et abrutit ses sens, qui enveloppe son cerveau et qui l'empêche d'entrer en contact avec eux ... Mais déjà une nouvelle vague de brouillard épais le replonge dans le vide, impérieusement, loin de ses amis ... Et à nouveau cette bouche énorme et mielleuse qui s'ouvre et fait apparaître des dents pointues. Encore ce sourire qui devient ironique, ces jambes maigres qui se transforment en pattes poilues aux griffes recourbées, et puis ce rire fou ... *Ali ! Je te tiens maintenant !* ricane la voix, *Tu ne m'échapperas plus ! Mon Dieu, non ! Tu ne m'auras pas !* Harry essaie de se défendre. Son subconscient cherche ses amis de toujours, pour qu'ils soient témoins de son espoir impuissant. *Non, il ne m'aura pas, n'est-ce pas ?*

Des silhouettes se détachent sur le rectangle clair de la fenêtre, des silhouettes immobiles, silencieuses et amicales. L'une d'elles se penche vers lui :

— *N'wa, pfumu ! Bois, pfumu ! c'est de l'eau bien fraîche !*

Il arrache à sa tête un petit signe d'acquiescement et toutes ses forces se concentrent dans ses lèvres qui se tendent vers le précieux liquide. Immédiatement la fraîcheur lui apporte la vie et le fait sortir de sa torpeur.

— *J'étouffais ! Merci, Zéphyrin ! ... Quelle heure est-il ?*

— *Dix heures, pfumu. Hier après-midi tu es revenu à la Mission. Tu étais très pâle, nous t'avons étendu sur ton lit. Tu as été très agité. Maintenant cela va beaucoup mieux. Repose-toi. Tes amis sont là.*

François Kitsita et Jean Malele, deux des membres du Conseil Paroissial, sont auprès de lui. Ils lui sourient tristement.

— *Niimba, pfumu ! Dors, repose-toi ! lui dit François.*

Harry essaie de regarder autour de lui ... Makuma est là aussi, et Nzuusi dans sa petite robe d'écolière, et son grand frère Malembe, et la petite Tsimba dans sa jupette qui tient par une ficelle, et encore d'autres catéchumènes. L'espoir et l'amitié qu'il lit dans leurs yeux le remplissent de paix. Il tente de leur sourire, mais pendant que Zéphyrin et Makuma finissent de lui mettre des draps propres et secs, l'ombre cotonneuse le recouvre à nouveau ...

Zéphyrin a enveloppé Harry d'une couverture et l'a installé sur sa chaise longue derrière la maison des Pères. Sur son lit Harry avait l'impression d'étouffer. Est-ce qu'il sera un peu mieux à l'air libre ?

Son corps est à l'image de son esprit. Le moindre mouvement, la moindre pensée même, le font souffrir. Il se rend compte que la blessure causée par ce petit bout de papier est profonde. Le coma paludique l'a affaibli, a endolori toutes ses articulations. Il se sent comme quelqu'un qui sortirait d'une machine à broyer. Mais la malaria, peut-elle tuer l'espoir à ce point ? Il essaie de se donner courage et confiance : *Non, je me sens déjà beaucoup mieux !*

Il fait l'effort intérieur de prier. Il ferme les yeux, mais l'image du cauchemar revient. Athanase et ses compagnons sorciers exécutent de leurs pattes grêles, noires et poilues leur danse macabre en grimaçant. De plus en plus vite leurs sabots crochus martèlent le sol ... *Mon Dieu, pourquoi permets-tu cela ? En quoi ai-je péché ? ...*

Sans s'en rendre compte Harry a le réflexe de son enfance, un sentiment de culpabilité. Le grand diable noir derrière la porte ouverte de sa chambre lui montre ses dents pointues et ses griffes en ricanant : *Où est ta virginité ? Ah, ah ! Ce sont les femmes qui te me livrent ! C'est bien fait pour toi ! Heureux les purs, ah, ah ! Et comme toujours depuis qu'il est en Afrique, il cherche son père et mamie : Papa, mamie, où êtes-vous ? ... Ses yeux, ses oreilles ne parviennent pas à aller plus loin que les toits de tôles rouillées derrière le grand manguier ... Est-ce que vous m'entendez ? ... Savez-vous combien votre enfant souffre ?*

Est-ce seulement une impression causée par l'enchevêtrement

des choses ? Ou le mystère du mal prend-il en Afrique vraiment la forme de l'envoûtement ? ... Harry cherche en pensée une route droite, la rue principale de son village natal, mais à la place, il ne voit que le sentier tortueux du Luhoongo qui serpente entre des souches d'arbre vermoulues. Au lieu des peupliers qui bordaient le chemin de l'école, il aperçoit les arbres énormes de la forêt vierge à la frondaison exubérante et entourés de lianes géantes qui les enserrant comme des boas pour les étouffer. Les carrés des champs de blé et des prés régulièrement découpés se changent en étendues infinies d'herbes jaunes. Son village paisible groupé autour du clocher de l'église n'est plus qu'une case isolée perdue dans l'infinité de la steppe.

Est-ce que je perdrais la raison ? ... Oh ironie ! Comme venant de très loin, il entend les voix impersonnelles et traînantes des élèves de l'École Primaire qui apprennent des additions. $7 + 3 = 10$, $9 + 1 = 10$, $6 + 4 = 10$... Que c'est monstrueux de leur bourrer le crâne avec ces choses-là ! À quoi cela peut-il servir aux Bayaka de faire des additions ? ... Harry a nettement l'impression que ces jeunes se moquent éperdument de ses problèmes ...

De la chapelle qu'il aperçoit sur la droite en tournant péniblement la tête, lui arrive l'écho des voix nasillardes et tristes des catéchumènes qui récitent leur catéchisme. Il entend : *Dieu récompense les bons au ciel et punit les méchants en enfer ... Le ciel ? Oh, qu'il lui semble en ce moment lointain et insaisissable ! ... L'enfer, oui ! Il a l'impression d'y être. Que serait-ce autrement que d'être coupé de tous ?*

Où sont mes amis Yaka ? Il ne voit personne. Est-ce que ce seraient eux qui le fuient ? Ou serait-il lui-même trop faible pour établir le contact avec eux ? Est-ce que la vie ne serait finalement rien d'autre qu'une loterie où il y a les chanceux et ceux qui doivent toujours perdre ? Son intuition profonde qui l'a fait vivre, ne serait-ce que rêve ? Harry n'a que des questions et aucune réponse ... Que c'est affreux ! ...

Une voix toute proche, très fraîche, très douce balaie d'un coup son cauchemar. Une fraîcheur inimaginable caresse son corps et son esprit meurtris.

— *Bonjour, Harry ! ...*

C'est Christine qui s'est approchée très discrètement, comme si elle sentait qu'il ne faut pas l'effrayer. Ses yeux expriment une extrême gentillesse, il n'y a que douceur dans son attitude, le désir d'être pour Harry un réconfort. Sur le visage de la jeune femme il ne lit aucun abattement, aucune pitié, aucun étonnement, rien d'autre que disponibilité. Il remarque ses vêtements simples mais très propres.

— *... Tu as beaucoup souffert, mais sache que je suis avec toi !* Elle lui prend la main et la caresse affectueusement. *Maintenant tu vas te remettre.*

Harry tient longuement les mains fines de Christine dans les siennes et il sent revenir la vie.

— *Merci, Christine ! ...* chuchote-t-il, bouleversé par la force calme et profonde qui entre en lui par le contact de ses mains. *Tu es une amie précieuse !* Mais elle répond, toute étonnée :

— *C'est toi, Harry, qui m'as donné une nouvelle vie, un courage dont je ne me sentais plus capable. C'est toi que je dois remercier. Puis-je faire quelque chose pour toi ?*

— *Non, merci Christine ! Tu m'as fait grand plaisir de venir à la prière tous les Dimanches et surtout d'être venue me voir aujourd'hui ...*

Marcel et les catéchumènes sortent de la chapelle sans le moindre bruit. Est-ce parce que Harry a de la visite ? ... Le catéchiste donne quelques consignes brèves. Les hommes hochent la tête et partent,

leur machette sous le bras. Les femmes et les jeunes-filles prennent en silence leurs récipients d'eau. Elles se dirigent vers le puits en tournant furtivement leurs regards vers le pfumu. Makuma reste un moment immobile avant de disparaître à son tour derrière la clôture du jardin en direction du point d'eau.

— *Ils n'osent plus venir chez moi, comme si j'avais une maladie contagieuse. Est-ce que je suis devenu un étranger pour eux ?*

— *Non, Harry, ne pense pas cela ! Ils t'aiment beaucoup, mais tu es très fatigué et ils ne veulent pas t'importuner par leurs visites. N'as-tu pas entendu leur silence ? N'as-tu pas vu leurs regards tristes et senti leur abattement ? Au village on ne parle plus que de toi. Les gens se réunissent et prient pour toi*

— *Pourquoi sont-ils si tristes, Christine ? Je guérirai.*

— *Le mal auquel ils pensent, ils le connaissent bien.*

— *Quel mal ? Je n'aurais pas dû aller à Kalonda avec la fatigue que je ressentais, voilà c'est tout, non ?*

Harry distingue un voile de tristesse dans les yeux de son amie :

— *Les gens disent ... que tu as été ... ensorcelé ... Mais ils sont perplexes ... Ces choses n'arrivent qu'aux Noirs.*

Christine est toute étonnée de voir les yeux de Harry s'allumer :

— *En effet ! Mais alors je suis comme les Bayaka ! ...*

Pour la première fois depuis des jours Harry sourit, c'est un vrai sourire qui détend son visage fatigué. Il ajoute :

— *... A toi, Christine, je peux tout dire.*

— *Où, Harry ! Et je suis sûre de te comprendre. Parle ! Je serai avec toi. Mais pourquoi donc souris-tu comme cela ?*

— *Quelqu'un m'a jeté le mauvais sort. Je l'ai vu qui dansait avec*

les autres sorciers.

— *Pourquoi peux-tu rire de cela, Harry ? Mais c'est affreux !*

— *Oui !*

— *A-t-il mangé et bu avec toi ?*

— *Oui, il y a plusieurs mois.*

— *Alors, il t'a mis le poison lent.*

Pendant un court instant il y a un décalage extrême entre leurs réactions respectives. Christine est prise d'angoisse. Harry quant à lui, semble vouloir entraîner son amie dans un genre d'enthousiasme qu'elle ne peut comprendre.

— *Kilisitini ! (il lui parle à la façon Yaka), j'ai souri parce que je suis maintenant un homme Yaka et toi la plus précieuse des femmes Yaka. Tu es plus que jamais avec moi. Tu m'avais dit le premier jour que tu es venue me voir que tu lutterais avec moi ... Avec toi je ne crains plus rien !*

Sous son teint marron clair, la jeune femme est devenue extrêmement pâle. Ses lèvres se tordent, des larmes coulent de ses yeux courageux. La confirmation de la bouche même de Harry de ce que les villageois ont redouté, lui semble insupportable. Est-ce que son ami se rend compte de la gravité de sa situation ? Mais celui-ci semble être emporté par son enthousiasme :

— *Oui, Christine, nous vaincrons ! J'ai la peau blanche, mais la peau seulement. Je suis tellement Muyaka que j'ai souffert comme eux. Je me suis senti anéanti. Désormais je les comprendrai mieux. Nous vaincrons tous ensemble, Christine ! Sommes-nous pour rien des enfants de Dieu ?*

Mais est-ce la fatigue ou le besoin de bien se faire comprendre ? Harry devient calme, presque méditatif, quand il dit :

— *J'ai toujours refusé un Dieu impersonnel, je voulais rencontrer Dieu à travers le cœur des hommes uniquement. Je ne savais pas où ce choix me conduirait. C'est en toi que je le découvre aujourd'hui, comme je l'avais déjà confusément découvert à travers les autres Bayaka.*

— *Pourquoi en moi, Harry ? demande-t-elle. Et le mauvais sort, les diables, les sorciers, pourrons-nous vraiment les vaincre ? ... Mais, excuse-moi, Harry ! J'ai déjà trop parlé. Je te laisse te reposer maintenant, mais je reviendrai.*

— *Oui, Christine, reviens demain ! Il insiste sur « demain » pour qu'elle sente vraiment qu'elle doit revenir. Il a besoin d'elle.*

— *Reste bien, Ali !*

— *Va bien, Kilisitini !*

Oh ! qu'elle est courageuse, se dit Harry, admiratif, voyant qu'elle a séché ses larmes.

Le boy s'active dans la petite cuisine autour du feu. Il faut bien que son pfumu mange un peu. Mais il n'oublie pas que celui-ci reste extrêmement fatigué et qu'il doit s'occuper de lui sans tarder.

— *Je t'aide à te recoucher, pfumu ? Je viens te chercher.*

— *Non, Zéphyrin, je me sens déjà beaucoup mieux, tu sais !*

— *Bonjour, pfumu !* lui dit Marcel, mais ému comme il est, il n'arrive pas à dire un mot de plus et il s'en va déjà lentement ne sachant visiblement pas trop que faire.

Qu'ils sont tous gentils pour moi ! pense Harry. Et il fait la prière : *Mon Dieu, permets-moi de leur redonner courage et une foi vivante en Toi, seule source de vie ... Papa, maman et mamie lui sourient, et son père ajoute : Cette petite Muyaka est précieuse pour toi, Rik ! Cette nuit sera meilleure, mon grand !*

C'est vrai qu'elle est précieuse, Christine. Dès son premier contact avec elle, il avait senti que cette « fille de jeu », comme disent les Bayaka, était une déracinée comme lui. Elle avait perdu ses racines Yaka par son métier de prostituée pour les Blancs, comme lui-même a été transplanté vers une terre nouvelle avec toutes les douleurs que cela suppose pour la jeune plante ... Il l'avait comprise dans son désarroi. Oui, cette femme n'a plus qu'une idée, donner à sa vie son plein sens à partir de sa stérilité ... *Comme moi ?* se demande-t-il. *Mon Dieu, bénis-la et bénis-moi, ton pauvre vagabond.*

Il est midi. Harry essaie de manger un peu ... Il y a quelqu'un derrière la porte vitrée. L'homme toussoie pour se faire connaître. Harry se lève et va ouvrir la porte pour le faire entrer.

— *Kota ! Entre !* dit Harry qui a compris que c'est un messager
— *Tiens, pfumu Ali, une lettre pour toi de Mossinyele (Monseigneur) !*

L'homme s'éclipse déjà en allant s'asseoir en bas de l'escalier devant la maison des Pères en attendant la réponse à emporter. Harry ouvre le pli et lit :

Cher ami,

C'est avec tristesse que nous avons appris par lettre du Conseil Paroissial que vous avez des problèmes de santé et que vous êtes très fatigué. Nous sommes responsables de votre bien-être envers Monsieur l'Abbé Lamy, Directeur du Grand-Séminaire de St. Trond et envers Monseigneur Lépautre, l'Évêque du diocèse de Liège, qui ont eu l'idée de nous proposer vos services temporairement. Or, dans les moments difficiles que vous traversez il n'est pas bon que vous soyez seul ... Mais je ne suis pas seul, Monseigneur ! réagit Harry ... Aussi ai-je décidé de vous envoyer ce Mercredi un compagnon qui s'occupera de votre santé, le temps que vous vous rétablissiez. Mark Maas est nouveau. Il sera heureux d'apprendre de vous son métier de catéchiste et vous pourrez l'initier au Kiyaka. Nous savons en effet, et nous en sommes très heureux, que vous accomplissez la tâche que Nous vous avons confiée avec beaucoup de compétence et de dévouement. Mais j'insiste, essayez de vous limiter au rôle de conseiller et de ne faire aucun travail effectif pendant quinze jours au moins. Je sais que ce repos forcé vous paraîtra difficile à supporter,

mais nous vous faisons confiance. Un temps de recul vous fera sans doute beaucoup de bien. L'amitié de votre compagnon vous aidera, je l'espère, à prendre rapidement le dessus. Nous prions pour vous ...

— *Vous ne me comprenez pas, Monseigneur ! Mais merci quand même !*

Harry trouve la lettre plutôt sympathique, malgré le ton un peu autoritaire qui le gêne ... *Monseigneur se fait du souci pour moi. C'est son droit et son devoir ... D'ailleurs le Père Charles est bien trop occupé en brousse pour qu'il puisse interrompre longtemps ses tournées pour moi ...*

Ce qui gêne Harry le plus c'est qu'il ne s'est jamais senti un modèle à imiter, et encore moins un conseiller. Ce qu'il essaie de vivre est tellement personnel ! Il pense qu'un Blanc, même animé des meilleurs sentiments, ne pourra le comprendre ... Et puis encore, Mark le verra vivre sans horaire précis, en contact continu avec les Bayaka. Il verra sa familiarité avec les femmes. Il se rendra compte qu'il vit quelque chose avec Christine surtout. Il sera incapable de lui dire tout cela. N'a-t-il jamais pu se confier vraiment, même aux responsables du Grand-Séminaire ? Il est trop habitué à recevoir ses lumières de l'intérieur, des lumières qui s'allument au contact des gens simples ... *Je ne raisonne même pas comme un Blanc qui se respecte ! se dit-il, comme tant de fois. Pourtant il fera tout pour mettre son hôte à l'aise. Il est trop respectueux des libertés de chacun pour lui imposer quoi que ce soit, et trop gentil pour lui être désagréable ... Qu'il vienne ! Je le recevrai au mieux !*

Et il se met à écrire :

Monseigneur,

Je Vous remercie de Vous faire du souci pour moi. Je tiens

pourtant à Vous rassurer. Je n'ai plus de fièvre et je reprends de l'appétit ... Est-ce que Mark Maas pourrait m'apporter de la nivaquine, de l'aspirine, du mercurochrome, des bandages et des cigarettes ? Je vous en serai reconnaissant. Votre dévoué : Harry Verkamp.

Avec la lettre il donne au visiteur son dernier paquet de cigarettes Belga.

— Mellesi, pfumu ! dit l'homme. Reste bien.

— Va bien, taata !

L'homme est visiblement heureux du cadeau inattendu, mais il reprend tout de suite son air sérieux de messenger, et tout droit, sans un seul regard pour rien ni personne, il quitte la Mission et descend, le pas alerte, vers le beach, la lettre à bout de bras.

Christine se fait vraiment du souci. Non pas à cause du dur travail qu'elle doit faire tous les jours, maintenant que personne ne lui apporte plus l'argent facile d'autrefois, mais en raison de l'importance que Harry semble donner à sa petite personne. Elle ne comprend pas bien et elle décide d'aller le voir.

— *Harry, tu m'as dit l'autre jour que je t'aidais à découvrir Dieu. J'ai beau y réfléchir souvent, mais je n'arrive pas à comprendre. Tu es l'homme de Dieu, et moi je ne suis qu'une « femme de jeu ». Enfin, je l'étais, car tu m'as fait perdre le goût de ces choses.*

— *Christine, crois-moi, tu m'as rendu le plus grand service ...*

Elle ouvre de grands yeux. Pour elle c'est toujours l'incompréhension totale. Harry, de son côté se demande comment il fera pour lui faire comprendre ce qu'il veut dire et Christine, elle, a fortement l'impression que son ami veut inverser les rôles. Elle ne se sent qu'une femme Yaka, une femme qui écoute et qui a tout à apprendre ... Elle est femme en face d'un homme qu'elle admire, qui l'attire, et l'impressionne. Il a beau dire qu'il n'est Blanc que par la peau. Mais comment se fait-il alors qu'il a sur elle cette influence énorme ? En fait elle a le réflexe de ses congénères : un Noir ne pourrait l'impressionner à ce point. Quelle peut bien être cette importance que Harry lui attribue, à elle, petite femme Yaka ? Surtout qu'elle n'a jamais été bonne chrétienne. Une femme facile, oui ! Une jouisseuse, qui n'a jamais été respectée, ni par les Bayaka, ni par aucun blanc ... Elle se sent faible et sans aucun mérite et elle attend tout de Harry.

— *... Est-ce que tu sais, Christine, ce que Yezu Kilisitu a dit un jour aux pharisiens ?* lui demande Harry en voyant son étonnement persistant.

- *Pendant si longtemps je ne suis pas allée à la prière, Harry.*
- *C'étaient des gens qui ne manquaient jamais d'aller à la prière, justement. Jésus leur a dit : Les femmes de jeu arriveront au ciel avant vous !*
- *N'est-il alors pas bon de prier ?*
- *Bien sûr que si. Mais ces gens se croyaient meilleurs que les autres. Le Christ leur a préféré Malia Madelena, la femme de jeu.*
- *Pourquoi, Harry ?*
- *Veux-tu que je te raconte son histoire ?*
- *Oui, Harry !*

Il prend sur sa table son Nouveau Testament et l'ouvre à l'Évangile de Saint Luc, chapitre 7. Et il lit : *Un jour un pharisien invite Jésus à sa table. Jésus entre chez lui et prend place. Survient une femme, une prostituée de la ville. Apprenant que Jésus est à table chez un pharisien, elle apporte un flacon de parfum. Elle se place en arrière, aux pieds de Jésus, en pleurant et elle se met à arroser ses pieds de ses larmes. Puis elle les essuie avec ses cheveux, les couvre de baisers et les oint de son parfum. En voyant cela, le pharisien qui a invité Jésus, se dit en lui-même : Si cet homme était un homme de Dieu, il saurait qui est cette femme qui le touche, une prostituée. Mais Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Dis, maître ! répond-il. Alors Jésus lui dit :*

Deux hommes avaient des dettes envers un autre. L'un lui devait 5000 Francs et l'autre 500. Comme ils n'avaient pas de quoi lui payer ni l'un ni l'autre, le maître leur fit grâce de leur dette à tous deux. Lequel des deux, penses-tu, l'aimera le plus ? Simon répond : Je pense que c'est celui à qui il a remis la dette de 5000 Francs. Tu as bien jugé. Alors Jésus se tourne vers la femme et dit à Simon : Tu vois cette femme ? Je suis entré chez toi et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds, elle au contraire m'a arrosé les pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, elle au contraire, depuis que suis entré, n'a pas cessé de me couvrir les

pieds de baisers. Tu ne m'as pas répandu d'huile sur la tête, elle au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds. C'est pourquoi je te le dis : Ses péchés, ses nombreux péchés, lui sont pardonnés, parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on remet peu, montre peu d'amour. Puis Jésus dit à la femme : Femme ! Tes péchés sont pardonnés !

Ceux qui étaient à table avec lui se mettent alors à dire : Quel est cet homme qui va jusqu'à pardonner les péchés. Mais Jésus dit à la femme : Ta foi t'a sauvée. Va en paix !

Christine a écouté le texte, lu en Français, sans bouger, les yeux fixés sur Harry. Celui-ci pose le petit livre ... Oh, qu'elle se reconnaît bien en Marie-Madeleine ! ... Par contre, pour elle Jésus c'est Harry. D'ailleurs, pour éprouver la joie du pardon, ne faut-il pas la rencontre personnelle avec quelqu'un que l'on sent très proche ? ...

Harry tire Christine doucement vers lui :

— *Kilisitíni !* dit-il.

— *Oui, Ali !*

— *Le pharisien c'est moi ! Pendant plusieurs années je n'ai vu en toi qu'une femme de jeu, ou plutôt, j'essayais de ne pas penser à toi du tout, parce que mon jugement était très sévère ... Je me prenais pour meilleur que toi, mais j'étais dans l'erreur la plus complète ...*

Christine n'est pas effrayée par son aveu. A-t-elle compris qu'il exagère ? Qu'il ne s'exprime pas parfaitement bien ? Oui, c'est vrai qu'elle est descendue souvent à la Mission, partagée entre l'envie de coucher avec lui et le désir de rencontrer cet homme qui lui semblait si différent des autres Blancs, et de qui elle avait un secret besoin d'une autre nature, mais qui ... ne lui montrait apparemment qu'indifférence ... Ce qu'elle n'arrivait pas à mettre sous des mots, elle avait commencé à le comprendre toute seule, encore que progressivement

et très confusément, par son intuition de femme, et maintenant elle comprend son ami parfaitement bien. Elle se serre toute confiante contre lui. Harry revient sur ce qu'il vient de dire :

— *A vrai dire, Christine, je n'ai jamais osé penser du mal de personne, et bien sûr pas non plus de toi. J'ai trop souffert des préjugés des chrétiens en Europe (Rik parle maintenant en Français) pour ne pas rejeter tous les jugements que les gens portent sur autrui surtout dans les domaines de race, d'amour et de sexe. Je comprends ces choses profondément depuis que je suis en Afrique. Je comprends les Bayaka en particulier. Et je te comprends bien mieux que tu ne peux imaginer. Je ne suis peut-être pas comme certains missionnaires, parce que j'ai une sympathie innée pour ton peuple.*

— *Oui, c'est vrai, Harry ! Les Sœurs ne m'ont jamais parlé comme toi, les prêtres non plus. Souvent ils m'ont montré du doigt. Toi, tu as été très compréhensif avec moi. Maintenant je me sens revivre. Je te l'ai déjà dit : tu m'as entièrement transformée.*

— *Pourtant moi aussi, Kilisitini, continue Harry en Kiyaka, je ne suis qu'un pauvre disciple du Christ. J'ai tellement besoin de sa lumière ... Mais elle me vient par les Bayaka, par toi j'en suis inondé ! Ta simplicité me vaut plus que tout. L'orgueil de la « peau » ne vaut rien, Kilisitini, tu entends ? C'est le cœur qui compte, et les Bayaka en ont beaucoup. Je n'aime pas ce « complexe d'infériorité » (en Français, car l'équivalent Yaka n'existe pas) que vous avez par rapport à l'homme blanc. Tu vois ? Le Christ se sert de toi pour me donner sa lumière.*

— *Si je peux t'être utile, Ali, j'en suis très heureuse.*

En disant « complexe d'infériorité » Harry a tout naturellement pensé à son père et à sa mamie. Il sait maintenant qu'ils ont terriblement souffert de ce complexe. Mais par sa lutte son père est devenu cet homme admirable qu'il est maintenant ... Les pensées de Harry vont vers les parents de Christine. Devineraient-ils le secret de leur fille ? Il ne peut se les imaginer autrement que très simples, très

sympathiques et très généreux.

— *J'aimerais connaître ceux qui t'ont engendrée, Kilisitini. Un voile de tristesse recouvre le beau visage de son amie.*

— *Ils ne sont plus. Ils sont tous deux morts, là-haut à Popokabaka, près de la frontière angolaise. Personne dans ma famille ne s'intéresse plus à moi depuis que mes parents sont retournés au pays des ancêtres. Èèh taat'èèh, èèh maa'èèh ! (Oh mon père, Oh ma mère !)*

Elle pleure et Harry a du mal à retenir son émotion.

— *Je suis comme toi, Kilisitini, j'ai toujours beaucoup admiré mes parents. Devant eux je deviens tout petit. Elle continue de pleurer :*

— *Èèh meni tson'èèh ! Oh moi, pauvre orpheline !*

— *Non, Kilisitini, ne pleure plus. Le Christ peuplera ta vie de beaucoup de parents. Tu ne vois pas tous ces gens qui montent vers nous ?*

Harry a mis son bras sur l'épaule de Christine et regarde vers le rectangle clair de la fenêtre. Elle aussi lève la tête et cesse de pleurer. Comme si souvent, Harry voit une foule monter vers eux, mais c'est l'humanité de toutes les races mélangées qui arrive joyeusement du bout de l'horizon, avec au-dessus, à travers et en transparence, le Christ qui illumine tous les visages. Le racisme n'a plus aucune place, ni aucune autre forme d'infériorité ou de supériorité. Les sorciers ne peuvent rien contre tant de simplicité transparente. Ils lâchent prise et s'enfuient, toutes griffes rentrées.

Cette fois Christine est devenue entièrement sereine. Doucement elle dit :

— *Ali, parle-moi souvent de Yezu Kilisítu. Je sens qu'il nous rapproche l'un de l'autre.*

— *Et de tous les hommes, Kilisitini ! C'est cela l'Église ! Elle n'est*

pas comme le « Bula-Matari » (l'Etat) une organisation, elle est la grande famille de tous les enfants de Dieu ... Tiens, j'aime beaucoup ton prénom Kilisitini. Tu crois aux présages, n'est-ce pas?

— Bien sûr ! Je ne serais pas une Muyaka ? Ma mère s'appelait « Hwèèna » (Cesse de pleurer).

Elle éclate de rire, un rire de gosse, qui découvre la blancheur de ses belles dents. Elle se tord de rire. Ils se tapent dans la main à la Muyaka en signe de connivence.

— Et par le baptême tu es « Kilisitini », le Christ t'appelle ... Elle a déjà compris :

— Kilisitu-Kilisitini ! ... dit-elle, en reprenant son souffle, avec toi, Ali, le Christ n'est plus un Blanc pour moi. Je vous aime tous les deux !

Il ne la corrige pas, estimant qu'elle a déjà fait un formidable bout de chemin. C'est bien par les hommes qu'il faut aller vers le Christ.

Mark Maas est arrivé hier soir. Un père Jésuite de Kikwit, qui a séjourné une semaine à Kinshasa, et qui devait passer par Kenge pour retourner chez lui, l'a amené dans sa Landrover et déposé à la Mission.

— *Harry, j'ai entendu dire que vous avez beaucoup de catéchumènes.*

— *Oui, c'est vrai ! C'est surtout le Père Charles qui nous les envoie des villages de la brousse. C'est d'ailleurs lui qui les baptise.*

Mark et Harry se sont installés à l'ombre du grand manguier. Harry a une couverture dans le dos. Elle lui soutient les reins encore bien douloureux. Mark est assis en face de lui, son livre de Kiyaka à la main. C'est le genre d'homme très ordonné, très organisé, toujours à la recherche du système permettant le plus d'efficacité dans son travail. Son envie d'apprendre est évidente et elle fait plaisir à Harry. Mais dès l'arrivée de Mark hier soir, Harry a compris qu'ils sont tous deux très différents et il en éprouve une certaine gêne. Il est pourtant heureux que Mark ne soit pas comme lui. Comment pourrait-il souhaiter que celui-ci s'épuise comme lui-même le fait depuis des années.

Mark semble attacher la plus grande importance à la logique et à la méthode ... *Je n'ai rien à lui proposer dans ce domaine, se dit Harry, en observant son compagnon. Il n'a jamais eu le souci de réussir autre chose que d'être lui-même, entièrement, tel qu'il est au plus profond de soi.*

— *Comment expliques-tu ce succès, Harry ?*

Succès ? Voilà l'un de ces mots que Harry ne comprend plus. Il a disparu de son vocabulaire au point de l'oublier. Il a une réaction

intérieure extrêmement violente et douloureuse. On dirait un jeune agent de l'Administration en quête de promotion ! ... *Mais Marc ne cherche pas son profit ! se corrige-t-il, dans l'espoir que le garçon n'a pas remarqué son énervement. Il cherche ses mots :*

— *Je ne pense pas à ces choses-là. Cela m'inquiéterait plutôt d'avoir du succès. Je n'aime pas les calculs, les programmes. Je ne fais aucun projet. C'est peut-être pour cela que je ne m'intéresse pas assez à l'école ...*

— *Mais tu ne veux tout de même pas dire que ce qui se produit est pur fruit du hasard.*

— *Que veux-tu dire ?*

— *Si tu as des résultats, c'est bien parce que tu as fait des efforts pour les obtenir.*

Mark est inquiet à son tour. Il a horreur du mystère dont Harry semble vouloir s'entourer, sans doute pour se donner de l'importance. Il croit pourtant avoir utilisé les mots « *efforts* » et « *résultats* » à bon escient. Harry comprend la critique intérieure de Marc comme si celui-ci l'avait réellement formulée.

— *Essayons de bien nous comprendre, Mark ! Est-ce que tu penses que le nombre de baptêmes soit une preuve de la qualité de l'enseignement ou la garantie pour une vraie vie chrétienne ?*

— *Non, évidemment pas mais vous n'avez pas simplement forcé les Bayaka à devenir chrétiens, je suppose. Il y a sans doute eu un réel engagement de votre part.*

— *On ne les force pas, loin de là ! Devenir chrétien est une affaire trop personnelle et trop sérieuse pour que nous leur forcions la main. Je n'y suis pour rien que les gens viennent écouter l'enseignement. De l'autre côté, n'oublie pas qu'il y avait des baptêmes avant que je n'arrive ici, et qu'il y en a beaucoup partout. En brousse c'est vrai, le Père Charles travaille énormément !*

— *Et toi, tu ne fais rien que de te tourner les pouces ! essaie Mark*

de plaisanter.

— *Tu verras bien si je travaille ou pas. Je me le demande parfois et par moments je m'en fais du souci. Ce n'est pas drôle de suivre son propre chemin, fidèlement, de tâtonner comme je le fais, et de ne même pas pouvoir donner de conseils à toi qui m'en demandes.*

— *Tu as l'air de dire, Harry, que tu ne fais rien et que les gens viennent tout seuls, moyennant peut-être un petit secret.*

— *Oui, c'est peut-être un peu cela. Un secret, qui sait ? Mais pas une recette. Ce que je pense pouvoir te conseiller, en toute simplicité : essaie de faire confiance aux Bayaka.*

— *Mais l'Église est une chose trop sérieuse pour qu'on la confie d'emblée aux Africains. Est-ce que je te comprends bien, Harry ?*

— *Oui, tu m'as compris. Est-ce que cela te choque ?*

Le jeune-homme paraît désorienté. Apparemment Harry l'a profondément peiné. Celui-ci en est triste à son tour. Pourquoi aussi n'arrive-t-il pas à faire un effort de diplomatie ? ...

— *... Je m'en veux de te parler comme je le fais. Je n'ai plus l'habitude de parler avec ... des Blancs. Depuis des années je vis au milieu des Bayaka.*

— *L'Église est universelle !* revient Mark à la charge, mais en Afrique elle ne fait que ses premiers pas ...

Harry essaie d'écouter, malgré le genre de fureur qui monte dans son cœur ... *N'y a-t-il donc plus de Blancs pour comprendre que c'est justement ce qu'il leur faudrait : la simplicité, la fraîcheur de l'enfant ? ... En pensant aux catéchumènes, à Christine, la parole du Seigneur vient à son secours : Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume ! Et encore la parole de St. Pierre : Comme des enfants nouveau-nés, sans arrière-pensée, désirez le lait ! ... Et Harry voit le Christ qui, plein de colère, chasse les marchands du Temple ... Intérieurement il se reprend pourtant : Mon Dieu, aide-moi à ne pas devenir raciste en sens inverse ! ... Il faut*

que je reste calme ... Il ne sert à rien de me brouiller avec ce garçon sincère ... Lui aussi est de notre côté. Lui aussi comprendra. Il est encore inexpérimenté et jeune.

Ils ont tous les deux senti le lourd silence qui pèse sur eux. Mark reprend doucement, calmement, comme s'il avait besoin de mesurer ses mots :

— Nous venons d'une civilisation qui est fortement marquée par le Christianisme, vingt siècles d'histoire chrétienne. Je pense aux cathédrales, aux ordres religieux, aux innombrables Saints, pour ne donner que quelques exemples. La culture, l'art, la philosophie, autant d'éléments qui ont été providentiels pour une pénétration profonde du message chrétien. L'Église a grandi chez nous. Bien sûr, il n'y a aucune raison que nous tombions dans un quelconque triomphalisme ...

Mais tu y tombes quand même ! pense Harry. Il a vécu très loin des remous salutaires autour du Concile. Il ne sait rien de la littérature abondante sur le sujet. C'est Mark qui vient de lui apprendre le vocable, mais le triomphalisme, il le connaît, pour avoir subi sur le terrain ses conséquences désastreuses ... *La plume des meilleurs théologiens ne suffira pas pour changer les cœurs, pense-t-il. Il arrive encore à se dominer en s'accrochant aux quelques points qu'ils doivent tous deux avoir en commun, l'amour sincère du Christ, et l'attachement à l'Église. Mais il voit tout le mal que cette « fierté d'être chrétien » a fait en Afrique, ... et ailleurs aussi, n'est-ce pas, papa, mamie ? ... Les Africains n'ont pas de culture, pas de philosophie. Ce sont des êtres superstitieux qui croient n'importe quoi. Ils n'ont ni logique ni courage. Ils sont menteurs et paresseux, des primitifs, quoi, et de grands enfants. En somme tout le contraire des Européens, leur « modèle ». (Le mot « Mundele », utilisé pour les Blancs, en est d'ailleurs la déformation)*

Harry s'est toujours étonné que la réaction des Africains ne soit pas plus violente ... Ils doivent avoir une énorme dose de patience pour supporter ces légèretés avec autant de philosophie ... Est-ce qu'il dira toutes ces choses à Mark ? Il essaie de parler, mais sa bouche ne produit aucun son. Il est comme paralysé devant cette candeur de la race blanche. Encore, si Mark était une exception, si son inexpérience, sa jeunesse pouvaient expliquer ses opinions sans nuance. Mais Harry est malheureux de constater partout la même confusion, les mêmes préjugés ...

Non, il n'est pas un génie, mais en présence des Bayaka il trouve toujours les mots qu'il faut. Ils sont comme son médium qui donne vie à sa pensée. Comment les Blancs qui se croient si supérieurs, ne voient-ils pas la chose la plus simple qui soit : l'égalité de tous les hommes dans leur pauvreté ? Comment l'Église elle-même ne comprend-elle pas qu'elle se laisse prendre au piège en collaborant avec l'Administration ? Ne voit-elle donc pas qu'elle doit définitivement choisir son camp du côté des opprimés ? Faut-il avoir une vie compliquée comme la sienne pour comprendre la parole du Christ : *Heureux les pauvres ? ... Christ, toi qui connais le cœur des hommes, pourquoi as-tu laissé à l'Occident le soin de faire connaître au monde ton Message d'Amour ? Tu devais savoir pourtant ce qu'il en ferait ! Je sais bien que tu peux écrire droit sur des lignes tordues, comme tu le fais dans ma propre vie ... Si les races ne peuvent se confondre, fais au moins l'unité dans ton Église. Je voudrais tellement voir arriver ton Règne ! ...*

Une mangue mûre se détache de sa branche, et en heurtant des feuilles, vient s'écraser aux pieds de Harry. Il avait oublié son compagnon qui le regarde, tout étonné.

— *Mark, dit-il en se ressaisissant, suppose qu'un Muyaka te dise, et cela arrive souvent, que le Christ était un Blanc !*

— *Je le corrigerais : le Christ était un Blanc, mais la couleur de la*

peau n'a aucune importance, son message est universel !

— Et tu penses que tu l'auras convaincu ?

— Justement, je lui parlerais du rayonnement de l'Église à travers les siècles, des miracles que le Christ a faits, et que les Bayaka, animistes comme ils le sont, accepteront sans problème, tu le sais mieux que moi.

— Peut-être, mais je ne leur en parle jamais. Un miracle n'a jamais convaincu personne, s'il ne se sent pas déjà concerné.

— Tu veux dire que les Noirs ne se sentent pas concernés par ce qu'ont fait le Christ et son Église.

— C'est bien cela. Il ne faut pas leur en vouloir. Comment réagirais-tu si tu étais dans leur cas ? Quelqu'un que tu n'as pas invité viendrait te dire : Tu ne sais rien. Tu n'as rien inventé. Tout ce que tes parents t'ont appris n'est qu'erreur. Il y a quelqu'un qui sait tout et qui t'aime bien. Laisse tomber ce que t'ont dit tes parents et suis-le. Tu seras heureux au ciel !

— Tu ne dois pas parler ainsi, Harry ! Les missionnaires n'ont jamais travaillé uniquement pour le bien spirituel des gens. Ils ont construit des écoles et des dispensaires innombrables et apporté la culture en même temps que la foi. Tu n'as qu'à penser aux Pères Jésuites, au travail qu'ils ont fait en Amérique du Sud, pour sauver les Indiens de l'extermination.

— Qui les menaçait d'extermination ? Pour un missionnaire il y avait cent conquistadors. Ce sont les Espagnols chrétiens qui ont fait disparaître les civilisations indiennes.

— Tu ne peux tout de même pas dire, Harry, que les missionnaires auraient dû rester chez eux. Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : Allez et baptisez tous les peuples ! ? ... Nous-mêmes, que faisons-nous ici, si nous ne nous considérons pas comme les envoyés du Christ ?

Mon Dieu, que c'est inutile de discuter comme cela ! Harry est au bord de la panique. Il voit les salles de cours au Grand-Séminaire. Il sent cette ambiance de théorie qu'il a toujours fui par tous les moyens le poursuivre et le rattraper ... Faut-il qu'il fuie plus loin encore que

le pays Yaka pour qu'on ne retrouve plus sa trace ? ... Pourquoi aussi Monseigneur, a-t-il eu cette malheureuse idée d'envoyer ce jeune garçon chez lui ? Ne savait-il pas qu'il était mauvais conseiller ? ... *Que doit penser Mark, mon compagnon, d'être si mal accueilli ?* Oh ! qu'il aimerait pouvoir disparaître de dessous ce manguiier, plutôt que de rester là avec lui ... Harry fait un effort pour rester en contact avec la nature qui l'entoure. Il respire profondément pour retrouver l'odeur pénétrante des mangues mûres qui continuent de tomber par terre en s'écrasant autour d'eux. Mais il ne trouve pas l'odeur qu'il cherche. Par contre il se voit assis sur la souche vermoulue en haut du Luhoongo avec Zéphyrin et Mundele ... C'était un vrai dialogue de sourds ! Les deux s'amusaient de son ignorance. Est-ce signe qu'il doit laisser tomber ? ... Que feraient les Bayaka à sa place ? ...

Il est sur le point de dire : *Je me trompe ! Ne tiens pas compte de ce que je te dis. Demande plutôt au Père Charles. Il pourra mieux que moi t'expliquer ce que tu veux savoir ...* Mais de son pas glissant de femme Yaka, Makuma arrive vers la maison des Pères. Ils l'aperçoivent juste un moment entre le piquet d'angle de la clôture du jardin et le pignon de la maison des Pères. Elle monte déjà par le petit escalier latéral avec le léger bruit caractéristique de pieds nus sur une surface dure et plane.

— *Viens, Mark, si tu veux ! C'est Makuma, l'une de nos catéchumènes. Juste pour lui dire bonjour ...*

— *Bonjour, pfumu Ali ! Bonjour, Missié !* fit-elle de son sourire simple et radieux. Elle prend les deux mains de Harry et les secoue vigoureusement. Elle donne aussi la main à Mark. Mais elle dit, en se tournant vers « son pfumu » : *Plus tard, je reviendrai plus tard !* Et elle s'en va déjà pour ne pas déranger Harry et son hôte.

Ce petit moment de contact Yaka a suffi à Harry pour balayer toutes ses hésitations. Avec Makuma il voit en pensée tous les catéchumènes, et Christine, et le sourire de Pfumu Kapita Nzaadi qui lui dit : *La*

photo que tu m'as donnée se trouve en bonne place au-dessus de ma couche. Et mamie, son père, sa maman, tous semblent lui dire : Il faut continuer, Harry. Mark finira par comprendre.

— Oui, ce que je dis doit te choquer, continue-t-il. Et pourtant, je ne peux pas parler autrement. Je ne serais pas honnête. Bien sûr que nous sommes ici au nom du Christ, mais il me semble que nous devons avoir beaucoup de respect et d'humilité dans notre mission. Nous devons savoir écouter avant de parler.

Cette fois Mark tend l'oreille. Il n'interrompt pas Harry pendant qu'ils regagnent leur place sous le manguier. La sérénité retrouvée de Harry et son calme le gagne peu à peu. Mark respire profondément en s'asseyant, et il dit :

— Elle avait peur de te déranger. Tu aurais pourtant bien pu causer un instant avec elle.

— Ils sont comme cela, les Bayaka ! ... dit Harry simplement. Et il se rend compte du changement de ton chez son jeune compagnon.

— ... Ils me donnent tous les jours des leçons de respect. Je crois volontiers que le Blanc est supérieur au Noir dans bien des domaines, mais il a aussi beaucoup à apprendre de lui. Si les Blancs avaient vraiment le désir d'apprendre ! Et les chrétiens européens se trompent certainement s'ils se croient plus proches de Dieu et du Christ que les Noirs. Quant à moi, je n'ai qu'un seul désir, c'est que les Africains prennent leur Église en main, entièrement et le plus rapidement possible. Si tu veux « réussir » comme messager du Christ, il n'y a qu'un seul secret : Fais-toi tout petit et fais confiance aux Bayaka. Essaie de devenir Muyaka avec les Bayaka.

Comme toute réponse, Mark, pratique comme il est et désirant en terminer de cette discussion, propose :

— Harry, si on jetait un petit coup d'œil dans mon petit livre !

D*ipanda va venir !* Comme un feu la nouvelle se répand dans la brousse, de village en village. Autour des foyers le soir, sur les places publiques, dans toutes les rencontres entre Bayaka, il n'y a plus qu'un seul sujet de conversation dont l'importance grossit de bouche en oreille.

L'indépendance ! Personne ne comprend le mot, comment le comprendraient-ils ? Tant mieux pour l'imagination. Tous les espoirs des Bayaka, toute leur formidable envie de vivre, se trouvent résumés dans cette formule au pouvoir magique : Dipanda diyíísidi !

L'homme qui depuis longtemps déjà médite de prendre une deuxième épouse pour prouver sa grande force vitale et augmenter sa fécondité, mais qui n'en a pas les moyens financiers, se rassure : il l'aura par Dipanda. Par Dipanda, la femme stérile espère enfin avoir son premier enfant. Celui ou celle qui porte le lourd fardeau de la jalousie ou de la haine, fait contre mauvaise fortune bon cœur. Dipanda balayera ses ennuis.

On se pose même la question si le venin des serpents pourra encore causer la mort. Le mauvais sort, aura-t-il toujours son pouvoir destructeur ? On ne sait pas comment, mais on est absolument certain que tout le monde mangera enfin à sa faim. Bientôt le féticheur aura dans sa collection le fameux fétiche Dipanda. En attendant le grand jour, nombreux sont les nouveau-nés et les jeunes enfants qui reçoivent son nom. Ils seront ainsi à l'abri du malheur. Enfin on sera comme les Blancs.

Harry a désiré l'indépendance depuis son premier jour d'Afrique. Il a essayé d'imaginer cette joie inimaginable qui s'emparerait du peuple tout entier, cette dignité, cette fierté d'être libre, de décider enfin de

son propre sort. Curieusement il a toujours fait le rapprochement entre l'indépendance du Congo Belge et la dernière guerre qu'il a vécu si intensément comme petit garçon. Pressent-il que l'indépendance sera cause de troubles ? De guerre ? Ses souvenirs reviennent toujours aux mêmes scènes ... Le 9 Mai 1940. Un Juif hollandais monte de la Meuse vers la maison de ses parents. Il pousse devant lui un petit troupeau de vaches. Son regard inquiet rencontre le regard du père de Harry qui est juste à ce moment dans le verger avec son petit garçon. Les deux hommes se comprennent tout de suite et se font confiance. Papa accepte de garder les quatre vaches jusqu'à la fin de la guerre et d'en prendre soin. On n'a jamais su d'où venait cet homme et où il espérait aller. Harry se rappelle seulement qu'il s'appelait Van Der Kroft. On ne l'a jamais revu.

Ou encore ... Son père qui saisit son fusil pour abattre les deux éclaireurs allemands qui montent de la Meuse le lendemain matin. Ils longent la haie du verger, le regard tendu. Il a fallu toute l'énergie de maman et les pleurs des petits frères et sœurs de Harry pour l'en dissuader.

Ou bien encore cette autre image : comme toujours l'émission radio de la BBC en Flamand prend fin avec l'hymne national belge. Papa met le poste au plus fort de son volume et ouvre grand les fenêtres. La musique patriotique résonne à travers le village et doit « peut-être ? » arriver jusqu'au poste allemand.

Harry, encouragé par l'exemple de son père s'était procuré des cartes des différents fronts, et l'oreille collée au poste, il y avait marqué avec des épingles l'avancée des alliés, qui resserraient de plus en plus leur étau autour du Reich. De sa façon il était entré en résistance.

Il était passionné par le film vivant des escadres alliées qui, vague après vague, de jour comme de nuit, allaient et venaient pour traquer l'agresseur chez lui. Bien sûr, il ne comprenait pas les drames qui

résultent d'un bombardement ou l'angoisse d'un aviateur qui saute de sa machine en détresse et descend en balançant au bout de son parachute ... Comme pour tout autre garçon c'étaient pour lui des événements passionnants, mais ... dès ce jour ensoleillé de Mai 1940, un genre d'intuition lui avait fait comprendre qu'il vivait une aventure unique qui avait un rapport intime avec sa propre vie. Maintenant avec le recul du temps, il sait que ces choses ne l'ont pas passionné à cause de la guerre, mais pour la libération qui viendrait forcément un jour, et à l'arrivée de laquelle il voulait contribuer de sa façon. C'était ce jour à venir qui avait mobilisé toute son attention et qui en même temps lui permettait de dépasser ses propres problèmes en leur donnant un sens : vivre dans l'attente de la joie d'être libre.

Harry pense maintenant tout naturellement à ces choses et à son père. Ils ont vécu les mêmes problèmes et ont eu les mêmes réactions. Peut-on d'ailleurs faire abstraction de ce qu'on a été comme petit garçon, même si la vie vous a conduit sur les rives de la Wamba en Afrique Centrale ? ... Harry a l'impression d'avoir tout fait pour que les Bayaka soient libres. Il a ardemment désiré que ce grand jour de l'indépendance vienne au plus vite.

Mais maintenant que l'échéance semble être proche, un goût amer vient se mêler à son enthousiasme. Est-ce que les Noirs sont prêts à prendre leur pays en main ? Ce qu'il a essayé de faire pour eux, et sans doute d'autres comme lui, lui apparaît comme une goutte d'eau qui se perd dans l'immensité de l'Océan. Peut-on se battre contre le pouvoir de l'argent et l'orgueil d'une race rien qu'avec un cœur honnête et des mains nues comme il essaie de le faire ? Ses compatriotes ont tout fait pour que les Noirs restent ignorants et soumis ... Ils auraient voulu faire durer la situation. Pour sauvegarder leurs immenses intérêts, ils se sont même appuyés sur l'Église. Moyennant des subsides ils ont fait construire des écoles de Mission à peu de frais. Les missionnaires s'en sont occupés avec dévouement « pour le bien des âmes ». Pas uniquement, c'est vrai. Une image cruelle lui vient à l'esprit, un

grand piège à fauve, recouvert de branchages et rassurant, dans lequel l'animal doit nécessairement tomber tôt ou tard, malgré sa vigilance.

Y a-t-il mieux qu'une certaine religion pour assoupir les gens ? Quant aux Agents de l'Administration et les riches planteurs et les Sociétés qui exploitent les mines, Harry ne s'est jamais fait d'illusion. Ils s'accrocheront à leurs privilèges. Après l'indépendance ils sauront tirer leur épingle du jeu. C'est pourquoi Harry ne les a jamais fréquentés. Il n'a pas voulu paraître leur complice aux yeux des Bayaka.

Même son mandat d'Église ne lui permet pas de chasser un certain sentiment de culpabilité. Le piège à fauve, l'Église n'y est-elle pas déjà tombée elle-même ?

Elle a vu grand, forte qu'elle se sentait de l'appui de l'Administration. Les missionnaires sur d'autres fronts ont envié ceux du Congo pour cette « pax Belga » qui permettait une évangélisation dans le calme et en « profondeur ». Mais a-t-on jamais fait un bon chrétien d'un homme soumis ? ...

Et les Bayaka ? Harry pense à eux. Ne voient-ils pas qu'ils se fourvoient ? Avec toutes ces idées qu'ils ont, l'indépendance risque de devenir un vain mot. Moyennant finances les Blancs trouveront bien quelques Noirs venus de n'importe où pour leur tourner la tête et les faire basculer dans la haine. Être confiants c'est bon, être hospitalier aussi, mais de là à se laisser prendre tout le pays ...

Harry ne serait pourtant pas l'homme qu'il est, s'il s'arrêtait sur cette note de pessimisme. La malaria a beau le faire souffrir terriblement, du fond de son être il se rebiffe. C'est en pensant à sa mamie que l'idée lui vient : *Pourquoi se faire tous ces soucis ? La graine est semée, la naissance suivra, avec les douleurs, c'est vrai ! Mais la vie triomphera !* Et mamie ajoute : *Rik, fais encore et toujours*

*confiance aux Bayaka ! Tu ne les as pas encore compris entièrement.
Ils ont le temps et la jeunesse pour eux. Calme-toi donc, et laisse-les
encore rêver un peu !*

Le Père Charles a pris quelques jours de congé entre deux tournées, pour se reposer et pour être avec Harry. Il voit bien que son jeune ami est soucieux et fatigué. Il ne peut pas le laisser comme cela.

— *Viens, Harry, on va boire une bière à l'indépendance !*

— *Comment tu fais pour savoir que je pensais à l'indépendance ?*

— *Ce n'est pas bien sorcier, comme je te connais. Je crois d'ailleurs que tu broies « du noir » aussi ! Malicieusement il met l'accent sur « du noir ».*

— *Ne plaisante pas, Charles ! Ceux qui broient effectivement les Noirs s'amuse de jeu de mot.*

En matière de taquineries Charles s'y connaît. Il essaie de détendre Harry un peu.

— *Tu as appris la musique, n'est-ce pas ! continue-t-il.*

— *Un peu, oui, et alors ?*

— *Alors tu dois savoir qu'une blanche veut deux noires.*

— *Si tu ne le sais pas encore, Charles, nos Bayaka, si tu veux parler d'eux, ne sont pas noirs, ils sont marrons, et souvent marron clair.*

Harry n'aime pas bien ces expressions si facilement utilisées par les Blancs pour se moquer des Africains. Ils renforcent chez eux leur complexe d'infériorité. Mais il comprend l'idée de Charles qui veut dédramatiser la situation qui s'est créée. D'ailleurs, Harry ne peut pas bien résister à l'humour particulier de son ami. Ils se sourient en trinquant et en buvant une première gorgée.

— *A partir de maintenant il y aura toujours de la bière à la*

Mission ! Je m'en occuperai. La veux-tu marron ou clair ?

— Je la veux marron clair !

Il entre dans le jeu du Père un peu malgré lui. Charles sourit. C'est l'un de ces sourires énigmatiques dont il a le secret.

— C'est toujours pratique quand on a de la visite, ajoute-t-il.

Ce Charles, fin comme il est, se doute peut-être de quelque chose ... A l'instant Harry revoit Christine ... Joie et angoisse se mélangent et se bousculent en lui. Il la revoit, enveloppée dans la couverture de Charles ... Ils boivent leur quart de bière en silence, en mangeant du poulet américain ... *Mais non, Charles n'est pas comme cela !* se rassure Harry.

— Fais comme tu veux, Charles, mais parlons sérieux !

— Je comprends : pour toi blanc est blanc et noir est noir.

— Aujourd'hui ce sont le noir et le marron qui ont ma préférence, je croyais que nous buvions à l'indépendance. Est-ce que je me trompe ?

— Tu ramènes toujours tout à tes Bayaka. Passons plutôt du Français au Flamand. Cela nous changera les idées ...

Harry aime beaucoup sa langue maternelle ... mais, comme cela lui arrive souvent, des idées contradictoires s'associent dans sa tête. Est-ce le Flamand qui le transporte au loin ? Il se voit courir avec son père pour être le premier à la Meuse. Maman est restée en arrière et cueille des fleurs avec les petites sœurs de Harry ... Mais tout de suite après il est sur l'escalier de la Mission, entouré d'hommes et de femmes Yaka qui lui demandent des explications. Au milieu d'eux les trois jeunes femmes que les reporters-photographes autrichiens ont déshabillées pour leurs photos. Les gens ne sont pas contents du tout. *Pourquoi, lui demandent-ils, as-tu parlé avec ces bamiledi une langue que nous ne comprenons pas ? Tu nous as caché quelque chose ! - Croyez-moi,*

se défend-il, ils ne comprenaient pas le Français ! Heureusement il n'avait pas eu de mal à leur prouver son innocence.

Il balaie ces idées. Il doit aussi faire plaisir à Charles qui est si bon pour lui. Ils sont d'ailleurs tout seuls sous le manguier.

— ... Oui, continue Charles, l'indépendance va bientôt venir. Lumumba et Kasavubu sont allés à Bruxelles. On parle du 30 Juin. Et dire que je croyais que ce ne serait pas pour le vingtième siècle !

— Tu vois que tu t'es trompé, Charles.

— Pour la date peut-être, mais pour la vraie indépendance je ne suis pas si sûr.

— Que veux-tu dire, Charles ?

— On ne change pas les gens en fixant une date, pas plus qu'on n'accélère la croissance en enfilant un pantalon à la place de la culotte courte.

— Mais à qui la faute si les Noirs ne sont pas prêts ?

— Ne parle pas de faute, Harry. Les choses sont plus compliquées que cela. Je sais que tu mets toujours les Blancs en cause.

— Ils se sont jetés sur l'Afrique avec frénésie. Les métaux rares, les pierres précieuses, c'était plus que ce que leur avidité ne pouvait espérer. Et avec ça une population qui les accueillait les bras ouverts. Ils ont même cru qu'ils agissaient par générosité. Cela fait du bien de se savoir généreux ! Mais moi, j'appelle cela du paternalisme.

— Harry, des Bayaka seuls, tu acceptes qu'ils aient des défauts.

Des Blancs tu n'acceptes rien. Tu n'as pas vu le pays quand je suis arrivé ici en 1925. Il n'y avait encore rien ou presque. Les Blancs ont fait beaucoup de travail, tu sais !

— Pour avoir « fait travailler », je te fais confiance, Charles ! Ils s'y connaissent d'ailleurs en organisation. Ils ont certainement beaucoup manié le bâton aussi ...

Charles est extrêmement calme, très patient et très compréhensif. Il admire même la fougue de Harry. Est-ce qu'il veut l'encourager à

continuer, tout en essayant de le modérer ? Mais calmer Harry quand il s'agit des droits des Bayaka, cela n'est pas facile. Harry profite beaucoup de l'extrême gentillesse du Père, et il enchaîne :

— ... *C'est l'exploitation depuis des siècles. Il y a de quoi s'enrichir ici à peu de frais. Et cela ne doit pas leur faire plaisir de voir ce magot leur passer sous le nez.*

— *Tu as raison, Harry. Mais ne mets pas tous les Blancs dans le même sac. Pense, par exemple, à l'Agent Territorial de Fatundu, Mr. Pannekoek, et il y en a bien d'autres comme lui, qui aiment les gens sincèrement.*

— *Je sais, Charles, que toi aussi, tu as toujours cherché le bien des Bayaka.*

— *Il est pourtant grand temps que nous, « les vieux » nous-nous en allions ...*

Il le dit de sa façon légèrement moqueuse que Harry connaît bien.

— ... *Nous devons faire place aux jeunes. Sans en avoir l'air, j'ai beaucoup appris de toi, tu sais, Harry. Et je te fais entièrement confiance.*

— *Tu es gentil, Charles. Je te fais évidemment confiance, moi aussi, mais je n'y peux rien, ma confiance va instinctivement et en premier lieu vers les Bayaka. C'est leur pays. Ils sont ici chez eux, ce que nous ne pouvons pas dire de nous-mêmes. Vive l'indépendance !*

— *Vive l'indépendance !*

Détendus ils lèvent leur verre ... Mais Charles change brusquement de ton, comme s'il voulait faire une confidence à Harry, le mettre en garde ou ... le rassurer (?).

— *Il court jusque dans les villages les plus reculés de la brousse des bruits qui viennent on ne sait d'où ...*

— *Quels genres de bruits, Charles ?*

— *On entend beaucoup de bêtises au sujet des missionnaires, par exemple que nous avons tous d'énormes comptes en banque en Belgique, de l'argent volé aux Noirs. On veut nous faire passer pour de gros capitalistes.*

— *On dit cela de toi, Charles ?*

— *Ne t'en fais pas, de toi aussi, Harry !*

Harry est stupéfait. Sans doute est-il bien naïf. Il regarde le Père, croyant un moment que celui-ci plaisante. Mais non, Charles est sérieux. Harry se sent vide de la tête aux jambes, vidé de toute attache, de tout sentiment.

Déjà par le passé il a connu quelques fois, au plus profond de ses découragements, cet état de détachement mystérieux qui l'oblige à se regarder objectivement, comme s'il était quelqu'un d'autre. Dans ces moments pénibles il s'est dit à lui-même que tout homme connaîtra cette sensation au moins une fois dans sa vie, le jour de sa mort, l'impression de se voir sans complaisance, sans tricherie possible, tel qu'on a été réellement. Il regarde celui qui est assis là, à sa place ... *Est-ce cela le vrai visage de Harry Verkamp ? Un capitaliste hideux qui cache son avidité sous l'apparence d'amitié pour les Bayaka, mais qui sait fort bien qu'il est en sécurité pour ses vieux jours ? ... En Europe il sera bien nourri, alors que les Bayaka continueront de vivre dans la misère sans aucune garantie sociale ...* Le regard qu'il jette sur lui-même est sans pitié, mais rien ne lui apparaît qui le condamne.

Charles semble apercevoir son désarroi et dit gentiment :

— *Tout cela ne vient pas des Bayaka.*

— *Non, certainement pas. Mais comment le sais-tu ?*

— *Parce qu'en même temps que « sales Flamands » ils nous appellent aussi « Yankees ». Or les gens d'ici ne connaissent pas les Américains.*

— *C'est vrai ! dit Harry rassuré, le danger ne vient pas des gens*

d'ici qui nous voient vivre, mais de gens qui se vendent pour de l'argent ...

Harry ne sait pas pourquoi il pense en ce moment précis à Athanase Khosi, et il en est encore angoissé. Est-ce qu'il va tout dire au Père Charles ? ... Non, pourquoi lui causer du souci ? Charles a grand besoin de repos. Mais le Père semble déjà enchaîner sur les idées qui trottent dans la tête de Harry :

— On dit encore que les missionnaires ont des petites amies dans tous les villages ...

A nouveau cette vague d'angoisse ! Charles, lui, est calme et détendu. Ces choses ne le touchent pas. Il regarde ces accusations comme simple spectateur. Ce n'est pas le cas de Harry. Jusqu'à ce jour il avait cru que la présence de son ami, même sporadique, chasserait loin de lui toutes ces appréhensions. Pourquoi alors est-il tellement troublé, malgré la présence de Charles ? *Dis-lui tout, Harry ! ... Il reconnaît la voix de son Directeur Spirituel ... Tu ne pourras pas continuer de vivre dans cette confusion ... Et cette petite Muyaka qui vient chez toi si souvent ? ! Laisse tomber cela ! Tu as bien le droit d'aimer ... Des voix intérieures qui se contredisent, l'une aussi forte et convaincante que l'autre ... Que dois-je faire ?* se demande Harry sans pouvoir se décider.

— ... Mais ne pense surtout pas, Harry, que je te demande de venir te confesser ! ... C'est Charles, ce bon Charles si rassurant qui coupe court à ses hésitations, ... je sais bien que tu n'as rien à te reprocher, sinon d'être trop sérieux. Tu t'abîmes la santé, c'est tout ce que tu fais, alors qu'on a encore besoin de toi dans ce pays !

— Merci, Charles. Tu es très sympa et compréhensif ! Et les Bayaka m'aideront. Je n'y peux rien, j'ai besoin d'eux pour vivre.

Mark Maas est allé loin au Sud. Il a été envoyé à la Mission de Kimbau, où il est comme Harry responsable des Écoles Primaires et du catéchuménat. Harry, resté seul, se rétablit lentement au contact des Bayaka. A mesure que ses amis le voient reprendre des forces, ils trouvent plaisir à venir le voir. Par leur gentillesse ils chassent les remous à la surface de son cœur. Pourtant leurs rencontres se résument à peu de choses, une poignée de main, un sourire, ou simplement une présence discrète et silencieuse, qui mettent du baume sur ses plaies. Il ne pourrait dire tout ce qu'il ressent, une multitude d'impressions qui vont toutes dans le même sens, lui procurer un bien-être immense. *Le poisson dans l'eau ?* Il rejette la comparaison. Il ne peut pas bien imaginer ce que ressent le ngola (poisson électrique) s'ébattant dans les eaux tumultueuses de la Wamba. Pourquoi aussi les Bayaka n'ont-ils pas une expression bien à eux pour exprimer un tel état ? Il revient à ce qu'il y a pour lui de plus merveilleux chez ses amis, le bébé calé contre les seins de sa maman, la pleine conscience d'adulte en plus, conscience de chaleur, de douceur, de profondeur, de communication avec le corps et l'âme du monde.

Il remarque que les gens ne lui parlent plus de leurs problèmes. Ils n'ont apparemment pas d'autre souci que d'être agréable à leur pfumu. Et papa, maman, mamie, Christine sont toujours là en toile de fond. Et encore cette impression chaque jour croissante du regard d'ami du Christ posé sur lui et qui unifie toute sa vie. Par moments il en a les larmes aux yeux de pure émotion. Est-ce que ce serait cela l'amitié vraie, le ciel, l'état naturel de l'homme, l'extase dont parlent les Saints ?

Il a envie de dire cela aux Bayaka. Mais est-ce bien utile ? Il sait déjà trop par expérience que les mots cassent parfois l'enchantement

et que le silence est souvent préférable ... Il faut avoir touché le fond de la détresse pour jouir de la joie la plus pure ... Cette dernière réflexion est-elle déjà de trop ? Le mot « détresse » en engendre l'idée et l'idée fait renaître l'angoisse ... *L'enfant de Germaine doit naître bientôt ! ... Mon Dieu, fais que ce soit un bébé à cent pour cent Yaka ! ... Ah, cette peur de Harry ! Pourquoi aussi n'ai-je pas tout dit au Père pour en finir une fois pour toutes ? ... Mais non, Rik, tu n'as rien à te reprocher ! Mais alors pourquoi cette inquiétude ? ... Le Directeur Spirituel du Grand-Séminaire revient à la charge : Confie-toi enfin à ton ami ! Mon ami ? Mon amie ? ... Il pense à Christine qui a de plus en plus d'influence sur lui. Il pense à sa mamie noire ... Et l'idéal de prêtre, qu'est-ce que tu en fais ? ... Où que Harry se tourne, tout est angoisse et tout clarté en même temps. Serais-je vraiment devenu un Muyaka ? Cette vie à la fois douce et forte, menaçante et menacée ... C'est elle qui donne aux Bayaka ce formidable pouvoir de communication ... Quand ils se sentent bien, ils dansent, ou dansent-ils plutôt pour se sentir bien ? Pour oublier ? Ils se réjouissent en se réunissant autour des flammes du foyer. Elles rendent présents tous les visages, réchauffent les corps et les cœurs et soudent la communauté. Les Bayaka savent que les esprits rôdent autour. Ceux-ci ne montrent pas clairement leur identité, mais ils sont là, attendant le moment du rêve dans le silence de la nuit pour les interpeller. Nuit et jour, il faut multiplier les rites et les signes qui prouvent qu'on est bien unis.*

Très lentement Harry trace sur son front, sur sa poitrine, sur ses épaules le signe de la Croix qui prouve qu'il est uni avec le Christ et avec ses amis ... Il constate que les moments de désarroi sont moins longs et moins pénibles depuis qu'il a pris du repos.

Toute essoufflée Christine regagne la petite cuisine au fond de sa clôture. Elle appuie l'extrémité de sa longue hotte conique, telle qu'il est en usage chez les Bayaka, sur la claie de bambou, qui sert de rangement. Elle soutient la hotte de ses deux mains et dégage d'une secousse ses épaules et son dos endoloris. *Oh, que les racines de manioc trempées sont lourdes et le champ lointain !* soupire-t-elle en reprenant son souffle. Elle se baisse, saisit la calebasse et verse un peu d'eau dans le baquet de terre cuite. Elle se rafraîchit la figure et les bras et les essuie à son pagne.

Elle revient du Luhoongo où elle avait mis à tremper les premiers tubercules de manioc que sa petite plantation commence à produire. Tout à l'heure elle les étendra sur une natte à ras du sol pour les faire sécher au soleil de midi. Vers le soir, à l'heure du pilage, elle les écrasera dans son mortier et tamisera la farine. Elle a hâte de retrouver la fraîcheur de sa case.

Rien à l'intérieur ne lui rappelle plus son passé. Un instituteur lui a acheté son lit au matelas douillet. Elle dort maintenant comme tout le monde sur une natte à ras de terre. Pendant des semaines les posters provocants qui tapissaient les parois ont servi à faire le feu qu'elle allume le matin pour chasser la fraîcheur de la nuit. Sa case est devenue pauvre, mais très propre. Plus de parfums mais la bonne odeur de terre battue arrosée d'eau de source. Les rideaux, destinés à créer ambiance et intimité pour ses visiteurs nocturnes, sont devenues des jupettes pour petites-filles ... Elle est fatiguée.

Les amis d'une nuit ne viennent plus depuis longtemps déjà. Ils avaient vite compris que, pour remédier à la monotonie des pistes de brousse, ils devaient prendre d'autres dispositions. Au début certains, un peu déconcertés, s'étaient adressés à des jeunes-filles rencontrées

dans l'allée du village, mais celles-ci avaient refusé. Ils ont trouvé de quoi les satisfaire à Musaka de l'autre côté de la Wamba. Mais de toute façon tout cela est terminé depuis plus de trois semaines. On les a vus fuir, de jour et de nuit, seuls ou avec leurs « madam » (épouse), plein gaz, tous dans les deux mêmes directions, soit sur la piste poussiéreuse du Sud vers l'Angola en passant par Popokabaka ou Kasongo-Lunda, soit encore vers l'Ouest sur la piste menant à Kinshasa. Ils venaient de Kikwit, d'Idiofa ou de loin au-delà. Ils n'osaient plus mettre pied à terre par peur des villageois, une fuite éperdue pour essayer de prendre aussi de vitesse les groupuscules de militaires congolais sans solde, et en quête d'argent, de nourriture et de femmes blanches à violer.

Christine pense à Harry. Il est resté à la Mission et a même repris ses tournées dans les villages de brousse, comme si de rien n'était. Il a même renoncé exprès à prendre son congé en Europe par peur de ne pas pouvoir revenir avant longtemps, car il est convaincu qu'il y aura des troubles. Il le lui a dit : *Quand un peuple tout entier d'esclaves naît à l'indépendance, la révolte et la vengeance sont inévitables.* Mais Harry a choisi son camp depuis toujours. Il reste avec les siens. Elle en est heureuse, mais en même temps très inquiète. Son ami n'a plus aucun comprimé de nivaquine. *Qu'est-ce que tu feras, Harry chéri, lorsque tu auras un nouvel accès de paludisme ?* De Popokabaka au Sud à Bandundu au Nord, de Kikwit à l'Est à Kisantu à l'Ouest du Bas-Congo, il n'y a plus aucun médecin et aucun médicament, comme si les Blancs avaient tout emporté dans leur fuite. *Que pourrai-je faire pour lui ? ... Si seulement je pouvais me rendre utile !* soupire-t-elle. Elle prend sa tête dans ses deux mains, les coudes appuyés sur sa petite table. Et elle réfléchit.

Depuis des mois elle tourne et retourne dans sa tête une idée ... Elle ne craint pas la vie dure et monotone de femme Yaka qu'elle mène désormais. Sans regret elle va puiser de l'eau tous les matins, au lieu d'en trouver deux Calebasses pleines devant sa porte. Elle s'est

remise à raccommorder ses blouses et pagnes et à les laver jusqu'à ce qu'ils en perdent leur couleur au lieu de s'habiller des vêtements très chers et soyeux que « ses amis » achetaient pour elle à Kinshasa. *Oh, que tout cela est loin maintenant !* Elle se sent riche de sa pauvreté volontaire et de son attachement à Harry, riche de le comprendre et d'être comprise par lui ... *Je devrais lui en parler tout simplement, se dit-elle.*

A quoi pense-t-elle donc ? A se faire religieuse ? Non, Harry lui manquerait bien trop là-haut à Kasongo-Lunda. N'est-ce pas lui qui lui a mis le feu dans le cœur ? La flamme s'éteindrait bien vite si Harry ne la ranime pas. Elle se sent trop femme et pas assez dégagée de son passé de femme stérile et de prostituée. Elle ne sait rien de ce que peuvent penser les femmes européennes, de leurs désirs intimes, de ce qu'il doit y avoir de meilleur en elles. Les hommes blancs qu'elle a connus d'une manière aussi particulière, n'ont jamais rien eu de plus pressé que d'oublier, de rayer de leur mémoire d'une nuit, l'image de leurs épouses et de jouir de sa chair à elle. Ce qu'elle sait ? Qu'elle a beaucoup souffert de n'avoir jamais rencontré, pendant ces nuits-là, un seul homme blanc qui s'intéresse à elle et à son problème unique, celui de ne pouvoir donner la vie. De plus en plus elle a perdu la naïveté des Bayaka qui croient que le Blanc est capable de tout faire, elle les connaît faibles et méprisants. Et en même temps elle a perdu la sérénité avec laquelle la femme Yaka peut s'en remettre au féticheur.

Elle n'est pas encore arrivée à pouvoir aimer le Christ pour Lui seul. Est-ce qu'elle en sera jamais capable ? Elle a besoin de cette communauté d'hommes et de femmes, qui l'ont accueillie si gentiment et avec lesquels elle peut vivre près de Harry. Dans le temps, elle ne savait pas encore pourquoi ce jeune Blanc l'attirait. Maintenant elle le sait. *Mon Dieu, j'ai besoin de Harry ! Et lui a besoin de moi pour tenir le coup ! ... Harry, chéri ! Je voudrais être maman-catéchiste !* Elle pense à toutes ces choses pendant qu'elle étend le manioc sur la natte au soleil, et pendant qu'elle sarcle sa parcelle avec sa houë.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon lorsque le pilon de Christine vient ajouter ses notes au concert des autres sons légèrement plus sourds produits par les pilons des mères de famille qui ont des mortiers plus grands et remplis de plus de racines de manioc ... Elle range pilon et tamis. Avec plaisir elle passe et repasse ses mains dans la poudre blanche et fine qu'elle vient d'obtenir pour la première fois depuis tant d'années.

La lumière du jour pâlit déjà quand elle entend dans le calme feutré du soir le gazouillis joyeux d'enfants qui montent vers sa clôture. Elle en est intriguée et se dirige, curieuse, vers l'ouverture qui donne sur l'allée centrale du village pour voir ce qui se passe. Les enfants ne montent pas souvent si haut. Ils préfèrent jouer à l'ombre de la palmeraie du côté de la Mission. Avec Harry qui marche en tête de la troupe, une vingtaine de garçonnets et de fillettes montent fièrement et d'un pas décidé vers elle. Harry lui fait un grand signe de la main, tout en riant. Elle le hèle :

— *Bonjour ! pfumu Ali ! mais pourquoi ris-tu comme cela ?*

— *Mu diaambu ... Parce que tu es entièrement couverte de poudre blanche ! Mais « bonjour beaucoup ! » Kilisitini ! Je suis heureux de te rendre visite aujourd'hui.*

— *Tu n'as pas été pressé de venir me voir. Pourtant je t'entends souvent dans les clôtures plus basses, le taquine-t-elle.*

Ils se serrent longuement les deux mains. Les petits qui voient les deux visages si joyeux et la poignée des mains qui se prolonge, deviennent encore plus bruyants. Leurs petites mains viennent s'accrocher où elles peuvent, à leurs bras, au pagne de Christine, au pantalon de Harry.

— *Bonjour, maama Kilisitini !* crient-ils, en levant leurs petites frimousses aux yeux rieurs vers elle.

Ils restent un long moment serré ensemble. Les petites mains continuent de les tenir, mais progressivement les rires deviennent sourires, les yeux deviennent rêveurs, et un grand silence collectif presque recueilli se fait. Redevenant coquin Harry lance alors tout bas et sur le ton de la confidence :

— *N'est-ce pas, les enfants, qu'on est bien chez Maama Kilisitini ! ? ...*

Les enfants ne disent rien, mais les petits hochements de la tête et les yeux écarquillés à la Muyaka, font comprendre qu'ils sont tous bien d'accord.

— *Et maintenant, les enfants, dit Harry à son petit monde, retournez à vos maisons, allez bien, les enfants !*

A l'instant leurs menottes lâchent les vêtements et gentiment ils retournent d'où ils sont venus. Quelques enfants ont de la poudre blanche sur leurs frimousses quand ils se retournent pour dire : *Restez bien.*

— *Pourquoi m'as-tu amené tout ce petit monde, Harry ?*

— *Je ne les ai pas amenés, ils sont venus tout seuls quand ils m'ont vu monter. Est-ce que je dois faire le mystère autour de ma visite chez toi ?*

— *Bien sûr que non ! Mais viens, Harry, entre !*

Ils se donnent la main et entrent par l'ouverture en baissant la tête. Harry est saisi d'émotion. La simplicité, la fraîcheur, la propreté de l'humble demeure de Christine le bouleversent ... *Oh, Christine, combien tu as fait de chemin !* murmure-t-il en voyant la natte étendue sur la terre battue et le chapelet avec sa petite croix sur la paroi nue. Il regarde la jeune femme avec des yeux admiratifs.

Il est habitué à faire des rapprochements, à voir l'unité dans toutes les choses ... Devait-il venir en Afrique pour avoir la révélation vivante de celle qui est l'humble servante du Seigneur, Marie ? ... Dans son besoin de ne dire du message que l'essentiel, il a parlé de Jésus-Christ. Il a conduit les Bayaka vers Lui, l'unique source de vie, et il a presque oublié sa maman ... À vrai dire il ne l'a pas réellement oubliée. Tous les jours il récite le chapelet en Kiyaka, mais pendant qu'il s'adresse à la maman, en disant : *Ikunda Ngeye, Malía* ... ses pensées sont automatiquement allées vers son Fils. *Oh Marie, je t'admire pour ta discrétion patiente ! Tu t'es fait oublier pour que ton Fils prenne toute la place !* ... En même temps Harry voit le doux visage de la Vierge, de mamie, de sa maman et ... de Christine. Il se tourne vers elle :

— *Kilisitíni utoondama ! Christine, ma bien-aimée !* Et il l'embrasse tendrement.

— *Attention Harry, je te mets plein de poudre blanche !*

— *Je te trouve ainsi plus belle que jamais ... Nous avons lutté et vaincu ensemble ... Maintenant je saurai que répondre aux catéchumènes. Ils me demandent souvent : Pourquoi Maama Santa Malia ne se montre jamais en Afrique.*

— *Que veux-tu dire, Harry ?*

— *Je l'ai rencontrée par toi !*

— *Rik, je ne suis qu'une femme Yaka. Mais je ressens des choses que je n'arrive pas à exprimer.*

— *Je te comprends, Kilisitíni !*

Ils sont tous deux devenus silencieux au contact du mystère ... Harry reprend - il ne sait pas combien de temps s'est écoulé, mais la nuit tombe déjà- :

— *Je suis venu te faire une surprise, et ... si tu veux, te confier un secret.*

— *Dis-moi d'abord la surprise !*

Elle avance son unique chaise vers Harry et s'assied sur la natte en face de lui. Elle fixe sur son ami son regard curieux de femme :

— *Accepterais-tu de devenir maama maloongi (maman-catéchiste) ?*

Christine ne sait pas ce qui lui arrive. Elle reste un instant interloqué, puis elle rit et pleure en même temps. Son émotion est trop grande, pour qu'elle parvienne à dire quoi que ce soit.

— *Qu'est-ce que tu penses de la proposition ?* lui demande Harry étonné.

— *J'allais te le demander, mais je n'osais pas ...* réussit-elle enfin à dire entre deux rictus. Elle devient plus calme et reprend son souffle :
... En as-tu parlé au Conseil Paroissial ?

— *Bien sûr ! Et au Père Syalele aussi. Ils sont tous d'accord ...*

Harry n'a eu aucun problème pour convaincre le Père. Avec le Conseil Paroissial c'était autre chose. Michel et Jean avaient pensé qu'une femme n'aurait pas assez d'autorité chez les catéchumènes, mais François avait eu, comme toujours, la réaction de la sagesse : *Dans l'Église il n'y a pas de différence entre les hommes et les femmes*, avait-il dit. Le respect que tous ont pour lui a balayé toutes leurs appréhensions. L'appui de Véronique et d'Anastasie avait fait le reste.

— *... Et on te propose d'être membre du Conseil.*

— *Mais est-ce que les hommes sont tous bien d'accord ?*

— *Tous sans exception, Kilisitíni. Les hommes ont beaucoup changé, tu sais, depuis qu'ils ont pris des responsabilités. Au début l'idée qu'une femme ait des responsabilités dans la paroisse leur avait paru inacceptable, et tu sais que j'en avais proposé deux à la fois. Ils n'avaient jamais vu une chose pareille. Mais Anastasie et Véronique*

ont largement fait leurs preuves. Je fais entière confiance aux femmes Yaka, tu le sais bien.

— *Oui, Harry ! ... dit-elle, pleine d'assurance cette fois. Elle sait que Harry l'aidera. Et maintenant tu me diras ton secret !*

— *Ce sera comme pour la surprise, mes secrets tu les connais déjà !* répond-il, en essayant de dominer l'angoisse qu'il sent revenir. Christine voit l'ombre sur son visage.

— *Dis-le-moi quand même, mais seulement si tu en as envie et si tu souffres de ne pas me le dire, n'est-ce pas, Harry ?*

— *J'ai besoin de me confier à un ami, et mon unique amie c'est toi !*

— *Tu peux tout me dire, Harry !*

Il est tout décidé. Il a même d'entrée utilisé le mot « secret » pour ne plus pouvoir revenir en arrière. Mais il ne sait pas par où commencer.

— *J'ai toujours désiré l'indépendance de votre pays, et j'aurais aimé en être entièrement heureux avec les Bayaka. Mais depuis des mois je porte comme un énorme poids sur le cœur. Je n'ai pas osé t'en parler plus tôt. Tu as eu trop à souffrir toi-même ... Maintenant que tu fais partie du Conseil Paroissial, je te dirai tout ... Dans quelques semaines ce sera l'indépendance, mais dans quelques semaines naîtra également un bébé au village de Kalonda ...*

— *Beaucoup de bébés naîtront ces jours, Harry !*

— *Oui, mais ce bébé sera peut-être un mulâtre.*

— *De toute façon l'enfant ne viendra pas de toi. Je te connais et je sais par expérience combien tu respectes les femmes.*

— *Merci, Kilisitini, de ta confiance ! Bien sûr que le petit ne sera pas « sorti de moi », mais est-ce que les autres le croiront ?*

— *Les femmes te croiront et c'est cela qui compte. Ce sont elles qui devraient t'accuser, et elles ne le feront pas !*

Christine essaie d'être convaincante pour rassurer Harry, mais

celui-ci n'est pas complètement tranquilisé pour autant.

— *Je ne t'ai encore pas tout dit, Kilisitini, toutes me croiront, mais il y a une femme qui n'osera peut-être pas prendre ma défense.*

— *Qui est cette femme ?*

— *Germaine Matsayi, la maman du bébé. C'est elle qui va accoucher bientôt.*

— *Je ne la connais pas, Harry, mais je suis convaincue qu'elle aussi te défendra.*

— *Même si son enfant est un petit mulâtre, Kilisitini ? Tu sais que mon côté fort est aussi mon point faible.*

Fine comme elle est Christine a tout de suite compris le raisonnement de Harry, mais en vraie Muyaka, elle se sert d'une parade :

— *Il n'y a rien de plus faible et de plus fort qu'une femme ! Harry comprend qu'elle lui ouvre une porte et il y entre docilement :*

— *Que tu es gentille de m'aider, dit-il. Je sais que tu ne m'en voudras pas de ce que je te dirai ... Je me sens comme un condamné, mais un condamné à l'amour, l'amour dans tous les sens ... C'est une condamnation extrêmement délicieuse, mais très angoissante en même temps.*

— *Je te comprends, Harry, mais continue. Cela te fera du bien.*

— *Oui, c'est délicieux d'être aimé des Bayaka et de les aimer comme je le fais. C'est merveilleux de comprendre les gens et de savoir qu'on est compris, de poser un regard profond sur toutes les choses et d'être baigné dans la création toute entière. C'est formidable surtout d'aimer les femmes pour la beauté qui est en elles et pour l'harmonie et la transparence qu'elles savent donner aux pensées du cœur ... Surtout toi, Kilisitini, tu me conduis tout droit vers Dieu. Par toi je Le sens tout proche. C'est beau de savoir que le corps de la femme, et de l'homme aussi sans doute, n'est pas un obstacle à l'amour mais son serviteur humble et lucide ... Tu es mon chemin vers*

le monde.

Christine lui fait un mouvement de caresse en souriant :

— *Oh, que tu dis bien les choses ! Nos anciens diraient : C'est une parole de sage !*

— *Ne souris pas, Kilisitíni, c'est angoissant de passer par où je suis passé, et par où je passe encore ... Tu te rappelles quand j'étais si malade ? J'ai vu des choses affreuses. Il faut les subir pour les comprendre. Je ne crois pas vraiment au mauvais sort, car ce serait croire à la fatalité, mais je suis terriblement angoissé. Tu le sais déjà : j'ai vu Athanase Khosi avec d'autres sorciers ...*

— *Ne t'inquiète pas pour moi, Harry, je ne parlerai à personne de tout cela. Continue !*

— *... Mais surtout, j'ai revu le grand diable qui ricanait déjà derrière la porte de notre chambre quand j'étais encore petit garçon. Il m'a dit :*

L e s f e m m e s t e p e r d r o n t ! Est-ce que tu peux imaginer un « homme de Dieu » amoureux des femmes, comme je le suis ? Je brûle en présence d'elles, et je me laisse aller à tout ce que mon cœur me suggère.

— *Ton cœur, oui ! Il faut continuer, Harry.*

Harry ne comprend pas bien ce qu'elle veut dire en insistant toujours de continuer. Christine le lui explique :

— *C'est vrai, il n'y a pas beaucoup de missionnaires comme toi. Les autres m'ont toujours laissée indifférente et froide. J'ai l'impression de n'avoir jamais rien reçu d'eux. Toi, Harry, tu as quelque chose qui ne nous laisse pas indifférentes, nous avons besoin de toi. Jésus lui-même aimait les femmes, tu me l'as dit. Il m'aime et j'en suis heureuse ... Comme nous tous il a bu le lait d'une femme !*

— *Oui, Christine, tu as raison sans doute. Mais si les choses que je vois sont tellement évidentes, pourquoi alors y a-t-il si peu de*

missionnaires pour les comprendre ?

— Il y en a sans doute plus que tu ne crois, Harry. Mais n'oublie pas que tu as une histoire personnelle qui ressemble très fort à la nôtre, et que ta grand-mère était une femme noire ... Ne te sens plus seul, Harry, mon bien-aimé !

Le mot « utoondama » (bien-aimé) que Christine utilise, lui va droit au cœur. Le regard qu'elle pose sur lui devient suppliant. Elle continue de le rassurer.

— Toutes les femmes Yaka, et les hommes aussi, seront de ton côté. Santa Malia a donné la vie qui ne meurt pas. Je la donnerai avec toi. Les diables ne pourront rien contre nous tous réunis !...

Cette fois Harry est devenu tout serein. Il a pu tout dire à son amie.

— ... Le bébé sera un petit Muyaka, j'en suis sûre. Et si je peux y faire quelque chose, on l'appellera « Hweena » (cesse de pleurer !). Nous l'aurons fait ensemble. Il sera un peu notre enfant.

— Et si c'est une fille, je serais tellement heureux qu'on l'appelle « Kilisitini » au baptême, ajoute Harry.

Et il se met à rêver ... *Mamie !* Il est tout petit enfant. Elle pose un baiser très doux sur son front ... Non, c'est Christine qui l'embrasse tendrement et lui dit :

— Merci, Harry de m'avoir confié ton secret.

La nuit tombe quand Harry descend sous les palmiers vers la Mission. En silence il égraine son chapelet : *Ikunda Ngeye, Maliya ... Tu es bénie, Marie ! Heureuse Christine ... Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénies entre toutes les femmes, et Jésus, ton Enfant est béni. Et la petite de Germaine aussi ! ... Priez pour nous, pauvres pécheurs, et pour moi, pauvre vagabond ...*

Harry est assis derrière sa table. La porte d'entrée est ouverte, celle de sa chambre aussi, invitation silencieuse et discrète aux gens d'entrer et de sortir comme ils l'entendent, suivant la coutume du pays. Quatre, cinq personnes sont accroupies devant lui. Parmi elles une maman catéchumène qui allaite son bébé. Ils ne disent rien, ne demandent rien. Ils sont là, par pur plaisir d'être là, tout simplement, et de regarder leur pfumu travailler. Harry rédige une lettre à Monseigneur. Loin de le distraire, ces présences près de lui le stimulent. Il écrit :

Monseigneur,

La lettre que je Vous envoie aujourd'hui est l'aboutissement d'une longue réflexion, d'une longue lutte intérieure, de mon expérience africaine, et de beaucoup de prière.

Vous savez que depuis longtemps j'ai cherché à connaître ma vocation. Le contact quotidien avec les Bayaka me l'a progressivement révélée. Aujourd'hui ma décision est prise et je suis convaincu de votre profonde compréhension.

J'ai toujours et de tout cœur espéré servir le Seigneur et l'Église comme prêtre, mais en même temps et avec autant de conviction, tout mon être s'est attaché aux hommes et aux femmes parmi lesquels je vis, au point de ne plus pouvoir faire abstraction d'aucune des valeurs humaines qu'ils vivent. La position de l'Église me place devant un dilemme et m'oblige à choisir entre deux idéaux qui selon Elle sont inconciliables, mais qui en moi ont mûri ensemble. Ce choix extrêmement déchirant est fait aujourd'hui.

Je voudrais désormais vivre parmi les Bayaka pour annoncer

la Bonne Nouvelle comme laïc. Il me paraît en effet nécessaire que l'Église s'appuie sur des hommes et des femmes qui, vivant dans les conditions précaires de la population, lui donnent les racines africaines dont elle a besoin.

Vous me direz que je ne suis pas Africain, et Vous avez raison. Je vous précise toutefois que je suis petit-fils d'une femme indonésienne, d'une femme de couleur donc. Cela n'a en soi pas une importance capitale. Mais tout au long de mes années d'Afrique cette origine biraciale a été pour moi une source d'inspiration. Par mes contacts avec les Bayaka j'ai appris qu'on ne peut pas renier ses racines.

Par ailleurs j'aime sincèrement le travail de simple catéchiste et je serais heureux de me voir confirmé dans cette fonction.

Dans le souci d'être bien compris je vous précise également que j'ai appris à connaître et à apprécier une jeune femme noire que j'ai pu aider à se réinsérer dans la communauté Yaka et dans la Communauté chrétienne locale de Kenge. Elle était auparavant prostituée pour les Blancs de passage. Courageusement elle a rompu avec son passé, au point que notre Conseil Paroissial, en accord avec le R.P. Charles Overbeek, prêtre de la S.V.D., notre Curé, a décidé de lui confier la double fonction de catéchiste et de membre du Conseil Paroissial. Nous serions également heureux de voir officialisée cette décision par votre accord. Le Père Overbeek Vous a écrit entre-temps à ce sujet.

Vous me demanderez sans doute pourquoi je parle de cette personne dans ma présente lettre. Je ne peux pas vous cacher que cette femme a sur moi une très grande influence et qu'elle m'a beaucoup aidé dans mon cheminement. Je lui porte une très grande affection et ses sentiments à mon égard sont également très profonds. Nous n'avons encore jamais parlé de mariage, mais nous savons tous deux très bien que cette question se posera un jour. Quant à

moi, j'hésite encore. Christine Mulambwa, c'est son nom, est stérile, alors que moi, j'ai toujours rêvé d'avoir des enfants. Là encore cette femme est exemplaire. Elle a compris que faute de pouvoir donner la vie des corps, elle peut devenir la maman de beaucoup d'enfants spirituellement. Elle me fera sans aucun doute encore cheminer avec elle vers plus de clarté.

Je Vous prie, Monseigneur, de ne pas voir dans nos relations une banale affaire de sexe. J'ai toujours respecté les femmes. Je suis simplement convaincu de la grande importance de toutes les valeurs humaines, y compris la sexualité et le mariage et je vis désormais dans l'attente de celui-ci.

J'enverrai un double de ce courrier à mes Supérieurs en Belgique (Mgr l'Évêque de Liège et Mr. Le Directeur du Grand-Séminaire de St. Trond).

Je vous rappelle enfin que je n'ai reçu que les « petits ordres » et que par conséquent je ne suis pas lié par le Célibat.

Veillez croire ...

P.S. Le R.P. Charles Overbeek et le Conseil Paroissial sont au courant de ma décision.

La maman qui allaitait son bébé se lève doucement pour ne pas éveiller son bébé qui s'est endormi contre son sein. Elle sourit et dit en s'adressant à Harry et aux autres :

— *Reste bien, pfumu Ali ! Vous autres aussi, restez bien !*

Et elle s'en va.

Harry a rassemblé tout son monde dans la petite chapelle. Marcel s'est calé le dos contre le mur du fond sur le dernier banc. Il est heureux et fier, c'est visible. Tous ses catéchumènes ont été reçus au baptême.

Dans les yeux fixés sur lui, Harry lit les sentiments de tous comme dans un livre ouvert. Il sent que le mouvement intérieur est réciproque. Oh, que c'est beau de communiquer ainsi de cœur à cœur ! Le silence total est plein de conversation ... Aujourd'hui il n'a pas besoin de chercher son inspiration, elle lui vient directement de tous ces visages tournés vers lui.

Tous viennent communiquer avec lui, les femmes qui allaitent leurs bébés, les jeunes-filles dont les beaux pagnes se sont usés sur les bancs du maloongi, mais dont l'expression est plus fraîche que jamais, les jeunes-gens et les hommes qui tentent de ne pas trop paraître subir l'émotion collective, mais qui ont le regard plein de mystère joyeux.

Il y a dans cette assemblée silencieuse des points particulièrement lumineux, spécialement réceptifs et sensibles et tout préparés à la communication. Kalumba, le vieux M'lopo de Kazeki a jeté le masque depuis des mois. Par les fentes de ses yeux souriants, son corps fin et noble laisse couler librement les flots de joie qui l'inondent. Le bonheur d'être bientôt enfant de Dieu le Tout-Puissant, du Père qui donne la vie à profusion, transpire de ses rides. Makuma boit avidement le silence bienfaisant sur le visage de pfumu Ali. Christine, toute tournée vers son ami, semble murmurer : *Harry, laisse encore durer un peu cette communication délicieuse !*

Elle est dans le groupe des femmes auxquelles elle est venue se joindre pour apprendre de Harry comment transmettre la Parole de

Dieu.

C'est le plus beau jour de sa vie pour Harry. Avec les catéchumènes il a vibré de la joie profonde de se découvrir les uns dans les autres et de faire progressivement l'expérience du Dieu Vivant en Jésus-Christ dans le cœur des hommes. Avec eux il a éprouvé l'angoisse de cette terre hantée d'esprits menaçants et de sorciers, qui viennent encombrer le chemin droit qui mène vers la lumière.

La vieille grand-mère Katsiimba, celle qui lui avait offert l'œuf, a fait sans cesse appel à sa petite-fille Tsiimba, pour que celle-ci lui répète les paroles compliquées de l'enseignement, elles accrochent si mal dans sa vieille mémoire usée. Elle a passé beaucoup de nuits sans dormir, entre le désir de l'eau qui donne la vie sans fin et la peur de rester sous l'emprise des démons. Harry a balayé ses soucis en lui disant : *Ne t'en fais pas, Maama, tu seras enfant de Dieu !* Harry ne l'a pas dit à Marcel, mais pour elle et quelques autres vieux et vieilles, il n'a pas tenu compte des connaissances du catéchisme. Tout cela est trop cérébral pour eux. La seule chose qui lui semble importante, est l'attachement du cœur à la Bonne Nouvelle, et de ce côté-là tous ont été formidables ...

Enfin il prend la parole, mais d'une voix qu'il veut la plus douce possible pour ne pas briser l'ambiance. Il dit :

— *Baana ba Nzaambi batoondama ! Enfants chéris de Dieu !*

Depuis longtemps Harry commence toutes ses interventions avec ces mots qui ont trouvé chez les catéchumènes un écho enthousiaste, et que ceux-ci se répètent entre eux comme un dicton pour s'encourager. Ils voudraient répondre à cette nouvelle réalité qui est née en eux et qui a besoin de se dire et se redire.

Tout de suite la communication parlée est établie. Les rêves des

individus viennent se serrer autour du message communautaire. Katsimba tient la main de sa petite-fille. Elle est totalement rassurée maintenant. Kalumba et Makuma retrouvent toute leur force de réception d'antan, rôdés comme ils sont à l'écoute des paroles de sagesse des ancêtres. L'enseignement de leur « pfumu » ne fera rien d'autre que confirmer clairement ce qu'ils savaient déjà confusément et incomplètement, et il les rajeunira, si possible, de plusieurs dizaines d'années.

A l'évocation « baana », les jeunes mamans serrent leurs bébés contre elles et les enveloppent doucement d'un coin de pagne. Leurs petits participent ainsi pleinement à l'ambiance. Les jeunes-filles cherchent instinctivement les nœuds dans leurs pagnes usés comme pour les dénouer et exposer leurs jeunes corps au frôlement de l'Esprit. Les hommes ferment les poings et respirent profondément pour s'assurer qu'ils sont bien prêts pour recevoir la force de vie qui viendra en eux ...

— *Quand l'enfant se forme dans le ventre de sa maman, personne ne le voit, mais la maman le sent déjà !*

— *Èèeh, oui, pfumu !* répondent les femmes vivement et avec enthousiasme.

— *Quand la mort emporte l'homme ou la femme, ils continuent de vivre !* Même réponse unanime, de tous maintenant :

— *Bwa buna ! C'est ainsi !*

— *La mort fait naître la vie !*

— *Èèè ! Oui !*

Deux mondes surgissent devant Harry, deux mondes tout différents. D'abord celui du Blanc qui a une vie individuelle, une fraction de vie, la vraie ! (du moins pour lui !) qu'il essaie de prolonger par tous les moyens, et une autre dont il ne sait rien et à laquelle son esprit n'est pas préparé ... Harry secoue la tête, non, il ne comprends plus rien à cette optique-là. Le deuxième monde est celui

des Bayaka. Tsiimba, la petite Tsiimba, dans sa jupette tenue par une ficelle, n'a qu'une vie, une vie qui ne mourra pas. Elle le devine plus qu'elle ne le sait. Elle la vit avec sa grand-mère, dont elle passera le souffle à ses propres petits-enfants.

— *Dieu veut que vous viviez sans fin, continue Harry, mais pour préparer cette vie, aucune « eau d'homme » (sperme) n'est assez puissante, aucun ventre assez fort. Comme je vous l'ai déjà dit, Dieu seul peut conduire cette vie à son terme ...*

Quand Dieu vient, l'homme perd la parole. Dieu est tellement grand que vos ancêtres ont même renoncé à lui offrir des sacrifices. Nous les hommes, qu'aurions-nous à lui offrir ... Tous les catéchumènes tiennent leurs bras écartés pour signifier leur impuissance, ... sinon le respect de notre cœur ? Pourtant nous savons qu'il est infiniment bon, n'est-ce pas ? ...

Kalunga et Makuma hochent vivement la tête de haut en bas. Une étincelle passe dans tous les yeux, elle est plus lumineuse chez les vieux. Davantage que les jeunes ils ont vécu dans l'attente du messager qui vienne leur expliquer comment atteindre ce rivage lointain où tout est bien, où les esprits malfaisants n'ont plus d'accès.

— *... Dieu lui-même a alors réalisé ce que l'homme ne peut pas faire. Son esprit qui au début a mis la vie dans toutes les eaux, a transporté le germe de son propre Fils, Jezu Kilisitu, jusque chez nous. Cela aurait pu nous effrayer s'il était venu dans la foudre et l'ouragan, alors Il a déposé la graine tout doucement dans le ventre d'une femme qu'il avait tout spécialement préparée ...*

Harry sait qu'il n'utilise pas des termes très théologiques - la théologie n'a jamais été son point fort-, mais il n'a qu'à regarder autour de lui pour s'apercevoir que ses paroles prennent tout de suite racine ... D'ailleurs, comment faire autrement pour que Dieu s'incarne ? Les catéchumènes retiennent leur souffle. *Oh, ce qu'Il est*

humain, Le Tout-Puissant ! Il ne méprise pas les hommes qu'il a faits

...

Une femme sur le premier banc à gauche, la même qui lui avait dit un jour : *Pfumu, tu es l'un des nôtres !* et qui arrive bientôt au terme de sa grossesse, chuchote une prière dans le silence absolue : *Èèh, maama Maliya ! Oh, mère Maria !*

Harry est heureux de cette intervention spontanée, qui dit mieux que tout, la profondeur du dialogue que Dieu a entamé avec ses enfants. Il enchaîne aussitôt sur ce que vient de dire la femme :

— *Elle est aussi notre maman à nous tous, parce que son enfant, Yezu Kilisítu, est le Chef de clan de tous les enfants de Dieu. Aimez votre maman et suivez les prescriptions de votre Pfumu, Yezu Kilisítu !*

— *Èèèh !*

Harry aime énormément ces réponses collectives dans lesquelles l'âme de ces gens s'exprime si spontanément. Cette fois, elle marque une adhésion totale. Malgré son expérience il est étonné de la vigueur d'un peuple quand il est uni. La chapelle vibre sous la force massive de leur réaction ... Et tout de suite, et toute seule, l'indépendance qui est pour demain s'impose à tous les esprits. Au plus fort de leurs émotions la parole est en retard sur les sentiments des cœurs qui prennent alors le raccourci des yeux. Cette fois encore la transmission vers Harry est immédiate. Un petit pincement à la gorge fait monter en lui des larmes de joie.

Il a tout fait pour faire coïncider le baptême et la Proclamation de l'Indépendance, le premier est pour ce soir, la seconde suivra, sur le point local, dans la foulée. L'école participera à la fête. Ne s'agit-il pas d'une seule et même libération ? ... Harry attache beaucoup d'importance aux événements parlants qui situent la vie chrétienne

dans la vie tout courte. Y a-t-il mieux que l'indépendance pour faire parler le baptême ? La dignité de l'homme libre lui semble être l'image la plus parfaite du renversement qui s'opérera dans le secret des cœurs ... Il insiste donc :

— *L'eau que l'Esprit de Dieu a touchée coulera sur vous ce soir ... Elle vous rendra tellement beaux que Dieu Lui-même sera ému de vous voir. Vous serez marqués du signe de Yezu Kilisítu. Vous serez de vrais enfants de Dieu et vous serez ...*

Il cherche le mot « libre », mais celui-ci n'existe pas en Kiyaka, comme l'idée elle-même. Faut-il s'en étonner ? Un homme assis à l'arrière a compris aussitôt :

— *L'esclavage est fini !* crie-t-il, en se faisant le porte-parole de tous. Un autre, aussi bien inspiré, ajoute en criant :

— *Bamiledi bele bwau ! Les Blancs sont partis !*

Harry comprend le piège astucieux et combien bienveillant. Il se livre tout de suite en faisant l'innocent :

— *Pas tous ! Père Syalele et moi, nous sommes restés avec vous !*

Comme il vit avec les Bayaka dans une connivence de tout instant, il connaît déjà par avance la réaction qu'ils vont avoir, et qui était le but de l'intervention du deuxième homme. Elle ne se fait pas attendre :

— *Vous n'êtes pas des Blancs ! Vous êtes nos frères ! Toi, tu as le cœur noir !*

Dans les cris enthousiastes qui fusent de partout Harry retient surtout la dernière phrase. Elle a été dite par l'une des femmes et a été reprise par tous et toutes avec des rires et des hochements ostensibles

et affirmatifs de la tête. Cette parole, Harry ne s'y attendait pas. Il la reçoit comme le plus beau des cadeaux.

Christine, assise, anonyme, dans les rangs des femmes, a joyeusement participé à l'agitation. Ce qui vient d'être dit n'a pas créé en elle la sensation de la nouveauté comme chez les autres, mais son émotion est vive. Elle se rappelle ce que Harry lui avait confié quand il était si malade : « *J'ai la peau blanche, mais la peau seulement !* » À ce moment-là elle était seule dans le secret. Mais elle voit maintenant que l'évidence s'est imposée dans le cœur de tous ses amis, parce qu'ils ne connaissent pas le racisme. Elle regarde vers Harry comme pour lui dire : *Tu avais raison de nous faire confiance. Tu vois, les gens t'ont compris tout seuls.*

Qu'est-ce qui fait qu'elle se lève brusquement ? Est-ce qu'elle devine que les hommes ne seront jamais aussi bien disposés que maintenant pour écouter une femme qui se destine à la Parole ? Son intervention souriante avec juste le tantinet d'autorité qu'il faut, tombe dans le silence total qui s'est à nouveau fait. Elle dit un proverbe :

— *Le corps n'est qu'unealebasse. Ce n'est pas elle qui est importante, mais ce qu'il y a dedans !*

C'est tout ce qu'elle dit et elle se rassied déjà. Un tonnerre d'applaudissement s'élève. Harry y participe avec le plus grand plaisir. Il applaudit de toutes ses forces pour le succès de cette première mini-apparition en public de sa future collègue. Elle a juste dit ce qu'il faut et comme il faut.

Les hommes sont admiratifs à l'égard de cette femme qui manie si bien à propos les proverbes des anciens. Lorsque leurs têtes se tournent vers le pfumu, celui-ci comprend ce que leurs sourires veulent dire : *Pfumu Ali, tu t'y connais en matière de femmes !*

Les femmes de leur côté n'ont pas tout de suite compris le petit jeu entre les hommes et Harry. Elles ont fièrement levé la tête vers Christine et se font entre elles des signes de vif contentement. Leurs regards veulent à peu près dire ceci : *En voilà une femme qui peut tenir tête avec brio à toute la gent masculine ! ...*

L'intermède est fini. Tous sont à nouveau dans la contemplation des choses merveilleuses qui viennent d'être dites à propos de leur baptême avant de se réaliser ce soir ... Mais brusquement un cri retentit :

— *Pfumu Ali, des basuda ! Des soldats ! ...*

Haletant, essoufflé, Zéphyrin est là dans le rectangle inondé de soleil de l'ouverture de la chapelle. La sueur ruisselle sur son visage et sur ses bras nus. Son teint est terreux, ses yeux grands ouverts expriment l'angoisse pour son maître.

— *Ils ont déjà traversé !*

Sa bouche se tord nerveusement, ses lèvres tremblent. Ses mains lâchent la bassine remplie avec le linge de Harry. Baigné qu'il est dans sa méditation, celui-ci ne réalise pas tout de suite la situation et encaisse le choc sans trop se troubler. De sa main il esquisse un geste persuasif et rassurant, et il dit :

— *Viens, Zéphyrin, assieds-toi avec nous !*

La sérénité de son pfumu ramène tout de suite un peu de calme dans le cœur affolé de son boy. Docilement il reprend le baquet et va s'asseoir au fond de la chapelle en dissimulant le baquet derrière le dos des hommes ...

Depuis que des bandes armées rôdent de l'autre côté du Luhoongo, Harry savait qu'un jour ils traverseraient et viendraient faire leur

incursion à la Mission. Mais il ne s'en était pas fait un grand souci. Il s'était dit : *Ils verront le calme qui règne ici ... Ils trouveront le Blanc au milieu des indigènes ... Ils seront impressionnés par la simplicité et la bonne entente et baisseront leurs armes ...* Lui, Harry, serait calme. Il compterait sur la présence des catéchumènes. Par leur seul regard ceux-ci rappelleraient aux rebelles qu'un jour eux aussi étaient dans leur Mission Catholique ou Protestante, ou à l'écoute des vieux qui leurs racontaient les histoires merveilleuses des ancêtres ... Ils oublieraient le but de leur incursion, comme seuls les Africains en sont capables, et causeraient calmement avec les gens de la Mission, surmontant un instant l'effet de la drogue qu'on leur donne et de la propagande anti-blanc ... Ils se rappelleraient qu'ils sont des Congolais au milieu de leurs frères et sœurs ... Il a seulement prié pour que ses amis soient avec lui ce jour-là. Il était peut-être un peu naïf.

Les catéchumènes ne réagissent pas du tout comme il l'avait espéré. La nouvelle a été trop brutale. Leur esprit entièrement absorbé par le grand événement de ce soir revient à la réalité effrayante du moment. Un mouvement de peur ancestrale passe dans l'assemblée, leurs yeux terrifiés de gibier aux abois se cherchent dans un réflexe communautaire. Une femme pousse un cri en glapissant. Les mamans serrent leurs petits contres elles. Les mains des hommes cherchent les machettes appuyées contre le mur ... La panique va les gagner si Harry ne fait rien.

Mais comment Harry pourrait-il réagir. Il est pris dans le même mouvement de panique. Tout le poids de l'angoisse retombe sur lui et il est absolument incapable d'y parer. Il a peur, terriblement peur. Dans son esprit affolé il voit les fusils se braquer sur eux ... Il entame un large geste en direction des catéchumènes et des rebelles : *Ne tirez pas sur mes amis ! C'est la fête de leur baptême et de l'indépendance !* ... Mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche pour leur parler, les rafales partent déjà ... ses yeux s'éteignent sur ses amis et son corps bascule dans le noir ...

Il sort un moment de son cauchemar. Christine le supplie du regard. *Harry chéri, dis ou fais quelque chose, vite ! ... Où est-il ?* Face à la mort il tente d'ordonner les idées qui se bousculent en lui ... Il a les oreilles collées au transistor. Il est sur la fréquence de radio Bruxelles, « La Voix de l'Amitié » ... Il n'éprouve pas l'enthousiasme qu'il avait autrefois en écoutant Yann Goodwill de la B.B.C. à Londres pendant la guerre ... Drôle de voix d'amitié qui s'adresse pêle-mêle aux Blancs et aux Noirs dans une volonté tardive de récupération. Ils enverront des paras pour sauver Noirs et Blancs dans un même élan ... Mais pourquoi écoute-t-il ces sornettes ? ... Il espère avoir quelques nouvelles, même indirectes, de chez lui, peut-être même un message personnel de son père ou de sa maman, comme il en est diffusé de temps en temps ces dernières semaines ... Rien ! Mais si ! Il voit sa maman qui pleure, et son papa qui lui dit : Adieu, Rik, mon garçon !

Christine commence vraiment à s'inquiéter. Elle voit la pâleur de son ami et son regard vague. *Mon Dieu, Harry, nous avons besoin de toi ! ...* Elle craint un nouvel accès de paludisme et elle ne sait pas ce qu'elle doit faire. Devant elle c'est l'affolement. Les femmes commencent à bouger, elles esquissent un mouvement de sauve-qui-peut ... Vite Christine se concerte avec Makuma, et les deux femmes commandent à leurs compagnes de se rasseoir.

— *Asseyez-vous et écoutez ! Pfumu Ali va vous parler !*

Leur cri fait revenir Harry à lui. Le visage à la fois sévère et rassurant de Christine surtout impressionne les femmes. Elles reprennent leur place.

Dans les mouvements devant lui Harry cherche un point de calme. Il repère d'abord la petite Tsimba. Elle est restée inconsciente du danger imminent. Paisiblement sa petite menotte repose dans les vieilles mains ridées de sa khaaka. Elle communie de ses grands yeux

rêveurs à la méditation de sa grand-mère qui continue de sourire vers Dieu, Le Tout-Puissant. Du côté des hommes le vieux Kalumba, lui aussi, est resté insensible à l'effolement. Il est trop vieux pour réagir au déroulement trop brutal des événements. Les hommes assis à côté de lui commencent à réagir ... Ils glissent les machettes sous les banquettes, impressionnés comme ils le sont par la paix des paupières fermées du vieux M'lopo Kalumba.

Le calme revient progressivement. Harry sait que ce sont l'attitude décidée de Christine et de Makuma, l'innocence de Tsiimba et la foi de la vieille grand-mère et de Kalumba qui ont opéré le changement. Le calme le gagne à son tour.

Les hommes ont maintenant beau jeu. Ils retrouvent presque tous leurs esprits et apostrophent même les quelques femmes qui ont continué de sangloter, mais peut-être qu'eux aussi se rendent compte à qui ils doivent leur sursaut de courage ...

Le calme et la détermination brillent à nouveau dans tous les yeux quand Harry leur dit enfin :

— *Enfants chéris de Dieu ! Satan nous a joué son dernier tour. C'est la fin de l'esclavage. Accueillons les soldats en amis.*

Zéphyrin est le seul à ne pas être rassuré. En silence il secoue la tête : *Non, pfumu Ali !*

...

— *Grouillez-vous, nom de Dieu ! Il faut l'attraper ! Le grand maigre incite ses hommes à se dépêcher. Il ne peut pas être bien loin.*

— *On n'a qu'à le laisser filer, patron ! dit son compagnon, un petit gros qui arrive péniblement à sa hauteur en transpirant, ... je n'en peux plus.*

Les deux autres marchent côte à côte, le fusil en bandoulière comme si l'expédition ne les concernait pas. Les paroles du bossu à Kalonda et le fanatisme de leur chef ne les ont pas convaincus ... En fait ils en ont assez de cette chasse à l'homme, Noir ou Blanc, qu'ils mènent depuis un mois. Ils n'ont qu'un désir, rentrer chez eux à Idiofa. En passant sous un citronnier aux abords de la Mission, l'un des deux, le seul à porter un casque et à avoir une tenue approximativement militaire, attrape un gros fruit qu'il écrase dans sa main. Il boit avidement le jus acide et passe le citron à son ami.

Ils sont deux copains de régiment. Ils ont servi ensemble dans l'armée régulière. Ils ont gardé une certaine estime pour le Blanc et la retenue propre à la corporation à laquelle ils ont appartenu avant le soulèvement de Jean Mulele.

— *Qu'est-ce que cela peut bien nous faire qu'il ait une petite amie noire ?*

— *Lui au moins est resté avec les gens, réplique l'homme casqué.*

— *Bien sûr, il n'a pas voulu perdre sa belle dans la cohue ! dit l'autre. Il a raison, on doit garder ce que l'on a. Nous avec notre vie de dingue, on n'est pas foutu de passer une seule nuit tranquille avec une petite Muyaka ... S'ils savaient que nous n'avons même plus une seule boulette dans notre flingue, les gens se moqueraient de nous.*

— *Attention ! L'Arabe en a encore, et bourru de hash comme il l'est, cela pourrait péter ! Il faut le rejoindre, vite !*

Ils franchissent les dernières dizaines de mètres en courant et rejoignent leur Chef près des grosses pierres à l'entrée de la Mission. Au fond de la cour vide ils voient deux constructions rectangulaires aux tôles rouillées. Serait-ce cela, la Mission ? Le grand maigre lève déjà la main et siffle entre ses dents :

— *On les encercle, deux par la gauche, deux par la droite !*

Il entraîne l'homme au casque derrière lui vers la droite, les deux autres disparaissent sous les palmiers derrière ce qui doit être la maison des Blancs ...

— *Ils sont là, chef! tout tranquilles!* dit l'homme au casque. *Ils n'ont pas l'air impressionnés par nos armes.*

Aveuglés comme ils sont par le soleil et par la blancheur de chaux des murs de la chapelle, ils n'avaient pas vu les catéchumènes. Le grand maigre ne perd rien de sa détermination :

— *Fais-les sortir, vite! Les hommes d'abord, les femmes ensuite, et les mains en l'air!*

— *On s'en occupe!* dit l'homme au casque avec un sourire un peu forcé.

En avançant vers la chapelle il cherche visiblement l'attitude à adopter. Harry s'en aperçoit. L'homme entre et jette un regard qu'il veut amical sur l'assemblée. Il est mal à l'aise. Il subit le recueillement collectif et instinctivement, en se dérochant au regard du grand maigre, son chef, il ôte son casque, fait une gémuflexion devant la petite flamme rouge du tabernacle et se signe lentement. Puis se rappelant son rôle, il se redresse et en se retournant il dit sèchement :

— *Contrôle d'identité! Et tous dehors! ...*

C'est un assez beau garçon à la tête ronde et très noire, aux cheveux finement crépus. Il a un clin d'œil de regret à l'adresse du Blanc, mais pour ne pas éveiller de soupçons chez le grand maigre, il donne sans sourciller ses ordres :

— *... Les hommes d'abord!*

Les catéchumènes n'ont évidemment rien compris au Français haché du soldat. Mais son geste souligné par le mouvement du canon de son fusil est assez persuasif. Ils s'exécutent aussitôt. Cependant leur attitude n'exprime aucun sentiment particulier. C'est comme s'il s'agissait d'une formalité à laquelle on se soumet sans commentaire.

Le seul à être vraiment étonné c'est Kalumba. Il est trop absorbé par la joie qui l'inonde, et il n'a plus la vivacité d'esprit suffisante, pour réagir normalement face à cette situation soudaine et étonnante. En passant devant l'homme au fusil il dit un joyeux « Mbooti, taata ! » (bonjour, Monsieur) en frappant dans les mains. Les autres hommes le prennent énergiquement par les poignets et l'entraînent dehors. Harry ferme la marche derrière Zéphyrin qui prend la même allure détachée que les autres, mais jette quand même un regard furtif vers le baquet. Aussitôt Christine, profitant d'un moment d'inadvertance du militaire, sort de son rang, attrape la bassine et la dissimule derrière son dos. Il n'a rien vu. Si pourtant ! Il sourit satisfait. Les femmes se demandent à quoi joue cet homme, mais instinctivement, elles entrent dans son jeu. Elles se lèvent en bloc, rendant ainsi la tache blanche du linge qui dépasse de la bassine, absolument invisible.

Dehors « l'Arabe » », car s'en est un, commence à s'énerver. Il passe devant les catéchumènes alignés au garde-à-vous en plein soleil. Il les dévisage un à un avec mépris. Les hommes ne bronchent pas. Devant le Blanc il reste un long moment immobile. Puis ne supportant plus le regard pénétrant et sans nuance de celui-ci, il crie :

— *Les femmes ! Et vite !*

À l'exemple des hommes, les femmes et les jeunes-filles sortent elles aussi sans précipitation. Elles marchent les unes derrière les autres, les enfants sous le bras ou à la main. Elles s'alignent à l'endroit indiqué par les rebelles qui reviennent bredouilles du côté de la maison des Pères. Christine se trouve à l'une des extrémités, à

quelques mètres de Harry. Ils ont le temps d'échanger un regard d'encouragement réciproque.

— *Où est le traître ?* fulmine l'Arabe.

Tout de suite Zéphyrin a compris qu'il s'agit de lui. Beaucoup de choses se passent dans sa tête, l'idée, par exemple, de ne pas bouger et de laisser venir, ou encore de jouer à celui qui aurait couru pour avertir tout le monde pour qu'ils préparent l'accueil des hôtes inattendus à la Mission, ou encore ... mais il choisit, avec une étonnante présence d'esprit, vu le peu de temps dont il dispose, une autre tactique, celle de l'homme honnête qui n'a rien à cacher, et qui en plus trouve normal et justifié la question de l'homme et par là reconnaît son autorité. C'est très calmement et apparemment très maître de lui qu'il répond en se raidissant :

— *Présent, Chef !*

Le métis, car il est en effet métis, commence, furibond, par pointer son arme sur le boy, mais apparemment impressionné et quelque peu flatté par la réaction de Zéphyrin, il retourne son arme et fait un début de geste, comme s'il allait le frapper de la crosse de son arme, question de garantir son ascendant sur ces gens et de maintenir son autorité ... Cette ébauche de menace à l'encontre de son boy est déjà trop pour Harry. Il attrape le canon de la mitraillette et il crie :

— *Ne touche pas à mon boy ! Il est à mon service et est payé par moi, comme toi, tu es au service du Kremlin ! ...*

L'homme se calme un peu, car il paraît sensible à l'argument, seulement, il ne comprend pas le sens du mot « Kremlin ». Harry lui donne l'explication lui convenant, tout en tenant fermement le canon de sa mitraillette :

— ... *De Jean Mulele, l'instigateur régional du soulèvement, si tu veux !*

Aucun des deux ne lâche prise. Enfin Harry, estimant que l'homme s'est assez calmé, et jouant d'autorité lui aussi, lui renvoie l'arme en disant :

— *Tiens, prends ça ! Mais ne recommence pas !*

Le grand maigre en est presque penaud. Son teint est devenu encore plus pâle en virant au cuivré. Il dit mi-grommelant :

— *Bonjour, Monsieur !* Harry qui reprend son souffle, lui dit à son tour :

— *Bonjour à toi aussi, Monsieur !* Et il lui serre la main.

Ouf ! La tension des catéchumènes se relâche un peu. Un soupir de soulagement parcourt leurs rangs. Zéphyrin, encouragé et se sentant soutenu par l'attitude de son maître, tend lui aussi la main à son adversaire de tout à l'heure.

Comme les deux autres, l'homme au casque n'a pas bougé. Cependant il a un petit sourire amusé en coin. Il a joué son jeu et l'a gagné avec le missionnaire. Mais ce n'est que la première manche ... Le métis revient à la charge, jouant dangereusement avec sa mitrailleuse. Ses bons sentiments n'ont duré que le temps de sa défaite. Et il recommence :

— *Tu es un Blanc !*

— *Oui !* répond Harry.

— *Tu sais que le pays est maintenant à nous ?*

— *Oui, heureusement ! Demain nous fêterons l'indépendance ... Mais si tu veux bien, mets cet engin de côté. Cela me gêne pour converser entre nous.*

Avec dépit le grand maigre lance son arme au petit gros qui se trouve près des femmes. Ne comprenant pas ce qui se passe, - la conversation s'est déroulée en Français -, celles-ci reculent, les yeux écarquillés de peur. Les mamans pressent leurs bébés contre elles dans un geste de protection. La petite Tsiimba n'a pas quitté la main de sa grand-mère ... Harry est maintenant entièrement lui-même. Il a un regard insistant pour Christine : *Traduis !* lui souffle-t-il de ses lèvres.

Elle a compris. Elle résume au mieux en Kiyaka ce qui vient d'être dit. Le mot « Dipanda » met l'enthousiasme au cœur de tous. La Mission entière frémit sous le choc des applaudissements et des biololos ... Décidément la partie est mal engagée pour le métis. Tout marche ici à l'opposé de tout ce qu'il a pu imaginer. Il commence à s'en rendre compte mais menace encore :

— *Nous pouvons te renvoyer chez toi !*

Les catéchumènes qui écoutent la traduction de Christine, deviennent de plus en plus nerveux, mais aussi de plus en plus sûrs d'eux. En outre le nombre de gens augmente sans cesse avec l'arrivée de nombreux villageois, accourus à cause des applaudissements. Harry répond calmement, sous forme de question :

— *Et toi-même, d'où viens-tu ?*

— *De l'Ubangi.*

— *C'est loin d'ici, tout à l'opposé, dans le Nord-Est du pays, n'est-ce pas ?*

— *Mais je suis Congolais et toi, tu es un Flamand !*

Christine oublie un instant son rôle de traductrice et lui répond en Français :

— *Monsieur Ali a la peau blanche, mais son cœur est noir !*

Et tout de suite elle s'adresse à la foule en Kiyaka : *Vous êtes tous d'accord, n'est-ce pas ? Notre pfumu Ali a le cœur noir !*

Les approbations joyeuses viennent de toutes parts. Christine devient débordante de joie. Elle rejette toute sa réserve :

— *Ecoutez-moi-moi ! ... Je vous le dis à vous tous : La grand-mère de pfumu Ali était noire comme nous !*

Elle avait attendu de donner cette explication que le silence soit total. Il continue de l'être. Les gens sont comme figés sur place, la bouche entrouverte, ne sachant comment réagir. Marcel, le catéchiste, qui est resté presque tout le temps effacé, est le premier à revenir à lui. Il sourit à Christine, puis à Harry, et leur dit :

— *Je m'en doutais un peu.*

Les hommes, catéchumènes ou villageois, essayant de rester dignes et réservés, hochent la tête en maîtrisant leur émotion. Les femmes, elles, n'ont aucun complexe, aucune auréole à protéger. Elles se ruent vers leur pfumu, en papotant joyeusement. C'est tout juste si elles n'écrasent pas les rebelles et leur chef sous leur énorme poussée. Elles n'ont plus qu'une idée en tête, courir vers Harry et manifester leur joie en lui papotant sur les épaules, les bras, les mains et en criant :

— *Èèèh, pfumu Ali, notre pfumu !*

L'Arabe devient extrêmement nerveux maintenant. Il ne comprend absolument rien à tous ces apartés en Kiyaka et à l'emportement de toutes ces femmes. Il sent que non seulement la partie est mal engagée pour lui mais qu'il a perdu toute autorité. Presque piteusement il demande à Harry, après avoir repoussé toutes ces femmes en hurlant :

— *Qu'est-ce qu'elles disent ?*

— *Elles manifestent leur joie parce que ma grand-mère était une femme noire. La tienne aussi, sans doute, ajoute Harry.*

— *Oui, ma mère aussi !*

Harry voit l'homme devenir pâle. Il lui demande gentiment :

— *Est-elle encore en vie ?*

— *Je ne sais pas, mon père l'a emmenée au Soudan.*

Les catéchumènes femmes n'ont cette fois pas besoin de traduction. Par le ton de la conversation, et l'air piteux du rebelle, elles comprennent à peu près ce que les deux hommes se sont dit. L'une des femmes dit, en méditant tristement :

— *Èèèh, yaandi tsona ! Ah ! Le pauvre orphelin !*

En s'adressant à nouveau à Harry, le métis reprend, cette fois-ci très poliment :

— *On t'appelle Ali. Est-ce que ton père était Arabe ?*

— *Non, pas tout à fait ! Mais Arabe ou Flamand, c'est pareil. Nous sommes tous frères ! ... Venez !* dit-il en s'adressant aux quatre hommes, *nous allons boire une bière à l'indépendance !*

Les quatre hommes, avec Harry, Christine et Marcel, le suivent à la maison des Pères, encore tout ébahis de ce qu'ils viennent de vivre. Ils en ont complètement oublié le but initial de leur visite.

...

Les adieux sont plus que chaleureux. Le garçon au casque s'adresse à Harry, en lui présentant les deux chapelets qu'il a reçus de lui, l'un pour sa femme et l'autre pour lui-même :

— *S'il vous plaît, mon Père, bénissez les chapelets !*

Il fait manifestement erreur en croyant que le jeune Blanc est prêtre, mais souriant à tous ceux qui sont encore là « à distance religieuse », Harry leur sourit et trace très lentement une croix sur les chapelets. Tous se signent sauf l'Arabe.

Les hommes partent, leurs fusils en bandoulière sans dire un mot. Mais le signe de la main qu'ils font une fois dans le chemin creux qui descend vers le Luhoongo, veut dire bien plus que leur contentement d'avoir bu de la bière bien fraîche et d'avoir mangé du bon poulet.

La fête est en l'air ! L'expression est bien fade quand il s'agit de la fête africaine, mais elle risque de ne plus rien vouloir dire du tout, si elle doit exprimer l'ambiance magique et l'atmosphère survoltée que la Proclamation de l'Indépendance a créées dans tout le pays, surtout si celle-ci se double des festivités exubérantes liées au baptême, fête de l'initiation chrétienne.

Inlassablement les notes sourdes du balafon et du tam-tam ont résonné dans le silence de la nuit africaine. Sautant de colline en colline, de région en région, par-dessus steppes et forêt vierge, elles ont rompu l'isolement des villages et des hameaux les plus reculés et porté le message de la libération jusqu'aux extrémités du pays. Comme véhiculés par un fluide mystérieux les sentiments de tout un peuple, les rêves apocalyptiques et la joie douce de vivre cet événement exceptionnel, ont fait le miracle de l'unité.

Plus profonde qu'ailleurs la paix règne sur la Mission de Kenge. L'aptitude toute naturelle d'oublier et le sens inné des contrastes, si forts chez les Bayaka, ont balayé l'agitation fiévreuse de l'incursion des rebelles.

Fièrement la perche de bambou, très longue et droite, dernier travail matériel des hommes catéchumènes, dresse sa pointe vers le ciel bleu où moutonnent quelques nuages blancs. Avec sa longue corde tressée de raphia et son anneau de nkoodi (jonc) au sommet, elle attend le moment, où l'emblème de l'indépendance, étoiles d'or sur fond azur, sera hissé. Avec le grand drapeau que Véronique et Athanase ont confectionné, elle aura fière allure !

Les couronnes des palmiers, irisées par les rayons du soleil, frissonnent d'impatience sous le souffle de la brise qui se lève. La

foule impatiente mais silencieuse des écoliers et des villageois, massée devant la petite chapelle archicomble attend ...

Tout à coup un bruit formidable se déchaîne, semblable à celui d'un ouragan qui s'abattraît sur la terre. Il coupe net le profond silence de la grande cérémonie du baptême qui s'achève. Ce sont les nouveaux baptisés qui se laissent aller, sans aucune retenue, aux émotions si longtemps maîtrisées. On dirait un barrage qui cède sous la poussée irrésistible des eaux ...

Les jeunes-filles d'abord se ruent vers la sortie de la chapelle. Elles bondissent par-dessus les banquettes, crient, gesticulent, s'engouffrent dans l'inextricable mêlée qu'elles provoquent, glissent leurs jeunes corps souples qui s'entrechoquent, dans l'étranglement de l'étroit passage, se libèrent une à une de ce magma de chair et de pagnes qui se dénouent, et foncent haletantes vers l'air libre de la cour.

— Èèh meni mwaana Nzaambi ! Èèh meni mwaana Nzaambi !

....

Leurs bouches poussent toutes le même cri. Comme dans un genre d'extase, leurs regards ivres comme attirés par quelque apparition lumineuse sur un horizon invisible, planent au-dessus de la foule. Elles sont, dirait-on, insensibles à l'enthousiasme des gens qui les acclament frénétiquement. Elles se ruent tout droit vers les abords du chemin, certaines traînant derrière elles le tissu qui s'est dénoué dans la cohue, et qui flotte dans le courant d'air que leur course folle a créé.

— Ah, moi enfant de Dieu ! Ah, moi enfant de Dieu !

Les « Èèh » prolongés s'échappent de leurs gorges étranglées comme sous une énorme pression. Les cris aigus les soulèvent toutes entières, puis elles retombent en se tordant et finissent leurs exclamations sur une courte rafale de mots rapides et précipités, une

tierce plus bas, pendant qu'elle glissent à ras de terre en se tordant encore, les ventres rentrés, les genoux repliés ... Leurs seins relevés et leurs hanches trémoussent, le piétinement de leurs semelles fait voltiger la poussière ...

Les jeunes mamans suivent aussitôt dans leurs sillage, donnant, elles aussi, sans réserve libre cours à leurs émotions et leur joie débordante. Seulement leurs voix sont plus fermes, leurs mouvements moins frénétiques et plus coordonnés. Installés sur leurs dos ou sur leurs hanches qui ondulent, leurs petits, comme de jeunes marins, heureux et étonnés du tangage et du roulis que leurs mamans en fête impriment à leurs petits corps, dodelinent doucement, docilement de la tête. Qu'y a-t-il de plus beau que de danser ainsi avant même de savoir marcher ?

À leur tour les vieilles glapissent leurs sentiments sur la même mélodie, les yeux noyés dans l'allégresse. Elles sont comme perdues dans cette immense fraîcheur à laquelle leurs corps usés ne sont plus habitués. Elles trépigent des bras et des pieds. Elles lèvent leurs têtes aux cheveux blancs et cherchent dans un mouvement lent et insistant la caresse de Dieu, le Père Tout-Puissant, qui a refait en elles leur jeunesse. Partant de leurs yeux, leurs rides mettent le sourire sur leurs corps ratatinés, sur leurs seins flétris, sur leurs côtes décharnées, et accentuent l'expression d'une joie indicible.

Dans la foulée Christine sort de la chapelle avec Henriette Makuma. Les deux femmes sont serrées l'une contre l'autre, hanche contre hanche. Elles se tiennent fermement par les bras croisés sur le dos. Leur apparition tranquille crée un court intermède, comme pour mettre un peu d'équilibre, de réalité et de mesure dans ce trop-plein de vie. Makuma est la seule « vieille », baptisée maintenant même, à avoir gardé la tête froide, si on peut dire. Pourtant, elle non plus ne perd pas le contact avec l'ambiance de fête, et elle crie son « *Èèeh meni Alietti (Henriette), mwaana Nzaambi èèèh!* » en réponse à la

clameur de la foule. Mais ses yeux vont attentivement vers pfumu Ali qu'elle voit secoué par l'émotion. Avec l'aide de Christine, sa marraine, elle a pris clairement conscience de ses responsabilités de nouvelle chrétienne. Harry se ressaisit, conscient du formidable appui que sont pour lui ces deux femmes.

Quand il voit Maliya Katsiimba, entraînée vers la foule par sa petite-fille, les paroles de Jésus-Christ : *Je suis la Résurrection et la Vie*, lui viennent toutes seules à son esprit. Sans doute est-ce la foi Yaka dans la réincarnation de grand-parent à petit-enfant qui transparait si clairement dans ces deux êtres si rayonnants de simplicité, qui lui rappellent ce verset de l'Évangile.

La sortie des femmes s'est déroulée jusque-là en quelques instants à peine. Elle était nettement marquée par le défoulement des nerfs tendus à l'extrême ou de jeunesse débordante. Mais les émotions changent de nature.

Les quelques femmes enceintes quittent maintenant la chapelle une à une, baignées dans le recueillement. Leur démarche lente est imprégnée de dignité, elles avancent avec d'innombrables précautions. L'union avec Dieu, le Père Tout-Puissant, qui a mis en elles sa propre vie, s'impose avec évidence. Cette vie les inonde. Elle va bientôt déborder de leur corps ... Quel prêtre très Saint pourrait porter l'Eucharistie avec plus de respect ? ... Elles ont les yeux radieux baissés et les mains jointes sur leur ventre plein et lisse. Le respect de la foule, qui forme une haie d'honneur autour d'elles est tangible. Tous reculent pour leur laisser un très large passage, et le silence se fait sur le fond des cris et des biololos qui continuent de monter du fond de la cour.

Harry se demande quel maître en psychologie a pu fixer, avec une sagesse et un doigté aussi subtil, les règles qui régissent toutes les rencontres Yaka. Il est littéralement bouleversé par l'exubérance et le recueillement de cette fête de la vie, dont la femme est le centre et Dieu

le Créateur. Des mots comme « érotisme » ou « jouissance » utilisés ici deviendraient presque sacrilèges, parce qu'ils ne rendent pas compte de la source où ces sentiments prennent leur origine. La plupart du temps ces mots sont utilisés pour le jeu de corps vidés de leur esprit.

Peut-on être témoin de choses aussi fortes et y participer comme Harry le fait, sans en être secoué jusque dans ses fondations ? Par son intuition mise à vif, il subit dans son cœur et son corps ébranlés la richesse du don et la pauvreté des moyens humains pour le recevoir ... Cette réception n'est possible que si elle est soutenue par une communauté vivante et très soudée. Aussi s'y laisse-t-il plonger sans hésitation, sûr qu'il est d'avoir l'unique réaction possible ... *Oh, nature africaine, tu vas toujours jusqu'à la limite du supportable, médite-t-il, mais tu révéles la vie plus forte que la mort ! ... Oh, sagesse des ancêtres, qui a su façonner la Société Yaka en accord avec la nature qui l'entoure ! ... Oh, Dieu, Père Tout-Puissant, tu es infiniment grand et très humain avec tes enfants ! ...*

Harry n'a jamais séparé Dieu et les hommes. Pour lui la vie et la foi ne se séparent pas. Il sait que cette conviction l'accompagnera désormais jusqu'à son dernier souffle, lorsque sa vie à lui entrera définitivement dans la vie de Dieu ...

Avec l'apparition souriante du vieux M'lopo et de ses compagnons dans l'ouverture de la chapelle une nouvelle émotion se prépare. Harry le pressent. Aujourd'hui l'homme Yaka va entrer dans sa vie ... Tout à l'heure, pendant la cérémonie, son regard est allé vers les pagnes des hommes. Ses idées s'accrochent toujours à des choses concrètes et simples. Il n'a vu aucun pantalon, aucune chemise comme les autres années ! Ces pagnes d'hommes, petits morceaux de tissus allant des hanches aux genoux, avaient accentué l'immense flamme de prise de conscience et de fierté dans leurs yeux. Les étoiles d'or du drapeau, dehors, s'étaient mélangées en gerbes à l'eau vivante que le Père Charles avait versée sur leurs fronts baissés. Oui, cette eau avait

vraiment joué son rôle de signe de vie, parce qu'elle avait coulé dans la terre fertile qui l'attendait ... Oui, le don de Dieu est gratuit, mais il ne vient que si les hommes lui ont préparé le terrain. La plante de Dieu ne se développe que sur des racines humaines ...

Tout ce que Harry entreprend s'enracine dans ses intuitions qui jaillissent de quelque pressentiment inconscient. Il le sait maintenant, ces intuitions ne trompent pas. Il en a pris l'habitude depuis qu'il vit, angoissé et rassuré, patient et fougueux. Ses intuitions sont fragmentaires, mais elles excluent complètement le hasard, cette affreuse invention du Blanc matérialiste, et par là presque athée. Il voit les racines anciennes et récentes qui se sont développées en lui parce qu'il a été ouvert à l'homme tel qu'il est, esprit corporel, créature de l'amour de Dieu, et appelé à façonner le monde en être libre et responsable ... Il voit Zéphyrin, son boy, gentil et serviable, et son ami courageux. Il écoute les paroles de sagesse de Kapita-Nzaadi, son grand-père et Chef. Il s'émerveille devant le sourire heureux du M'lopo, Kilisitoffo (Christophe) Kalumba, et il admire le service simple de Marcel, le catéchiste.

En réalité l'homme Yaka se situe très difficilement dans son univers. Lui qui aime tellement vivre, n'est même pas le procréateur de la vie. Tout au plus déclenche-t-il un processus dans lequel il n'a plus rien à voir par la suite. Il n'est même pas le maître de ses propres enfants. Ils appartiennent au clan de la mère, constatation terrible et déconcertante pour l'homme Yaka, autant qu'elle l'aura été pour Harry, et inacceptable pour l'homme blanc. Oui, l'homme Yaka a apparemment toutes les raisons de se révolter. L'ombre est terriblement épais autour de lui s'il se décourage et refuse d'aller jusque dans les profondeurs de l'enseignement des ancêtres. Et s'il se laisse épater par le monde des Blancs, il risque d'être entièrement perdu dans l'obscurité, sans espoir de retour. Sa peau devient plus noire encore dans les chemises blanches au cols empesés et dans les pantalons dont il s'habillerait. Il éprouve une jalousie aiguë quand il

pense à la femme. Elle a un ventre pour porter l'enfant et des seins pour le nourrir. Elle a une intimité sans bornes avec son petit. Elle est exemptée de tout travail dur pendant sa grossesse. Elle est entourée de respect. Son enfant l'aime sans limite. Il n'y a rien de plus grave que d'injurier la maman de quelqu'un ... En un mot, la femme est comblée et lui n'a rien, sauf les quelques satisfactions sporadiques trouvées auprès d'une compagne secrète, rencontrée au hasard de ses chemins errants. Pendant tout le temps de la grossesse et de l'allaitement son épouse lui est interdite, et ces interdits l'humilient dans son orgueil de mâle. Quoi d'étonnant alors que les femmes deviennent parfois pour lui « des femelles paresseuses » ?

L'angoisse de l'homme Yaka, Harry la connaît pour y être passé lui-même. Mais il a un besoin formidable de se dépasser, et le pouvoir de parcourir les espaces et le temps, en aval et en amont. Il est toujours porté par ce genre de clarté qui lui fait apercevoir de loin les origines profondes des situations et le but vers lequel elles tendent. Au Grand-Séminaire on appelait cela le pouvoir de synthèse, mais il a horreur des grands mots. Pour lui la chose est toute naturelle. Il ne connaît rien d'autre que l'homme menacé et les ressources qu'il trouve en lui-même pour vaincre les dangers. En fait il n'est rien qu'un « primitif ». Pour lui le monde visible n'est que le revers de ce qui ne se voit pas. Il vit intensément le présent sans pour autant perdre de vue ses origines et sa destinée. Il est flou plus qu'un Européen ne peut se le permettre, parce qu'il sait que de toute façon, les mots n'arrivent pas à exprimer ce qu'ils veulent dire. Il est précis pourtant parce qu'il n'a que faire des conventions qui empêchent l'expression directe du cœur ... Il est débordé et parfaitement à l'aise dans la contradiction apparente ... Il est infiniment heureux aujourd'hui d'être devenu homme Yaka avec les Bayaka ... La joie qu'on éprouve d'être avec des amis inonde son cœur ...

Dès que les femmes enceintes ont gagné les tabourets qu'on a disposés pour elles près de la hampe du drapeau, les hommes partent

comme des flèches, propulsant devant eux M'lopo Kilisitóffo. La joie de ses yeux est passée dans leur regard. Ils sont bruyants comme des enfants, ils gesticulent, se tapent des poings leurs torses nus qui ruissellent d'huile de palme et de sueur. Leurs pieds martèlent durement le sol. Et ils crient sans la moindre retenue, tout comme les femmes : Èèèh *meni, mwaana Nzaambi, èèèh !* De sa voix cassée, Christophe Kalumba ajoute en criant :

— *Bumpika busúdi ! L'esclavage est fini !* et tous ses compagnons reprennent son cri en chœur.

Harry ne peut s'empêcher de courir vers eux, de leur secouer les mains, de leur taper sur les épaules en riant de satisfaction.

Tout à coup tout le monde, comme invité par quelque maître d'orchestre invisible, converge vers le centre de la cour, vers l'immense bûcher que les écoliers ont monté. En souplesse et en douceur la rencontre communautaire s'organise. Les notes du tam-tam et du balafon émergent du brouhaha, d'abord hésitantes et respectueuses de la concentration individuelle. Mais déjà elles prennent la communauté en main et organisent le rythme ... Les pieds qui glissent, les mains qui battent, tout se mélange dans un tournoiement indescriptible. Les yeux roulent dans les orbites, les corps se contorsionnent, les seins des femmes trémoussent, les ventres et les hanches ondulent, les bras s'agitent, les pieds soulèvent la poussière. Des cris graves d'hommes, des cris aigus de femmes s'élèvent des bouches haletantes. L'âge, le sexe, l'infirmité et la santé, se confondent dans ce mouvement collectif où chaque individu offre la richesse de ses émotions à la communauté.

La nuit tombe déjà, quand le grand bûcher est allumé. Une dizaine de jeunes garçons, parmi eux le petit Malembe, sont assis sur la réserve abondante de bois qui a été stockée près de la chapelle. Ils s'occuperont d'entretenir le feu. Celui-ci prend d'abord à la base, mais bientôt les flammes lèchent les gros troncs entassés avec un art

accompli et elles gagnent tout le foyer. De l'estrade de bambou, les notables des villages voisins, les membres du Conseil Paroissial, ainsi que Charles et Harry, voient défiler les ombres noires des danseurs et des danseuses, saupoudrées de lumière et caressées par la fumée ...

Harry glisse sa main entre la bordure bouffonnante de la blouse et le haut du pagne et prend Christine par la taille. Il la tire doucement vers lui et la serre dans ses bras en lui caressant le visage fatigué. Confiante et docile elle se blottit contre son ami, la tête dans le creux de son épaule. Ses yeux se lèvent vers Harry avec une petite nuance d'inquiétude :

— *Tu as été très courageux, mon bien-aimé ! ...*

Il voit trembler le tissu sur la courbure de sa poitrine. Sa main glisse sur son ventre et monte, tout en caressant, sous la blouse. Il sent les battements forts et réguliers du cœur sous les seins nus. La femme réagit en se serrant encore davantage contre lui, et elle pose sa main fine sur la poitrine de Harry. Ses lèvres cherchent celles de son ami :

— *... As-tu encore peur maintenant ? ...* demande-t-elle d'une voix chuchotante.

Harry ne lui répond pas tout de suite. Il avance ses doigts vers les bouts des seins et lui tend la bouche pour la rassurer par un long baiser très profond. Christine se laisse aller à la tendresse, sans réserve, mais sans aucune provocation. Les lents mouvements de sa langue et de ses mains parlent d'une grande disponibilité. La chaleur et la sincérité de leur étreinte apaisent un moment son cœur, mais ses yeux redeviennent suppliants :

— *Oh, que je voudrais te voir heureux ! ... Tu sais, Harry, les hommes ont été très touchés de ce que tu as fait pour Zéphyrin ... Tu es très courageux. Je t'aime, mon bien-aimé !*

Comme sous l'effet d'un genre d'osmose due à la profondeur de

leurs sentiments, Harry a tout de suite compris les questions non formulées et le sens de la longue approche qu'elle entreprend. Il est heureux de constater que son amie a gardé toute la subtilité de la femme Yaka. D'instinct il réagit de la même façon qu'elle, pour faire durer le plaisir simple que tout Muyaka éprouve, de se découvrir en douceur. Il connaît maintenant Christine suffisamment pour savoir qu'elle apprécie ces finesses qui ajoutent un petit rien de fraîcheur à leur relation. Comme lui, elle se rend bien compte qu'ils vivent une expérience unique, qu'il faut entourer de beaucoup de soin pour la préserver de la banalité.

— *Harry, hier matin je me suis fait beaucoup de souci pour toi, dit-elle enfin clairement. Tu étais si pâle ! ... Tu te rappelles ... quand Zéphyrin est revenu du beach ? ... Es-tu encore malade ?*

— *Je ne sais pas. En tout cas je me sens terriblement fatigué.*

— *Tu avais les yeux vagues, à quoi pensais-tu ?*

— *Tu sais tout, ma bien-aimée ! ... pour toi je n'ai plus aucun secret ! ... C'est grâce à toi, Christine, que nous les hommes nous nous sommes ressaisis ... D'abord je ne te voyais plus ... Je me sentais perdu, mais ta présence m'a rendu le calme. Merci de tout cœur, je t'aime !*

Christine est infiniment heureuse de la déclaration d'amour que Harry vient de lui faire. Son beau visage devient rayonnant. Mais elle continue de s'occuper de son bien-être :

— *Pourras-tu tout oublier maintenant ? Tu ne seras plus inquiet, n'est-ce pas ?*

— *Non, Christine, je te le promets !* répond Harry très catégoriquement, et il pense vraiment ce qu'il dit.

Sereinement, presque heureux, il pense à Germaine et à son futur bébé. L'image grimaçante d'Athanase Khosi se disloque et fait place aux hommes Yaka, ses amis.

— *Merci Harry ! dit-elle, la petite de Germaine sera à cent pour cent Yaka !*

Harry a un geste d'étonnement. Christine dit là beaucoup de choses à la fois. Comment sait-elle tout cela ? Mais sa jeune amie enchaîne déjà :

— *C'est un pressentiment très fort, qui exclut le doute. Je t'ai dit que je crois aux présages. Surtout depuis que je te connais, je regarde au-delà des apparences. C'est cela qui m'attire vers toi. Tu m'aides à me comprendre telle que je suis ...*

— *Au contraire, j'ai tout appris de toi, ma bien-aimée ! ...*

Harry sent tous ses rêves devenir extrêmement concrets ... Non, il ne peut plus douter, tous les événements de sa vie, depuis sa petite enfance jusqu'à ce jour de l'indépendance l'ont conduit vers Christine ... Patiemment, fidèlement, ils ont débroussaillé le chemin qui est le leur, et qui est en même temps celui de Dieu. Dans leur vie ils touchent du doigt que Dieu accomplit ses œuvres par les hommes, ses enfants ...

Sous les doigts de Harry qui palpent amoureusement le corps ferme de Christine, sa vision majestueuse se cristallise et la stérilité devient fécondité exubérante ...

— *À quoi penses-tu ?* demande la femme, qui remarque le long silence.

Harry, à son tour, lui demande :

— *Voudrais-tu être ma femme, Christine ?*

— *Oui, ma bien-aimée !*

— *Nous en parlerons au Père Charles, d'accord ?*

Quelqu'un passe devant la porte vitrée. Derrière la vitre une silhouette de femme glisse doucement sur le côté et se met à attendre la réaction de l'intérieur. Sur les contours de son pagne Harry et Christine devinent une main qui tient la tête d'un bébé et le foulard que la maman porte.

— *C'est elle, Harry, vite ! ... Ils se comprennent aussitôt ... Est-ce que je reste avec toi ?* demande-t-elle et elle se dirige déjà discrètement vers la porte- arrière. Harry la tire par la main :

— *Non, Christine, ne t'en va pas, elle est aussi ton enfant !*

Elle se laisse convaincre sans peine et sort avec Harry. Baignée dans la lumière vive de l'après après-midi la maman est là, immobile. Elle lève les yeux vers Harry. *C'est Germaine Matsayi !*

— *Zyelemèni !*

Harry oublie tout le protocole habituel et les gestes coutumiers et embrasse Germaine avec fougue. Elle se laisse faire comme si la chose était tout à fait normale. Quand les effusions de pfumu Ali sont finies, elle lui dit tranquillement :

— *Pfumu, bénis mon enfant !*

Elle a un magnifique sourire dans lequel bonheur, fierté et coquinerie se mêlent. Sa main retire le haut du pagne et découvre la jolie petite tête d'un nouveau-né. Un petit nez, des plis très fins autour des yeux fermés, une frimousse toute ronde avec des fossettes aux coins des minuscules lèvres rouges, le teint rose et les cheveux noirs et

luisants d'un ravissant bébé Yaka ...

— *Quelle joie, Zyelemèni ! Je t'avais bien dit que tu aurais de ton mari un bébé vigoureux ... Quand l'enfant est-il sorti de ton ventre ?*

— *Leelo ! Aujourd'hui ! Au premier chant du coq.*

— *L'enfant est-il mâle ou femelle ?*

— *Regarde toi-même, pfumu Ali !*

Germaine enlève lentement le bout de pagne, et soutenant les petites fesses, elle met en évidence le sexe de son enfant. C'est une magnifique petite fille. Harry est secoué par l'émotion, comme tant de fois, mais plus fort encore que d'habitude. Pourrait-il en être autrement ? Il est trop heureux et trop excité pour qu'il pense à toutes ses angoisses passées à cause de cet enfant.

— *Viens Christine, regarde ! ... dit-il à son amie qui est restée à l'écart par discrétion vis à vis de Germaine qui ne la connaît pas encore. Tu avais raison ! C'est vraiment un jour de lumière aujourd'hui. Tout devient clair en même temps, chérie !*

Germaine est un peu étonnée de tous ces clins d'œil entre son pfumu et la jeune femme qui semble si bien le connaître. Coquine, Christine taquine Harry gentiment :

— *Pfumu Ali, pense à la maman et à l'enfant !*

Il se rend compte qu'il a parlé en Français. C'est pourquoi il dit ostensiblement et en détachant chaque syllabe pour amuser les deux femmes :

— *Mel esi, Kilisitini ! Merci Christine !*

Il s'adresse à nouveau à la maman, mais cette fois en Kiyaka :

— *Puis-je le prendre un instant dans mes bras, maama ?*
— *C'est ton enfant, pfumu. C'est toi qui l'as fait, parce que tu l'as béni ! Bénis-le encore, pfumu ! ...*

De toute évidence Germaine ne s'est pas du tout douté du piège qu'Athanase lui a tendu. Elle est entièrement de bonne foi, c'est évident. Elle continue de parler :

— *Athanase, le nloongi hata (le préposé (de prière) du village) est venu ce matin pour voir l'enfant. C'est lui qui m'avait conseillé de venir te voir. Il est tout de suite parti. On nous a dit qu'il est allé en forêt avec sa machette. Sans doute est-il sorti voir ses pièges pour le cadeau à l'enfant ... Mais on ne l'a pas vu remonter. J'ai eu hâte de te montrer l'enfant, pfumu ! Prends-le, tiens !*

— *Que Dieu ait son âme !* dit Harry tout bizarrement, et la femme en est étonnée.

Mais il se ressaisit et prend l'enfant sur son bras. Et la maman reste étonnée de l'expression douloureuse de Pfumu Ali, et de ces paroles mystérieuses. Harry, lui, se demande s'il doit tout dire à Germaine ... *En ce jour de l'indépendance ? ... Pendant qu'il tient l'enfant de la promesse ? ...* Non, il ne le peut pas. D'un clin d'œil Christine lui fait comprendre qu'il doit laisser tomber.

Pour chasser la fâcheuse impression, Harry approche sa bouche de la petite frimousse en faisant un mouvement de va-et-vient avec un geste de caresse. Mais les poils de sa barbe ont touché le bébé qui se met à pleurer. Il crie à n'en plus finir. Germaine a compris la raison des pleurs de son enfant. Elle éclate de rire. *Il faut être une femme Yaka, pense Harry, pour être si fraîche à peine quelques heures après l'accouchement et en ayant fait pendant deux heures la descente et la remontée du Luhoongo.*

Tout le petit corps gesticule, s'étire. Les minuscules poings et

les jambes écartées ne font que s'agiter, comme c'est le cas chez tout nouveau-né qui pleure vraiment.

— *Hweena ! Wheena ! Cesse de pleurer !* lui dit Christine qui s'est approchée.

Dès que ses doigts touchent les petites joues roses de l'enfant, celui-ci se calme, et il reprend l'expression d'un nourrisson tranquille et content. À son tour Christine se tord de rire, et Harry ne peut pas faire autrement que d'imiter les deux femmes.

— *Bonjour, à toi, maama !* dit Germaine enfin, intriguée, à Christine, une fois les rires terminés.

— *Bonjour à toi aussi, Zyelemèni,* répond Christine amicalement. *Nous avons beaucoup pensé à ton enfant et à toi ! Dieu t'a bénie maama !*

Et comme Germaine continue de la regarder d'un air interrogateur, Harry ajoute, mi-coquin et mi-sérieux, pour lui faire comprendre qui est Christine :

— *C'est Kilisitini, pilier de l'Église et maman-catéchiste !*

— *Mellesi Pfumu,* répond Germaine joyeusement, *dès que Kilisitini a touché l'enfant, il s'est arrêté de pleurer. Ta barbe l'avait chatouillé. Et en se tournant vers Christine, elle ajoute encore : Mon enfant est aussi le tien, maama ! Tiens, prends-le. Si on l'appelait « Kilisitini Hweena Dipanda » ? ... J'en parlerai aux anciens.*

Christine faisant celle qui est toute fière, ouvre grands les yeux, pince les lèvres et gonfle ses joues, faisant semblant de se donner de l'importance. Elle donne un coup de coude à Germaine et à Harry et tous les trois sont à nouveau pris d'un fou rire. Ils se tapent longuement dans les mains en s'amusant de leur jeu comme des gamins ...

Mais pendant que Harry passe un chapelet au cou de Germaine et qu'il trace très lentement un signe de croix sur les seins gonflés de lait et qu'il signe le petit corps, ils sont redevenus sérieux.

Ils sont encore tous les trois serrés autour du bébé, lorsque Harry sent brusquement un poids énorme qui le pousse par terre. La nuit tombe sur ses yeux. Il a une sensation étrange à la limite de l'imaginable ... Dans la noirceur qui l'entoure, deux sphères apparaissent comme dans une vision cosmique. La première sphère est la planète des Blancs. Elle paraît extrêmement lointaine et froide. Elle tourne de plus en plus vite, entraînant dans son tournoiement de minuscules fourmis qui se cramponnent à elle. L'autre sphère est la planète des Noirs. Elle est toute proche et on la sent respirer. Elle tourne très lentement, puis s'arrête ... Harry voit des hommes noirs, ruisselants de sueur, des chefs en pagnes blancs et de simples broussards. Dans un effort gigantesque ils se dégagent de l'épaisse forêt vert sombre, parcourue de fleuves et de marécages. Ils soulèvent la vie symbolisée par des seins de femmes et par une foule toute nue d'enfants squelettiques qui se tendent vers lui en pleurant. A mesure qu'ils approchent, leurs peaux deviennent claires et leurs yeux brillent du désir de vivre. Il voit des bras innombrables qui sortent de la vase ... Mais il est exténué de tendre son corps et son âme vers eux ... Alors il sent le soleil qui brûle dans son dos, devenir force de Dieu. Celle-ci le transperce et inonde toute la scène de lumière vive. La lumière devient si intense qu'elle rejaillit sur la planète des Blancs. Celle-ci commence à tourner moins frénétiquement en s'approchant de plus en plus. Des hommes pâles se redressent, se déramponnent et s'exposent à la chaleur ... Puis, une explosion se produit au choc des deux mondes. Elle anéantit tout. Tout disparaît ... sauf deux femmes noires, un bébé rose et un homme blanc, très pâle sous sa peau basanée ... En chancelant, il essaie de se remettre debout, repoussant le poids qui l'écrase ...

— *Christine, je n'en peux plus !* souffle-t-il dans un dernier effort pour se relever, et il s'effondre ...

Hôpital Universitaire de Kinshasa. Le Docteur Vandeveldé relit les rapports des différents services. Il vient juste de les recevoir et les parcourt en présence du Père Charles :

... Paludisme avec hépatomégalie prononcée (volume du foie triplé et forte douleur au toucher), ... bilharziose haematobia avec fixation probable au niveau du cerveau (électro-encéphalogramme troublé, vomissements et état semi-comateux), ... anémie hémolitique aiguë, ... Température 39-40 °, ... État général précaire ...

Le Professeur résume les données recueillies sur la feuille blanche posée devant lui sur son bureau, et ajoute quelques recommandations pour l'Institut Tropical d'Anvers : *Retour Europe urgence absolue et assistance médicale ! ... Tout séjour ultérieur en Afrique Centrale fortement déconseillé ...*

Après avoir signé le rapport et rédigé l'ordonnance, il cache l'enveloppe :

— *Voilà mon Père !*

Le Père Charles est comme un somnambule. Il suit machinalement le long couloir vers la chambre 112. Il n'a pas ou à peine dormi depuis leur départ de Kenge avant-hier matin. Une journée entière sur la piste ravagée qui relie Kenge à la Capitale, tour à tour en première et en seconde pour ménager le malade. Voyage infernal sous un soleil de plomb, et interminable de zigzags mille et mille fois répétés en jamais pareils ... Il y a mis toute la douceur de son vieux cœur ... Harry est resté la plupart du temps absolument inconscient, allongé sur les sièges-arrière de la vieille Landrover, la tête posée sur les genoux de Christine. Elle a absolument voulu accompagner son ami. Quelques

rare moments il a ouvert les yeux et souri vaguement, ou bien il a gémi lorsque le véhicule a rencontré un creux ou une bosse imprévue ...

Ce que Charles admire cette femme courageuse ! Il ressent vivement combien elle doit souffrir. Elle ne s'est pas plainte une seule fois. Pourtant le poids de Harry a dû peser lourd sur elle. Elle est restée immobile de peur de le faire souffrir.

Charles voit toutes ces années passées ensemble, l'arrivée du jeune-homme à Kenge, ... Grand-séminariste depuis trois ans et demi, il avait senti le besoin de se frotter à la vie avant de se décider définitivement. Sa discrétion, sa gentillesse, sa fougue, sa détermination, sa façon franche et indéfinissable d'aborder l'Afrique et les Africains, avaient fait sur lui grande impression. Mais Charles s'était fait de grands soucis aussi. Ce garçon dont il avait la charge après tout, ne se soignait pas correctement. Il mangeait mal et dormait peu. Il était toujours dans ses notes et ses papiers à réfléchir sur les coutumes et croyances des gens. Et il était trop étourdi pour prendre régulièrement sa nivaquine. La longue période sans médicaments ces derniers temps n'avait rien arrangé ... Mais on s'entendait fort bien ! *Ce n'est pourtant pas si évident entre jeunes et vieux !* se dit Charles pensivement.

Il oublie qu'il est lui-même un homme très facile à vivre. Il est simple, direct et jovial. Il voit les choses avec suffisamment de recul pour ne pas les dramatiser. Et puis, il a toujours fait confiance à ceux qui travaillent avec lui. Est-ce que Charles se rend compte que c'est cela surtout que Harry a tellement apprécié en lui ? Il lui a permis de vivre tel qu'il était. Et combien Harry a apprécié sa camaraderie !

Charles est de ceux qui estiment que l'homme est meilleur que ses théories. *Mais quel dommage !* pense-t-il, *que celles-ci dominent si souvent les hommes ... Et les divisent !* Bien évidemment Charles et Harry n'ont jamais discuté de théories, et c'est là qu'ils se sont toujours rejoints ...

En pensée Charles revient à Christine ... Bien évidemment il avait compris ce qui se préparait entre les deux. C'était tellement frais et sincère qu'il ne s'était pas senti le droit d'y intervenir indiscrètement. *Oui, cette femme est formidable ! S'il ne l'avait pas su déjà, cette petite Muyaka lui aurait fait comprendre que le racisme est une monstruosité ... Petite femme noire, tu as beaucoup appris de choses au vieux Charles !* sourit-il.

Il pense un peu amèrement à la surprise qu'il aurait voulu faire à Harry. Il en avait parlé à Monseigneur. *Harry ne peut pas continuer à vivre comme il le fait, il lui faut une Jeep ! Les deux pourront faire leurs tournées ensemble. Ils pourront transporter une petite cuisine, un matelas et quelques autres petites bricoles ! ... Est-ce qu'il leur en parlerait ? ... Il sent la lettre du médecin dans la poche de sa soutane ... L'enveloppe crisse entre ses doigts ... Non, il ne le peut pas ! ... Par contre, il doit faire comprendre à Christine que c'est sérieux quant à la santé de Harry, mais sans plus. Le temps arrange souvent les choses ... Et qui sait si Harry ne reviendra pas contre l'avis des médecins. Comme il le connaît, il le voit mal s'habituer en Europe ... Charles se sent vieux, lorsqu'il pousse la porte de la chambre.*

— *Comment va Harry, Christine ?* demande-t-il.

— *Il a ouvert les yeux et m'a souri ... Mais, chut ! Il redort.*

Charles tire la femme de côté :

— *Le Docteur m'a dit que Harry doit prendre du repos en Europe.*

— *Est-ce grave, Père ?*

— *Oui, assez !*

— *Est-ce qu'il pourra revenir ?* demande-t-elle, l'angoisse dans la voix et dans les yeux.

— *Je ne sais pas, Christine. Je l'espère ...* Charles hésite, mais il ajoute : *On doit lui faire d'autres examens en Europe, j'espère de tout*

cœur qu'il pourra revenir.

Le moment est terriblement dur pour Charles. Il prend les mains de Christine dans les siennes pour la soutenir. Christine domine ses larmes, sentant le désarroi du vieux missionnaire.

— Père Charles, vous êtes un vrai ami ! Vous êtes très gentil pour nous !

Christine a été témoin, ces jours derniers, du dévouement du Père. Derrière l'attitude un peu bourru que celui-ci se donne, elle a senti un cœur très doux et sensible. Elle admire le vieux missionnaire qui s'est fatigué et épuisé pour soulager la souffrance de son jeune compagnon de travail ... Elle pense à la discrétion du Père Charles par rapport à leur amour ... Et brusquement elle comprend que celui-ci n'aurait certainement pas été possible sans la compréhension du Père ... Jamais il n'a fait la moindre remarque désobligeante, jamais elle-même n'a été l'objet de la moindre critique. Au contraire, elle a toujours été accueillie avec une amitié sincère, chaque fois qu'elle est venue à la Mission pour voir Harry ... Oui, le Père aussi l'a rapprochée de sa façon de l'Église et des Missionnaires, parce que lui non plus ne connaît pas le racisme.

— Je vous aiderai pendant l'absence de Harry, Père !

— Je le sais, Christine. Merci de tout cœur !

— Si on allait un moment dehors ? ! On pourrait discuter sans éveiller Harry.

— Oui, Père.

Ils passent sous la large véranda et entrent dans le parc. L'allée de gravier rouge serpente entre des pelouses de paspalom particulièrement bien entretenues. Des frangipaniers ouvrent leurs calices d'un jaune très chaud vers le soleil du soir. Des bougainvilliers aux magnifiques fleurs rouges et mauves étalent leurs branches et

mettent une ombre délicieuse sur leur passage. De très loin leur parviennent les bruits de la ville mais ceux-ci n'arrivent pas à troubler l'atmosphère calme qui règne autour de l'hôpital. Venant de l'autre côté de la clôture, ils entendent distinctement les voix mélodieuses de quelques femmes noires qui vantent la qualité de leurs chikwanges (bouillie de manioc) prêtes à être mangées, qu'elles essaient de vendre aux passants.

Christine, marchant à côté du Père, a l'impression de se trouver à la limite de deux mondes. Elle essaie d'imaginer celui où Harry va retourner, loin d'elle, et pour combien de temps ? mais elle n'y parvient pas. Aucune image ne vient s'inscrire dans son esprit, lorsqu'elle tente de se représenter la petite maison en tuiles et en briques rouges, dans laquelle Harry retrouvera ses vieux parents. Elle aurait aimé donner une couleur précise aux champs, aux haies et aux prés dont son ami lui a si souvent parlé, mais elle n'y parvient pas. Même les cases yaka dans leur environnement africain ne trouvent pas de place dans ce cadre artificiel et trop soigné du parc.

Ce nouvel univers, elle avait commencé à le pressentir d'instinct à cause des sentiments très personnels qui se créent entre deux personnes qui s'aiment au-delà des frontières des races, des croyances et des continents. Mais maintenant, dans ce cadre inhabituel, pendant que ses sandales essaient de prendre le rythme des grands pas du vieux prêtre, elle comprend qu'une attache doit se rompre en elle, pour lui permettre de vivre dans une nouvelle dimension, celle de l'Église Universelle. Elle souffre à cette idée, et elle s'accroche à son bien-aimé.

Ils ont rejoint la large allée de palmiers éléés qui lui rappellent la Mission de Kenge et leur amitié. Hier soir elle y est venue un instant et y a prié et pleuré dans l'angoisse. Elle est attachée à Harry par des liens de corps et de cœur indissolubles, mais elle reconnaît aussi d'autres liens qu'elle a accepté de tisser avec lui, leur lent cheminement, leur recherche constante de Dieu dans leur existence

concrète, et aussi son propre désir de remplir une mission spirituelle à cause de sa stérilité ... Elle sait qu'elle ne doit pas quitter l'Afrique pour suivre Harry. Lui ne trouvera plus d'endroit où accrocher ses souvenirs, tandis qu'elle au moins pourra retourner dans sa Mission où tout lui parlera de leur amour. *Harry chéri, comment feras-tu pour vivre en Europe ? ...*

Charles qui a entendu le soupir de Christine, en est ému. Il cherche dans sa poche son mouchoir pour dissimuler les larmes dans ses yeux. Il prend les mains fines de la femme dans ses grosses mains et lui dit :

— *Je t'ai entièrement fait confiance, Christine ! Sans la confiance l'homme ne peut pas vivre. Vous deux m'avez donné un formidable exemple. J'y reconnais un signe évident de la Providence. Pour moi le retour définitif en Europe est proche, mais ... (Charles a insisté sur le mot « définitif »), Rik et toi, vous êtes encore jeunes.*

Une lueur d'espoir brille dans les yeux embués de Christine.

— *Oui, Harry reviendra peut-être. De toute façon j'ai compris !*

Charles est plein d'admiration ... *J'ai compris ...* Sans le savoir il a la même impression que celle de Harry ce soir de pluie lors de sa première rencontre avec Christine. Celle-ci avait déjà dit à Harry ce soir-là : « *j'ai compris !* » ... *Oh, qu'elle est courageuse !* Charles ne s'est jamais mêlé de ce qui ne le regarde pas, mais il n'a aucun besoin de connaître les détails du cheminement de Harry pour le comprendre. Il sent toute la force qui se dégage de cette petite femme. Il y reconnaît simplement et humblement la main de Dieu. Il a compris à son tour. Si cette femme africaine a saisi toutes les exigences de l'amour, alors toute l'Église africaine est prête à prendre la relève.

— *Père, j'aurais voulu faire une surprise à Harry !*

Elle le dit avec ce mélange de sérieux et de coquinerie que Charles connaît bien et apprécie tellement. Il tourne vivement la tête et fait celui qui est étonné. Il pense à sa propre surprise qu'il avait voulu leur faire, et le rapprochement qu'il fait rend à ses yeux toute leur malice habituelle.

— *Je t'écoute, Christine ! fait-il.*

— *Elle est aussi pour vous, Père Charles ! Makuma, Makuma Henriette de Kalonda, la nouvelle baptisée, est ma meilleure amie. Devinez ce qu'elle m'a dit ...*

Charles est très content de voir l'expression presque heureuse sur le visage de Christine.

— *... Elle aussi veut devenir maman-catéchiste pour remplacer le malheureux Athanase Khosi. Elle me l'a dit le jour de son baptême.*

Elle a une profonde admiration pour son « pfumu Ali ». Nous avons souvent parlé de lui, elle était ma confidente. Quand Harry reviendra, et elle ajoute pensivement : « s'il revient » ! il aura deux mamans-catéchistes.

— *Je suis très heureux de ce que tu me dis là, Christine ! Tiens, tu le lui écriras. Cela lui fera le plus grand plaisir.*

— *Et il y a encore d'autres femmes qui ont compris. Germaine Matsayi, par exemple. Mais elle doit d'abord s'occuper de son bébé. Elle m'a dit aussi que Mvula, son mari, veut devenir chrétien.*

— *Tu penses, Christine, que tous les hommes vont vous suivre, vous les femmes ?*

C'est toujours difficile de savoir ce que le Père Charles cache derrière une question ou une remarque, quand il prend son ton de plaisanterie. Mais Christine aussi commence à le connaître un peu, et elle ne serait pas une femme Yaka, si elle n'appréciait pas les paroles à sens indéfini ou incertain.

— *Bien sûr ! Nous ne sommes que des femmes, mais rien de bon ne se fait sans nous. D'ailleurs nous ne sommes pas jalouses. Les hommes n'ont qu'à s'y mettre eux aussi !*

— *Ils le feront ! Zéphyrin, par exemple, a fait un énorme pas ces jours. Et le Conseil Paroissial alors ! Il y a tout de même aussi quelques hommes là-dedans !*

— *Ce que je trouve dommage, Père, continue Christine, c'est que Harry s'est abîmé la santé. Vous savez pourquoi ?*

— *Oui, je le sais ... répond Charles, et il ajoute en complétant la pensée de Christine : ... Il aurait été un très bon prêtre marié. Mais voilà, l'Église n'est pas encore prête pour cette idée. Elle est vieille et ... prudente. Il faut dire qu'elle a beaucoup d'expérience !*

— *Ailleurs peut-être, Père, mais croyez-vous qu'elle nous connaît bien, nous les Africains ?*

— *Retournons voir Harry, Christine ! dit Charles qui sent où Christine veut en venir. Il préfère ne pas trop se risquer sur ce terrain glissant et délicat.*

— *Oui, Père Charles, j'allais vous le proposer. Peut-être est-il éveillé et nous attend-il.*

Pendant qu'ils retournent vers l'aile où se trouve la chambre 112, ils se demandent tous deux en même temps si ce n'est pas Harry qui les a tellement rapprochés l'un de l'autre ... A travers la lucarne vitrée de la porte ils l'aperçoivent, toujours immobile, sur son lit. Ses yeux cependant sont légèrement ouverts.

— *Entre sans moi ! propose Charles. Cela lui fera du bien de se savoir un instant seul avec toi. Je prierai pour vous entre-temps.*

Charles se retire, en sortant de sa poche son vieux bréviaire et il se met à arpenter le long couloir.

— *Bonjour, Harry ! ... fait Christine en se penchant sur le malade inconscient, et elle pose un baiser très doux sur son front.*

En s'asseyant elle prend les mains moites de son bien-aimé. Harry réagit presque insensiblement à la pression de ses doigts. Il se rend compte de sa présence et remue les lèvres. Il est toujours très pâle et ses yeux sont très vagues et fatigués.

— ... *Repose-toi ! Tu vas revoir tes parents, mais tu reviendras ! Soigne-toi bien Harry, mon amour !*

Malgré son état semi-comateux Harry s'est très bien rendu compte qu'il doit partir, mais il n'éprouve aucune angoisse à cette idée. Est-ce que ce sont les médicaments qui lui donnent cette sensation de bien-être. En fait il est trop faible pour réagir dans un sens ou dans un autre. Il ressent la présence de Christine comme une chose extrêmement délicieuse qui ne peut être que définitive. La jeune femme s'en aperçoit à travers le petit frémissement des mains de Harry. Elle en est heureuse pour lui ... Harry a toujours été un homme d'espoir et de patience ... Christine, quant à elle, est lucide, et elle ne peut s'empêcher d'avoir une nouvelle fois une pensée angoissée qu'elle exprime intérieurement sous forme de prière : *Mon Dieu, tu me fais comprendre que ma place est en Afrique, mais comment pourrai-je vivre sans Harry ? Et comment Harry, vivra-t-il sans ses Bayaka ? Fais qu'il se rétablisse et qu'il revienne ! Je l'aime !*

A un léger mouvement des doigts de Harry elle réagit en disant :

— *Au revoir, Harry, chéri !*

Et elle pleure ...

Aéroport de Ndjili, Kinshasa. Neuf heures du matin. Avec précaution les brancardiers noirs poussent le chariot monté sur quatre pneumatiques vers le Boeing. Une infirmière de la Sabena surveille le sérum ... Une jeune femme noire et un vieux missionnaire en soutane blanche suivent leur ami ... Il n'a pas repris connaissance. La femme pleure doucement. Le missionnaire triture son mouchoir dans son poing fermé. Le petit cortège atteint le gros oiseau métallique qui brille en bout de piste ... Les portes de l'appareil se ferment ... Les moteurs vrombissent ... L'avion n'est plus qu'un minuscule point dans le ciel ardent d'Afrique et disparaît de leur vue.

— *Adieu, Harry !*

— *Non, Christine, d'une façon ou d'un autre Harry reviendra !*

— *Oui, Père Charles ! mais au-delà de la peau ! Je l'ai compris !*

FIN

Glossaire de quelques mots et expressions Yaka

bbiololos = cris stridents des femmes avec battement de la main sur la bouche , bula (battre) khoonzo = saluer selon la coutume (en se baissant et en frappant dans les mains) , bula-matari = l'Administration , è è = non ! , èèè = oui , èèèh = ah, oh ! : khaaka - bakhaaka = grand-parent , kheeto - bakheeto = femme , maama - bamaama = mère , malafu = vin de palme , mbooti ! = bonjour ! (litt. le bien !) , mumpe (déformation de Mon père) -bamimpe = Pères , muleedi (var. Mulele) - bamiledi = Blanc , muutu - baatu = être humain , mvula = pluie, année , ngoonda = lune, mois, menstruation , Nzaambi (a Puungu) = Dieu (le Tout-Puissant) , pili-pili = poivre rouge , saala mbooti ! = au revoir (reste bien !) , saka-saka = feuilles de manioc en légumes cuits , taata -bataata = père , tangwa = temps, soleil , wenda mbooti = au revoir ! (va bien !) , yakala - bakala = homme.



IMPRIM'VERT
Achévé d'imprimer en décembre 2018
Dépôt légal : décembre 2018